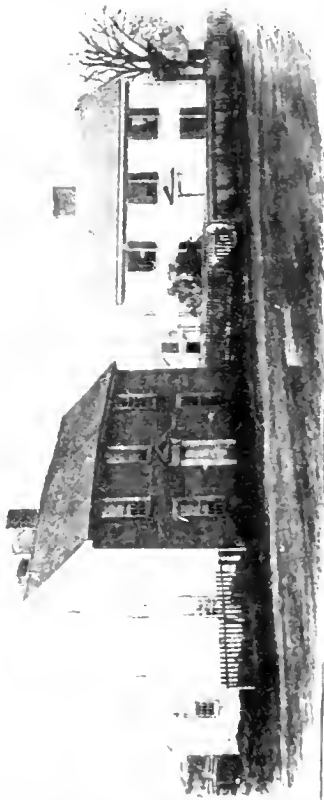




# John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

ADAMS

182.10

v.1







ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

[illegible]

DE

NOUVELLE ÉDITION.

---

---



A L O N D R E S.

---

---

✓ ADAMS 182.10

18.1



## *AVERTISSEMENT.*

**L**A plupart des Éditions qu'on a données jusqu'ici des Œuvres de J. B. ROUSSEAU, ont été remplies de plusieurs Pièces dont il n'étoit point l'Auteur. C'est une fatalité attachée à tous les Recueils des Ouvrages des Grands Hommes : la malignité imprime souvent sous leurs noms des productions informes & peu dignes d'eux, ou des Satyres auxquelles ils n'ont jamais pensé : l'intérêt les fait conserver ensuite par d'autres Editeurs, qui sont quelquefois bien aises de grossir les volumes. Le célèbre ROUSSEAU s'en est plaint plusieurs fois pendant sa vie ; & personne n'ignore à quel point on a poussé l'indécence à cet égard.

On a eu soin dans cette nouvelle

## AVERTISSEMENT.

Édition , de retrancher absolument les morceaux auxquels il est clairement démontré qu'il n'a point eu de part. On n'a pas cru devoir en bannir , comme quelques-uns l'ont fait , ceux qui sont réellement sortis de sa plume , mais où l'on ne retrouve pas la même force. Le génie a son aurore , son midi & son couchant ; il est facile de le reconnoître dans chacun de ces périodes. Il peut être quelquefois au-dessous de lui-même , mais il reste toujours au-dessus de l'esprit , & l'on doit aimer à suivre le grand Homme dans ses différens âges.

Cette Édition a été faite d'après les dernières corrections de l'Auteur ; on l'a augmentée de plusieurs Pièces de divers genres qui n'étoient que très-peu connues , & qui méritoient de l'être , davantage : parmi ces dernières , il y a des Odes qui ne sont point indignes de marcher à la suite des premières. On reconnoît encore le grand-Maître dans celles qui sont plus foibles , & nous osons le dire , elles feroient peut-être beaucoup d'honneur à tout autre

## *AVERTISSEMENT.*

Poète. On sçait à quel degré de supériorité ROUSSEAU s'est élevé dans cette espèce de Poème. C'est sa réputation qui a rendu le Public difficile sur ses productions.

Nous avons rassemblé quelques Allégories & quelques Epigrammes qui avoient paru dans d'autres Recueils , & qu'on avoit attribuées à différens Auteurs. Nous n'entreprendrons pas de justifier tous les sujets des dernières ; il faut les regarder comme des écarts de l'esprit où le cœur n'a aucune part. Ce sont des bagatelles qui , comme il le dit lui-même , ne lui ont coûté que peu de temps & de travail , auxquelles les circonstances ont donné lieu , & qui sont bien plus excusables que ces Recueils volumineux de Contes qui ont demandé nécessairement des soins , de l'application & de l'assiduité. Nous ne nous arrêterons pas ici sur ses Epitres ; on en connoît le mérite. Ceux qui se plaignent du style dans lequel elles sont écrites , peuvent avoir raison ; mais ils doivent convenir du moins qu'il étoit impossible de faire un usage plus

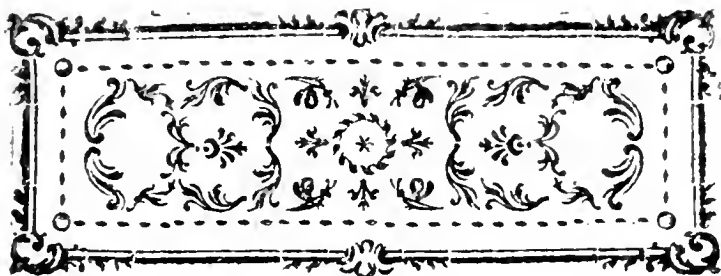
## AVERTISSEMENT.

agréable de l'énergie & de la naïveté de notre ancien langage. Quoi qu'ils en disent, on y reconnoît les graces de Marot avec plus de goût, plus d'ordre, plus de justesse & plus de solidité dans les images & dans les pensées.

On s'est attaché sur-tout à rendre cette Collection aussi complète qu'elle peut l'être. Nous croyons que les Lecteurs y verront avec plaisir deux Comédies, *l'Hypocondre & la Dupe*, qui ne se trouvent dans aucune des Éditions précédentes. On n'a rien négligé pour donner à celle-ci tous les avantages qui manquent aux autres. Nous espérons qu'on sera satisfait de l'arrangement que nous avons donné aux différens Ouvrages de ROUSSEAU. Nous les avons placés dans un ordre chronologique, à l'exception des Epigrammes que nous avons laissées comme elles étoient dans les dernières Éditions.

ŒUVRES





ODES ,  
LIVRE PREMIER.

---

ODES SACRÉES.

---

ODE II.

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

*Caractère de l'Homme juste.*

SEIGNEUR , dans ton temple adorable  
Quel mortel est digne d'entrer ?

Qui pourra , grand Dieu , pénétrer  
Ce sanctuaire impénétrable ,

Où tes saints inclinés , d'un œil respectueux,  
Contemplant de son front l'éclat majestueux ?

2 ODES SACRÉES,

Ce fera celui qui du vice  
Evite le sentier impur :  
Qui marche d'un pas ferme & sûr  
Dans le chemin de la justice ;  
Attentif & fidèle à distinguer sa voix ,  
Intrépide & sévère à maintenir ses loix.

Ce fera celui dont la bouche  
Rend hommage à la vérité :  
Qui sous un air d'humanité  
Ne cache point un cœur farouche :  
Et qui par des discours faux & calomnieux ,  
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe ,  
Enflé d'une vaine splendeur ,  
Paroît plus bas dans sa grandeur  
Que l'insecte caché sous l'herbe :  
Qui bravant du méchant le faste couronné ,  
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui , dis-je , dont les promesses  
Sont un gage toujours certain :  
Celui qui d'un infâme gain  
Ne sçait point grossir ses richesses :  
Celui qui sur les dons du coupable puissant  
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie ,  
Comblé d'un éternel bonheur ,  
Un jour des élus du seigneur

Partagera la sainte joie ;

Et les frémissemens de l'enfer irrité  
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.



## O D E   I I I I .

TIRÉE DU P S E A U M E XVIII.

*Mouvemens d'une ame qui s'élève à la con-  
noissance de Dieu par la contemplation de  
ses ouvrages.*

LE s cieux instruisent la terre  
A révérer leur auteur.  
Tout ce que leur globe enferme  
Célèbre un dieu créateur.  
Quel plus sublime cantique  
Que ce concert magnifique  
De tous les célestes corps !  
Quelle grandeur infinie !  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle  
Tout parle , tout nous instruit.  
Le jour au jour la révèle ,  
La nuit l'annonce à la nuit.  
Ce grand & superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur & mystérieux :

Son admirable structure  
Est la voix de la nature,  
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute  
Il a placé de ses mains  
Ce soleil qui dans sa route  
Eclaire tous les humains.  
Environné de lumière,  
Cet astre ouvre sa carrière  
Comme un époux glorieux,  
Qui dès l'aube matinale  
De sa couche nuptiale  
Sort brillant & radieux.

L'univers, à sa présence,  
Semble sortir du néant.  
Il prend sa course, il s'avance  
Comme un superbe géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du monde  
Dans le cercle qu'il décrit;  
Et par sa chaleur puissante  
La nature languissante  
Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles !  
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !  
Que ceux qui te sont fidèles  
Sous ton joug trouvent d'attraits !

## 6 ODES SACRÉES ;

Ta crainte inspire la joie :  
 Elle assure notre voie ;  
 Elle nous rend triomphans :  
 Elle éclaire la jeunesse ,  
 Et fait briller la sagesse  
 Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante ,  
 Dieu puissant ; inspire-moi  
 Cette crainte vigilante ,  
 Qui fait pratiquer ta loi :  
 Loi sainte , loi désirable ,  
 Ta richesse est préférable  
 A la richesse de l'or :  
 Et ta douceur est pareille  
 Au miel dont la jeune abeille  
 Cômpose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées ,  
 Qui peut connoître , Seigneur ,  
 Les foibleſſes égarées  
 Dans les replis de son cœur ?  
 Prête-moi tes feux propices.  
 Vien m'aider à fuir les vices  
 Qui s'attachent à mes pas.  
 Vien consumer par ta flâme  
 Ceux que je vois dans mon ame ,  
 Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire  
Tu veux dégager mes sens ;  
Si tu daignes me sourire  
Mes jours seront innocens.  
J'irai puiser sur ta trace ,  
Dans les sources de ta grace ;  
Et de ses eaux abreuvé ,  
Ma gloire fera connoître  
Que le dieu qui m'a fait naître ,  
Est le dieu qui m'a sauvé.



ODE III.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

*Sur l'aveuglement des hommes du siècle.*

**Q**U'AUX accens de ma voix la terre se réveille.  
 Rois, soyez attentifs : peuples , ouvrez l'oreille :  
 Que l'univers se taise , & m'écoute parler.  
 Mes chants vont feconder les accords de ma lyre ,  
 L'esprit saint me pénètre , il m'échauffe, il m'inspire  
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance,  
 Ivre de ses grandeurs & de son opulence ,  
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.  
 Mais , ô moment terrible ! ô jour épouvantable ,  
 Où la mort saisira ce fortuné coupable ,  
 Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,  
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde ,  
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?  
 Sujets , amis , parens , tout deviendra stérile ;  
 Et , dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,  
 Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.



Vous avez vû tomber les plus illustres têtes ,  
Et vous pourriez encore , insensés que vous êtes ,  
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?  
Non , non , tout doit franchir ce terrible passage ;  
Le riche & l'indigent , l'imprudent & le sage ,  
Sujets à même loi , subissent même sort.

D'avides étrangers , transportés d'allégresse ,  
Engloutissent déjà toute cette richesse ,  
Ces terres , ces palais , de vos noms ennoblis.  
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?  
Un sépulcre funèbre , où vos noms , où vous-mêmes  
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles ,  
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles ,  
Ont de ces vérités perdu le souvenir.  
Pareils aux animaux farouches & stupides ,  
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides ,  
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;  
Mais toujours leur raison soumise & complaisante ;  
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes ;  
Où la cruelle mort les prenant pour victimes ,  
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques ,  
Ce pouvoir usurpé , ces ressorts politiques ,  
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.

## 10 ODES SACRÉES,

Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;  
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,  
Livra ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes,  
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous somm  
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.  
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,  
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses peres;  
Et c'est le même dieu qui nous jugera tous.



## O D E X V.

MIRÉE DU PSEAUME LVII.

*Contre les Hypocrites.*

**S**I la loi du seigneur vous touche ,  
Si le mensonge vous fait peur ,  
Si la justice en votre cœur  
Règne aussi-bien qu'en votre bouche ;  
Parlez , fils des hommes , pourquoi  
Faut-il qu'une haine farouche  
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous , de qui les mains impures  
Trament le tissu détesté  
Qui fait trébucher l'équité  
Dans le piège des impostures.  
Lâches , aux cabales vendus ;  
Artisans de fourbes obscures :  
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite en fraudes fertile ,  
Dès l'enfance est paîtri de fard ;  
Il sçait colorer avec art  
Le fiel que sa bouche distille :  
Et la morsure du serpent  
Est moins aiguë & moins subtile ,  
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille ,  
 Ils sont inflexibles & sourds.  
 Leur cœur s'assoupit aux discours  
 De l'équité qui les réveille ,  
 Plus insensibles & plus froids  
 Que l'aspic qui ferme l'oreille  
 Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes ,  
 Dieu sçaura venger l'innocent.  
 Je le verrai, ce dieu puissant ,  
 Foudroyer leurs têtes fumantes ;  
 Il vaincra ces lions ardents ,  
 Et dans leurs gueules écumantes  
 Il plongera sa main & brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide  
 D'un torrent qui roule à grand bruit ,  
 Se dissipe & s'évanouit  
 Dans le sein de la terre humide :  
 Ou comme l'airain enflammé  
 Fait fondre la cire fluide  
 Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé ;

Ainsi leurs grandeurs éclipsées  
 S'anéantiront à nos yeux.  
 Ainsi la justice des cieux  
 Confondra leurs lâches pensées.  
 Leurs dards deviendront impuissans ,  
 Et de leurs pointes émoussées  
 Nè pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres  
Pussent pousser des rejettons ,  
Eux-mêmes , tristes avortons ,  
Seront cachés dans les ténèbres ;  
Et leur sort deviendra pareil  
Au sort de ces oiseaux funèbres  
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce  
Les justes ritent à leur tour ;  
C'est alors que viendra le jour  
De punir leur superbe audace ;  
Et que sans paroître inhumains ,  
Nous pourrons extirper leur race ,  
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.


Ceux qui verront cette vengeance ,  
Pourront dire avec vérité  
Que l'injustice & l'équité  
Tour à tour ont leur récompense ;  
Et qu'il est un Dieu dans les cieux  
Dont le bras soutient l'innocence ,  
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.



## O D E V.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI

*Idée de la véritable grandeur des Rois.*

 DIEU, qui par un choix propice  
Daignâtes élire entre tous  
Un homme qui fût parmi nous  
L'oracle de votre justice :  
Inspirez à ce jeune roi ,  
Avec l'amour de votre loi  
Et l'horreur de la violence ,  
Cette clairvoyante équité ,  
Qui de la fausse vraisemblance  
Sçait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévères  
Sa voix assure l'innocent :  
Que de son peuple gémissant  
Sa main soulage les misères :  
Que jamais le mensonge obscur  
Des pas de l'homme libre & pur  
N'ose à ses yeux fouiller la trace :  
Et que le vice fastueux  
Ne soit point assis à la place  
Du mérite humble & vertueux .

Ainsi du plus haut des montagnes  
 La paix & tous les dons des cieux ,  
 Comme un fleuve délicieux ,  
 Viendront arroser nos campagnes.  
 Son règne , à ses peuples chéris ,  
 Sera ce qu'aux champs déflouris  
 Est l'eau que le ciel leur envoie ;  
 Et tant que luira le soleil ,  
 L'homme plein d'une sainte joie ;  
 Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asyle  
 De l'orphelin persécuté :  
 Son équitable austérité  
 Soutiendra le foible pupile.  
 Le pauvre sous ce défenseur ;  
 Ne craindra plus que l'oppresseur  
 Lui ravisse son héritage ;  
 Et le champ qu'il aura semé ,  
 Ne deviendra plus le partage  
 De l'usurpateur affamé.

Ses dons , versés avec justice ;  
 Du pâle calomniateur ,  
 Ni du servile adulateur ,  
 Ne nourriront point l'avarice.  
 Pour eux son front sera glacé ,  
 Le zèle désintéressé ,  
 Seul digne de sa confiance ,

Fera renaître pour jamais  
Les délices & l'abondance ,  
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée ,  
Répandue au-delà des mers  
Jusqu'aux deux bouts de l'univers  
Avec éclat fera semée.  
Ses ennemis humiliés  
Mettront leur orgueil à ses pieds :  
Et des plus éloignés rivages ,  
Les rois , frappés de sa grandeur ,  
Viendront , par de riches hommages ,  
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle  
Que doivent suivre tous les rois ,  
C'est de la sainteté des loix  
Le protecteur le plus fidèle.  
L'ambitieux immodéré ,  
Et des eaux du siècle enivré ,  
N'ose paroître en sa présence :  
Mais l'humble ressent son appui ;  
Et les larmes de l'innocence  
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années  
Le tems respectera le cours ,  
Et d'un long ordre d'heureux jours  
Ses vertus seront couronnées.



Ses vaisseaux par les vents poussés,  
Vogueront des climats glacés  
Aux bords de l'ardente Lybie :  
La mer enrichira ses ports ,  
Et pour lui l'heureuse Arabie  
Epuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue  
D'un chêne , autrefois arbrisseau ,  
Egalé le plus haut rameau.  
Du cédre caché dans la nue :  
Tel , croissant toujours en grandeur ,  
Il égalera la splendeur  
Du potentat le plus superbe ;  
Et ses redoutables sujets  
Se multiplieront comme l'herbe  
Autour des humides marais.

Qu'il vive , & que dans leur mémoire  
Les rois lui dressent des autels.  
Que les cœurs de tous les mortels ,  
Soient les monumens de sa gloire.  
Et vous , ô maître des humains ,  
Qui de vos bienfaisantes mains  
Formez les monarques célèbres ,  
Montrez-vous à tout l'univers ,  
Et daignez chasser les ténèbres ,  
Dont nos foibles yeux sont couverts.

## O D E V I I.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

*Que rien ne peut troubler la tranquillité de  
ceux qui s'assurent en Dieu.*

C E L U I qui mettra sa vie  
Sous la garde du très-haut ,  
Repoussera de l'envie  
Le plus dangereux assaut.  
Il dira : Dieu redoutable ,  
C'est dans ta force indomptable  
Que mon espoir est remis :  
Mes jours sont ta propre cause ;  
Et c'est toi seul que j'oppose  
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul asyle ,  
Par ses secours tout-puissans ,  
Je brave l'orgueil stérile  
De mes rivaux frémissans.  
En vain leur fureur m'assiège :  
Sa justice rompt le piège  
De ces chasseurs obstinés.  
Elle confond leur adresse ,  
Et garantit ma faiblesse  
De leurs dards empoisonnés.

O toi , que ces cœurs féroces  
Comblent de crainte & d'ennui ,  
Contre leurs complots atroces  
Ne cherche point d'autre appui.  
Que sa vérité propice  
Soit contre leur artifice  
Ton plus invincible mur.  
Que son aîle tutélaire ,  
Contre leur âpre colère ,  
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi méprisant l'atteinte  
De leurs traits les plus perçans .  
Du froid poison de la crainte  
Tu verras tes jours exçints ;  
Soit que le jour fût la terre  
Viennè éclairer de la guerre  
Les implacables fureurs ;  
Ou soit que la nuit obscure  
Répande dans la nature  
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que voi-je ! Quels abymes  
S'entrouvrent autour de moi ?  
Quel déluge de victimes  
S'offre à mes yeux pleins d'effroi ?  
Quelle épouvantable image  
De morts , de sang , de carnage  
Frappe mes regards tremblans ?

Et quels glaives invisibles  
Percent de coups si terribles  
Ces corps pâles & sanglans ?

Mon cœur, sois en assurance ;  
Dieu se souvient de ta foi :  
Les fléaux de sa vengeance  
N'approcheront point de toi.  
Le juste est invulnérable.  
De son bonheur immuable  
Les anges sont les garans ;  
Et toujours leurs mains propices ,  
A travers les précipices ,  
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës  
Du bois le moins fréquenté ,  
Parmi les ronces aiguës  
Il chemine en liberté.  
Nul obstacle ne l'arrête.  
Ses pieds écrasent la tête.  
Du dragon & de l'aspic.  
Il affronte avec courage  
La dent du lion sauvage  
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses  
Troublent ses jours triomphans ;  
Il se souvient des promesses  
Que Dieu fait à ses enfans.

A celui qui m'est fidèle,  
Dit la sagesse éternelle,  
J'assurerais mes secours ;  
Je r'affermirai sa voie ;  
Et dans des torrens de joie  
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses  
Je viendrai toujours à lui ;  
Je serai dans ses traverses  
Son inséparable appui :  
Je le comblerai d'années  
Paisibles & fortunées ;  
Je bénirai ses desseins :  
Il vivra dans ma mémoire,  
Et partagera la gloire  
Que je réserve à mes saints.



## ODE VII.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX

*Contre les Calomnieurs.*

DANS ces jours destinés aux larmes,  
Où mes ennemis en fureur  
Aiguisoient contre moi les armes  
De l'imposture & de l'erreur :  
Lorsqu'une coupable licence  
Empoisonnoit mon innocence ,  
Le Seigneur fut mon seul recours :  
J'implorai sa toute-puissance ,  
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu , qui punis les outrages  
Que reçoit l'humble vérité ,  
Venge-toi ; détruis les ouvrages  
De ces lèvres d'iniquité ;  
Et confonds cet homme parjure ,  
Dont la bouche non moins impure  
Publie avec légèreté  
Les mensonges que l'imposture  
Invente avec malignité.

Quel rempart , quelle autre barrière  
Pourra défendre l'innocent  
Contre la fraude meurtrière  
De l'impie adroit & puissant ?  
Sa langue aux feintes préparée  
Ressemble à la flèche acérée  
Qui part & frappe en un moment.  
C'est un feu léger dès l'entrée ,  
Que suit un long embrasement.

Hélas ! Dans quel climat sauvage  
Ai-je si long-tems habité !  
Quel exil ! Quel affreux rivage !  
Quels asyles d'impiété !  
Cédar , où la fourbe & l'envie  
Contre ma vertu poursuivie  
Se déchaînerent si long-tems ,  
A quels maux ont livré ma vie  
Tes sacrilèges habitans !

J'ignorois la trame invisible  
De leurs pernicious forfaits ;  
Je vivois tranquille & paisible  
Chez les ennemis de la paix ;  
Et lorsqu'exemt d'inquiétude ,  
Je faisois mon unique étude  
De ce qui pouvoit les flatter ,  
Leur détestable ingratitude  
S'armoit pour me persécuter.

## ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLVIII.

*Image du bonheur temporel des Méchants.*

BENI soit le Dieu des armées,  
 Qui donne la force à mon bras,  
 Et par qui mes mains sont formées  
 Dans l'art pénible des combats.  
 De sa clémence inépuisable  
 Le secours prompt & favorable  
 A fini mes oppressions ;  
 En lui j'ai trouvé mon asyle ,  
 Et par lui d'un peuple indocile  
 J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je , vile créature ?  
 Qui suis je , Seigneur ? Et pourquoi  
 Le souverain de la nature  
 S'abaisse-t-il jusques à moi ?  
 L'homme en sa course passagère  
 N'est rien qu'une vapeur légère  
 Que le soleil fait dissiper.  
 Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;  
 Et ses jours passent comme une ombre  
 Que l'œil suit & voit échapper.

Mais



Mais, quoi ! Les périls qui m'obsèdent  
Ne font point encore passés.  
De nouveaux ennemis succèdent  
A mes ennemis terrassés.  
Grand Dieu, c'est toi que je réclame,  
Lève ton bras, lance ta flamme,  
Abaisse la hauteur des cieux,  
Et vien sur leur voûte enflammée,  
D'une main de foudres armée,  
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,  
Seigneur, je t'adresse ma voix.  
Toi, dont les promesses antiques  
Furent toujours l'espoir des rois.  
Toi, de qui les secours propices,  
A travers tant de précipices,  
M'ont toujours garanti d'effroi ;  
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,  
Et daigne détourner l'orage  
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge,  
Dont les flots vont me submerger.  
Sois mon vengeur, sois mon refuge  
Contre les fils de l'étranger.  
Venge-toi d'un peuple infidèle,  
De qui la bouche criminelle  
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,

# 26 ODES SACRÉES ,

Et dont la main , vouée au crime ,  
Ne connoît rien de légitime  
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore  
Eprouvé la main du seigneur ,  
Se flattent que Dieu les ignore ,  
Et s'enivrent de leur bonheur.  
Leur postérité florissante ,  
Ainsi qu'une tige naissante ,  
Croît & s'élève sous leurs yeux ;  
Leurs filles couronnent leurs têtes  
De tout ce qu'en nos jours de fêtes ,  
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines ,  
Leurs celliers regorgent de fruits ;  
Leurs troupeaux tout chargés de laines ,  
Sont incessamment reproduits :  
Pour eux la fertile rosée  
Tombant sur la terre embrasée ,  
Rafraîchit son sein altéré ;  
Et pour eux le flambeau du monde  
Nourrit d'une chaleur féconde  
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes :  
Nul bruit n'interrompt leur sommeil ,  
On ne voit point leurs toits fragiles  
Ouverts aux rayons du soleil.

C'est ainsi qu'ils passent leur âge.  
Heureux , disent-ils , le rivage  
Où l'on jouit d'un tel bonheur :  
Qu'ils restent dans leur rêverie.  
Heureuse la seule patrie  
Où l'on adore le seigneur.



## ODE IX.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

*Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.*

**M**ON ame, louez le seigneur :  
 Rendez un légitime honneur  
 A l'objet éternel de vos justes louanges.  
 Oui, mon Dieu, je veux désormais  
 Partager la gloire des anges,  
 Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.  
  
 Renonçons au stérile appui  
 Des grands qu'on implore aujourd'hui ;  
 Ne fondons point sur eux une espérance folle.  
 Leur pompe indigne de nos vœux,  
 N'est qu'un simulacre frivole ;  
 Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.  
  
 Comme nous, esclaves du fort,  
 Comme nous, jouets de la mort,  
 La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;  
 Et périront en même jour  
 Ces vastes & hautes pensées  
 Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.  
  
 Dieu seul doit faire notre espoir,  
 Dieu, de qui l'immortel pouvoir  
 Fit sortir du néant le ciel, la terre & l'onde ;

Et qui tranquille au haut des airs ,  
Anima d'une voix féconde

Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui , du ciel occupé ,  
Et d'un faux éclat détrompé ,

Met de bonne heure en lui toute son espérance ?

Il protège la vérité ,

Et sçaura ptendre la défense

Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le seigneur qui nous nourrit :

C'est le seigneur qui nous guérit.

Il prévient nos besoins , il adoucit nos gênes :

Il assure nos pas craintifs :

Il délie , il brise nos chaînes ;

Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger

Un bras prompt à le protéger ;

Et l'orphelin en lui retrouve un second père :

De la veuve il devient l'époux ;

Et par un châtement sévère

Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.

Leur règne est un règne incertain ,

Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites :

Mais de son règne illimité

Les bornes ne seront prescrites ,

Ni par la fin des temps , ni par l'éternité.

## O D E X.

TIRÉE DU CANTIQUE D'EZÉCHIAS.

Isaïe , Chap. 38.

*Pour une personne convalescente.*

J'Ai vu mes tristes journées  
 Décliner vers leur penchant.  
 Au midi de mes années  
 Je touchois à mon couchant.  
 La mort , déployant ses aîles,  
 Couvroit d'ombres éternelles  
 La clarté dont je jouis ;  
 Et dans cette nuit funeste ,  
 Je cherchois en vain le reste  
 De mes jours évanouis.

Grand Dieu , votre main réclame  
 Les dons que j'en ai reçus :  
 Elle vient couper la trame  
 Des jours qu'elle m'a tissus.  
 Mon dernier soleil se lève ,  
 Et votre souffle m'enlève  
 De la terre des vivans ;  
 Comme la feuille séchée,  
 Qui de sa tige arrachée  
 Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage  
Le mal a brisé mes os ;  
Le tombeau m'ouvre un passage  
Dans ses lugubres cachots ;  
Victime foible & tremblante ,  
A cette image sanglante  
Je soupire nuit & jour ;  
Et dans ma crainte mortelle ,  
Je suis comme l'hirondelle  
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris & d'alarmes  
Mon mal sembloit se nourrir ;  
Et mes yeux noyés de larmes  
Étoient lassés de s'ouvrir.  
Je disois à la nuit sombre :  
O nuit , tu vas dans ton ombre  
M'ensevelir pour toujours.  
Je redisois à l'aurore :  
Le jour que tu fais éclore  
Est le dernier de mes jours.

Mon ame est dans les ténèbres ,  
Mes sens sont glacés d'effroi.  
Ecoutez mes cris funèbres ,  
Dieu juste , répondez-moi.  
Mais enfin sa main propice  
A comblé le précipice  
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :

Son secours me fortifie ,  
Et me fait trouver la vie  
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur , il faut que la terre  
Connoisse en moi vos bienfaits.  
Vous ne m'avez fait la guerre ,  
Que pour me donner la paix.  
Heureux l'homme , à qui la grace  
Déparr ce don efficace  
Puisé dans ses saints trésors ;  
Et qui rallumant sa flamme ,  
Trouve la sanré de l'ame  
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire  
De vos immortels secours ;  
C'est pour vous , pour votre gloire ;  
Que vous prolongez nos jours.  
Non , non , vos bontés sacrées  
Ne seront point célébrées  
Dans l'horreur des monumens.  
La mort aveugle & muette  
Ne fera point l'interprête  
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace  
Comme moi sont rachetés ,  
Annonceront à leur race  
Vos célestes vérités.



J'irai, Seigneur, dans vos temples  
Réchauffer par mes exemples  
Les mortels les plus glacés;  
Et vous offrant mon hommage,  
Leur montrer l'unique usage  
Des jours que vous leur laissez.



## ODE XL.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

*Sur les dispositions que l'homme doit  
apporter à la priere.*

**L**E roi des cieux & de la terre  
Descend au milieu des éclairs :  
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,  
S'est fait entendre dans les airs.  
Dieux mortels , c'est vous qu'il appelle ;  
Il tient la balance éternelle  
Qui doit peser tous les humains.  
Dans ses yeux la flamme étincelle ,  
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes ,  
Esprits divins , qui le servez ,  
Assemblez la troupe des justes  
Que les œuvres ont éprouvés ;  
Et de ses serviteurs utiles  
Séparez les ames serviles ,  
Dont le zèle oisif en sa foi ,  
Par des holocaustes stériles ,  
A cru satisfaire à la loi.

Allez , saintes intelligences ,  
Exécuter ses volontés ;  
Tandis qu'à servir ses vengeances ,  
Les cieux & la terre invités ,  
Par des prodiges innombrables ,  
Apprendront à ces misérables  
Que le jour fatal est venu ,  
Qui fera connoître aux coupables  
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévère ,  
Hommes charnels , écoutez tous :  
Quand je viendrai dans ma colère  
Lancer mes jugemens sur vous ,  
Vous m'alléguerez les victimes  
Que sur mes autels légitimes  
Chaque jour vous sacrifiez :  
Mais ne pensez pas que vos crimes  
Par-là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices ,  
Vos offrandes & vos troupeaux ?  
Dieu boit-il le sang des génisses ?  
Mange-t-il la chair des taureaux ?  
Ignorez-vous que son empire  
Embrasse tout ce qui respire  
Et sur la terre & dans les mers ?  
Et que son souffle seul inspire  
L'ame à tout ce vaste univers ?

Offrez , à l'exemple des anges ,  
A ce dieu , votre unique appui ,  
Un sacrifice de louanges ,  
Le seul qui soit digne de lui.  
Chantez , d'une voix ferme & sûre ,  
De cet auteur de la nature ,  
Les bienfaits toujours renaissans ;  
Mais sçachez qu'une main impure  
Peut fouiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :  
Oses-tu , pécheur criminel ,  
D'un dieu dont la loi te condamne ,  
Chanter le pouvoir éternel ?  
Toi qui , courant à ta ruine ,  
Fus toujours sourd à ma doctrine ,  
Et malgré mes secours puissans ,  
Rejettant toute discipline ,  
N'as pris conseil que de tes sens.

Si tu voyois un adultère ,  
C'étoit lui que tu consultois.  
Tu respirois le caractère  
Du voleur que tu fréquentois.  
Ta bouche abondoit en malice ;  
Et ton cœur pétri d'artifice ,  
Contre ton frere encouragé ,  
S'applaudissoit du précipice  
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire  
Mes foudres furent sans emploi :  
Et voilà ce qui t'a fait croire  
Que ton dieu pensoit comme toi.  
Mais apprens , homme détestable ,  
Que ma justice formidable  
Ne se laisse point prévenir ,  
Et n'en est pas moins redoutable  
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc , ames grossières ,  
Commencez par régler vos mœurs ;  
Moins de faste dans vos prières ,  
Plus d'innocence dans vos cœurs.  
Sans une ame légitimée ,  
Par la pratique confirmée  
De mes préceptes immortels ,  
Votre encens n'est qu'une fumée  
Qui deshonore mes autels.



## O D E X X I I .

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

*Inquiétudes de l'ame sur les voies de la  
Providence.*

**Q**UE la simplicité d'une vertu paisible  
Est sûre d'être heureuse , en suivant le Seigneur !  
Deffillez-vous mes yeux , console-toi mon cœur ,  
Les voiles sont levés , sa conduite est visible  
Sur le juste & sur le pécheur.

Pardonne , Dieu puissant , pardonne à ma foiblesse.  
A l'aspect des méchans , confus , épouvanté ,  
Le trouble m'a saisi , mes pas ont hésité.  
Mon zèle m'a trahi , Seigneur , je le confesse ,  
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur ame se noie ,  
Ne craint ni les écueils , ni les vents rigoureux.  
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :  
Ils marchent sur les fleurs , ils nagent dans la joie ,  
Le fort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide ,  
Qui n'a jamais connu crainte ni repentirs ?  
Enveloppés d'orgueil , engraisés de plaisirs ,  
Enivrés de bonheur , ils ne prennent pour guide  
Que leurs plus insensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures , & blasphêmes ;  
 Et leur cœur ne nourrit que penfers vicieux.  
 Ils affrontent la terre , ils attaquent les cieux ;  
 Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes  
 Leurs forfaits les plus odieux.

Dè-là , je l'avouerais , naissoit ma défiance.  
 Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts ;  
 Comment sans les punir voit ils ces cœurs pervers ;  
 Et s'il ne les voit point , comment peut sa science  
 Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore ,  
 Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs :  
 Accablé de mépris , consumé de douleurs ,  
 Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore  
 Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures  
 J'ai toujours refusé l'encens que je te doi ?  
 C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,  
 Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures  
 Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte ;  
 Mais , ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !  
 Quand je parlois ainsi , j'ignorois tes secrets ;  
 J'offensois tes élus , & je portois atteinte  
 A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;  
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains ;  
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints ,  
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes  
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,  
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil :  
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;  
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,  
Ne couvre qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?  
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?  
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil ?  
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ,  
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute ,  
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans ,  
De ma foible raison j'écoutois les accens ;  
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute ,  
Qui ne juge que par les sens.

Cependant , ô mon Dieu ! soutenu de ta grace ,  
Conduit par ta lumière , appuyé sur ton bras ,  
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.  
Mes pieds ont chancelé : mais enfin de ta trace  
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je



Puis-je assez exalter l'adorable clémence  
Du dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ;  
Sa main contre moi-même a sçu me protéger ,  
Et son divin amour m'offre un bonheur immense  
Pour un mal foible & passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ;  
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?  
La nuit qui me couvroit cède aux rayons du jour :  
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;  
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin , je le vois : le bras de sa justice ,  
Quoique lent à frapper , se tient toujours levé  
Sur ces hommes charnels , dont l'esprit dépravé  
Ose à de faux objets offrir le sacrifice  
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laißons-les s'abymer sous leurs propres ruines.  
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux & notre espoir ,  
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;  
Et publions par-tout les merveilles divines.  
De son infailible pouvoir.



## O D E X I I I.

TIRÉE DU PSEAUME XCIII.

*Que la justice divine est présente à toutes  
nos actions.*

**P**AROISSEZ , roi des rois : venez , juge suprême ;  
Faire éclater votre courroux  
Contre l'orgueil & le blasphême  
De l'impie armé contre vous.

Le dieu de l'univers est le dieu des vengeances :  
Le pouvoir & le droit de punir les offenses  
N'appartient qu'à ce dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur , souffrirez-vous l'ivresse  
De ces superbes criminels ,  
De qui la malice transgresse  
Vos ordres les plus solennels ?

Et dont l'impiété barbare & tyrannique  
Au crime ajoute encor le mépris ironique  
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie :  
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger ;  
Ils ont semé dans leur patrie  
L'horreur , le trouble & le danger.

Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;  
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage  
Sur la veuve & sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,  
Qu'à nous ménager d'heureux jours ;  
Du haut de la céleste voûte ,  
Dieu n'entendra pas nos discours.

Nos offenses par lui ne seront point punies :  
Il ne les verra point , & de nos tyrannies  
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit ? quel démon vous conseille,  
Hommes imbécilles & fous ?  
Celui qui forma votre oreille ,  
Sera sans oreilles pour vous ?

Celui qui fit vos yeux , ne verra point vos crimes ?  
Et celui qui punit les rois les plus sublimes ,  
Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit , n'en doutez plus , il entend toute chose ;  
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.  
L'artifice en vain se propose  
D'éluder ses arrêts vengeurs.

Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère ;  
Le repentir lui seul peut calmer sa colère ,  
Et fléchir ses justes rigueurs.

44 ODES SACRÉES,

Ouvrez , ouvrez les yeux , & laissez-vous conduire  
Aux divins rayons de sa foi.

Heureux celui qu'il daigne instruire  
Dans la science de sa loi !

C'est l'asyle du juste ; & la simple innocence  
Y trouve son repos , tandis que la licence  
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?  
Sa fureur n'a pû s'attendrir :  
Si vous n'aviez sauvé ma vie ,  
Grand Dieu ! j'étois prêt à périr.

Je vous ai dit : Seigneur , ma mort est infaillible ;  
Je succombe. Aussi-tôt votre bras invincible  
S'est armé pour me secourir.

Non , non , c'est vainement qu'une main sacrilège  
Contre moi décoche ses traits.  
Votre trône n'est point un siège  
Souillé par d'injustes décrets.

Vous ne ressemblez point à ces rois implacables ,  
Qui ne font exercer leurs loix impraticables  
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice  
Tendra ses filets captieux ;  
Mais toujours votre loi propice  
Confondra les audacieux :

Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;  
Et si l'impiété nous juge sur la terre ,  
Vous la jugerez dans les cieux.

## O D E X I V .

TIRÉE DU PSEAUME XCVI..

ET APPLIQUÉE

AU JUGEMENT DERNIER.

*Misère des réprouvés. Félicité des élus.*

**P**EUPLES , élevez vos concerts ;  
Poussez des cris de joie & des chants de victoire :  
Voici le roi de l'univers ,  
Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la vérité  
Servent de fondement à son trône terrible ;  
Une profonde obscurité  
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs , les feux dévorans ,  
Font luire devant lui leur flamme étincellante ;  
Et ses ennemis expirans  
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de respect ,  
La terre a treffailli sur ses voûtes brisées ;  
Les monts fondus à son aspect  
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

46 ODES SACRÉES ,

De ses jugemens redoutés  
La trompette céleste a porté le message ;  
Et dans les airs épouvantés ,  
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus ,  
Adorateurs impurs de profanes idoles ;  
Vous , qui par des vœux défendus  
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés ,  
Anges , servez contre eux ma fureur vengeresse.  
Vous , mortels que j'ai rachetés ,  
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi , qui du plus haut des cieux ,  
Du monde que j'ai fait , règle les destinées :  
C'est moi , qui brise ses faux dieux ,  
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis ,  
Méprisez du méchant la haine & l'artifice ;  
L'ennemi de vos ennemis  
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés ,  
Vous n'avez écouté que mes loix adorables ,  
Jouissez des félicités  
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc , venez en ce jour  
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance ;  
Et par un respect plein d'amour  
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

## O D E X V.

TIRÉE DU PSEAUME CXXIX.

*Sentiment de pénitence.*

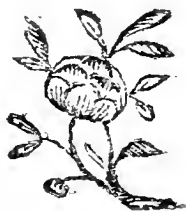
**P**RESSÉ de l'ennui qui m'accable,  
Jusqu'à ton trône redoutable  
J'ai porté mes cris gémissans :  
Seigneur , entends ma voix plaintive ,  
Et prête une oreille attentive  
Au bruit de mes tristes accens.

Si dans le jour de tes vengeances  
Tu considères mes offenses ,  
Grand Dieu , quel sera mon appui ?  
C'est à toi seul que je m'adresse ;  
Et c'est en ta sainte promesse  
Que mon cœur espère aujourd'hui.

Où : je m'assure en ta clémence.  
Si toujours plein de ta puissance ,  
Mon zèle a soutenu ta loi ;  
Dieu juste , sois-moi favorable ,  
Et jette un regard secourable  
Sur ce cœur qui se fie en toi.

Des que paroîtra la lumière ,  
Jusqu'au tems où de sa carrière  
La nuit recommence le cours ,  
Plein de l'espoir que tu demandes ,  
Je t'adresserai mes offrandes ,  
Et j'implorerai ton secours.

Heureux ! puisque de nos souffrances  
Par l'objet de nos espérances ,  
Nous devons être rachetés ;  
Et qu'il nous permet de prétendre ,  
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre  
Sur toutes nos iniquités.





## O D E X V I I.

TIRÉ DU PSEAUME LXXV.

ET APPLIQUÉE

A LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

*Quelle est la véritable reconnoissance que  
Dieu exige des hommes.*

LE Seigneur est connu dans nos climats paisibles,  
Il habite avec nous, & ses secours visibles  
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.  
Ce dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,  
A fait de sa demeure  
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,  
Il a brisé la lance & l'épée homicide  
Sur qui l'impiété fondeit son ferme appui.  
Le sang des étrangers a fait fumer la terre;  
Et le feu de la guerre  
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue,  
A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue:  
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés;  
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes  
A dispersé leurs restes  
Aux glaives échappés.

50 ODES SACRÉES,

Insensés ! qui remplis d'une vapeur légère ,  
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère ;  
Qui vous peint des trésors chimériques & vains ;  
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses ,  
Et toutes vos richesses  
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidait vos escadrons rapides ;  
Vous devoriez déjà dans vos courses avides  
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :  
Mais le seigneur se lève , il parle , & sa menace  
Convertit votre audace  
En un morne sommeil.

O Dieu , que ton pouvoir est grand & redoutable !  
Qui pourra se cacher au trait inévitable  
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?  
A punir les méchants ta colère fidelle  
Fait marcher devant elle  
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes  
S'élèvent pour sauver les humbles & les justes ;  
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect ,  
Ta justice paroît de feux étincellante ,  
Et la terre tremblante  
Frémit à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles ,  
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles ,

En bénissant ton nom , en pratiquant ta loi :  
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?  
Quel autre sacrifice  
Seroit digne de toi ?

Ce sont-là les présens, grand Dieu, que tu demandes,  
Peuples , ce ne sont point vos pompeuses offrandes ,  
Qui le peuvent payer de ses dons immortels.  
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,  
Que l'homme peut prétendre  
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint & terrible ,  
Qui vous a délivrés par sa force invincible  
Du joug que vous avez redouté tant de fois :  
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence ;  
Relève l'innocence  
Et terrasse les rois.



## O D E X V I I I .

TIRÉE DU P S E A U M E X L V .

*Confiance de l'Homme juste dans la  
protection de Dieu.*

P U I S Q U E notre dieu favorable  
Nous assure de son secours ,  
Il n'est plus de revers capable  
De troubler la paix de nos jours ;  
Et si la nature fragile  
Étoit à ses derniers momens ,  
Nous la verrions d'un œil tranquille  
S'écrouler dans ses fondemens.

Par les ravages du tonnerre  
Nous verrions nos champs moissonnés,  
Et des entrailles de la terre  
Les plus hauts monts détachés :  
Nos yeux verroient leur masse aride ,  
Transportée au milieu des airs ,  
Tomber d'une chute rapide ,  
Dans le vaste gouffre des mers,

Les remparts de la cité sainte  
Nous font un refuge assuré ;  
Dieu lui-même dans son enceinte  
A marqué son séjour sacré ;

Une onde pure & délectable,  
Arrose avec légèreté,  
Le tabernacle redoutable  
Où repose sa majesté.

Les nations à main armée  
Couvroient nos fertiles sillons :  
On a vû les champs d'Idumée  
Inondés de leurs bataillons :  
Le Seigneur parle , & l'infidèle  
Tremble pour ses propres états ;  
Il Rotte , il se trouble , il chancelle ,  
Et la terre fuit sous ses pas.

Venez , nations arrogantes ,  
Peuples vains , & voisins jaloux ,  
Voir les merveilles éclatantes ,  
Que sa main opère pour nous.  
Que pourront vos ligues formées  
Contre le bonheur de nos jours ,  
Quand le bras du dieu des armées  
S'armera pour notre secours ?

Par lui ces troupes infernales ,  
A qui nos champs furent ouverts ,  
Iront de leurs flammes fatales  
Embraiser un autre univers ;  
Sa foudre prompt à nous défendre  
Des méchans & de leurs complots ,  
Mettra leurs boucliers en cendre ,  
Et brisera leurs javelots.

Arrête , peuple impie , arrête ,  
Je suis ton dieu , ton souverain ;  
Mon bras est levé sur ta tête ,  
Les feux vengeurs sont dans ma main ?  
Voi le ciel , voi la terre & l'onde ,  
Remplis de mon immensité ,  
Et dans tous les climats du monde ,  
Mon nom des peuples exalté.

Toi , pour qui l'ardente victoire  
Marche d'un pas obéissant ,  
Seigneur , combats pour notre gloire ;  
Protège ton peuple innocent ;  
Et fais que notre humble patrie ,  
Jouissant d'un calme promis ,  
Confonde à jamais la furie  
De nos superbes ennemis ,



## C A N T I Q U E

TIRÉ DU PSEAUME XLVII.

*Action de graces pour les bienfaits qu'on a  
reçus de Dieu.*

**L**A gloire du seigneur , sa grandeur immortelle ,  
De l'univers entier doit occuper le zèle :  
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses loix ,  
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion , montagne auguste & sainte ,  
Formidable aux audacieux ;  
Sion , séjour délicieux ,  
C'est toi , c'est ton heureuse enceinte ,  
Qui renferme le dieu de la terre & des cieux.

O murs ! ô séjour plein de gloire !  
Mont sacré , notre unique espoir ,  
Où Dieu fait régner la victoire ,  
Et manifeste son pouvoir !

Cent rois , ligués entr'eux pour nous livrer la guerre ,  
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts ,  
Ils ont vû nos sacrés remparts.  
Leur aspect foudroyant tel qu'un affreux tonnerre  
Les a précipités au centre de la terre.

56 ODES SACRÉES,

Le Seigneur dans leur camp a semé la terreur,  
Il parle, & nous voyons leurs trônes mis en poudre;  
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,  
Leurs soldats consternés d'horreur,  
Leurs vaisseaux submergés ou brisés par la foudre,  
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sçauroit troubler les loix inviolables  
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :  
Seigneur, toi-même en as jeté  
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes autels humblement prosternés,  
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance,  
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,  
Tout l'univers révère ta puissance,  
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice  
Du souverain de l'univers,  
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers;  
Qu'avec nous la terre s'unisse,  
Que nos voix pénètrent les airs :  
Elevons jusqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,  
Joignez-vous à nos chants sacrés,  
Fermez des pas & des sons d'allégresse.



Autour de ces murs révêlés ,  
Venez offrir des vœux pleins de tendresse  
Au Seigneur que vous adorez.

Peuples , de qui l'appui sur sa bonté se fonde ,  
Allez dans tous les coins du monde ,  
A son nom glorieux élever des autels ;  
Les siècles à venir béniront votre zèle ,  
Et de ses bienfaits immortels ,  
L'éternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans ;  
C'est notre dieu , c'est notre pere ,  
C'est le roi que Sion révère.

De son règne éternel les glorieux instans  
Dureront au-delà des siècles & des tems.



# EP O D E

*Tirée principalement des livres de Salomon,  
& en partie de quelques autres endroits  
de l'écriture & des prières de l'église.*

## I. P A R T I E.

**V** AINS mortels, que du monde endort la folle & vte  
Écoutez, il est temps, la voix de la sagesse.  
Heureux, & seul heureux qui s'attache au seigneur!  
Pour trouver le repos, le bonheur & la joie  
Il n'est qu'un seul chemin, c'est de suivre sa voie  
Dans la simplicité du cœur.

Le temps fuit, dites-vous, c'est lui qui nous convie  
A saisir promptement les douceurs de la vie :  
L'avenir est douteux, le présent est certain ;  
Dans la rapidité d'une course bornée  
Sommes-nous assez sûrs de notre destinée  
Pour la remettre au lendemain ?

Notre esprit n'est qu'un souffle, une ombre passagère,  
Et le corps qu'il anime, une cendre légère  
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité ;  
Etrouffés tôt ou tard dans ses bras invincibles,  
Nous ferons tous alors, cadavres insensibles,  
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouir de nos belles années :  
Les roses d'aujourd'hui demain seront fanées.  
Des biens de l'étranger cimentons nos plaisirs ,  
Et du riche orphelin persécutant l'enfance ,  
Contentons aux dépens du vieillard sans défense  
Nos insatiables desirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes ,  
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès , ni de crimes ;  
De tout scrupule vain nous bannirons l'effroi ,  
Soutenus de puissance , assistés d'artifice ,  
Notre seul intérêt fera notre justice ,  
Et notre force , notre loi.

Affégeons l'innocent : qu'il tremble à notre approche ;  
Ses regards sont pour nous un éternel reproche ;  
De sa faiblesse même il se fait un appui ;  
Il traite nos succès de fureur tyrannique :  
Dieu , dit-il , est son pere & son refuge unique ,  
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il est vraiment celui qu'il se dit être :  
S'il est fils de ce dieu , comme il veut le paroître ,  
Au secours de son fils ce dieu doit accourir ;  
Essayons-en l'effet , consommons notre ouvrage ,  
Et sçachons quelles mains au bord de son naufrage  
Pourront l'empêcher de périr.

60 ODES SACRÉES ;

Ce sont-là les discours , ce sont-là les pensées  
De ces ames de chair , victimes insensées  
De l'ange séducteur qui leur donne la mort.  
Qu'ils combattent sous lui, qu'ils suivent son exemple  
Et qu'à lui seul voués , le zèle de son temple  
Soit l'espoir de leur dernier sort.

I I.

Cependant les ames qu'excite  
Le ciel à pratiquer sa loi ,  
Verront triompher le mérite  
De leur constance & de leur foi :  
Dans le sein d'un dieu favorable  
Un bonheur à jamais durable  
Sera le prix de leurs combats ,  
Et de la mort inexorable  
Le fer ensanglanté ne les touchera pas.

Dieu , comme l'or dans la fournaise ,  
Les éprouva dans les ennuis ;  
Mais leur patience l'appaise ;  
Les jours viennent après les nuits :  
Il a supputé les années  
De ceux dont les mains acharnées  
Nous ont si long-temps affligés ;  
Il règle enfin nos destinées ,  
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes , qui fîtes ma conquête  
Par vos larmes & vos travaux ,  
Il est tems , dit-il , que j'arrête  
L'impudence de vos rivaux ;  
Parmi les célestes milices  
Venez prendre part aux délices  
De mes combattans épurés ,  
Tandis qu'aux éternels supplices

les soldats du démon les jours seront livrés,

Assés la superbe licence  
Arma leur lâche impiété :  
Assés j'ai vû votre innocence  
En proie à leur férocité ;  
Vengeons notre propre querelle ,  
Couvrons cette troupe rebelle  
D'horreur & de confusion ;  
Et que la gloire du fidelle

consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine  
Dicte les ordres absolus ,  
Ange , c'est vous que je destine  
Au service de mes élus ;  
Allez , & dissipant la nue  
Qui , malgré leur foi reconnue ,  
Me dérobe à leurs yeux amis ,  
Faites-les jouir dans ma vue

les biens illimités que je leur ai promis.

62 ODES SACRÉES,

Voici , voici le jour propice  
Où le dieu pour qui j'ai souffert  
Va me tirer du précipice  
Que le démon m'avoit ouvert ;  
De l'imposture & de l'envie  
Contre ma vertu poursuivie  
Les traits ne feront plus lancés ,  
Et les soins mortels de ma vie  
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste  
Transporté sur l'aîle des vents,  
La main d'un ministre céleste  
M'ouvre la terre des vivans ;  
Près des saints j'y prendrai ma place,  
J'y ressentirai de la grace  
L'intarissable écoulement ;  
Et voyant mon dieu face à face ,  
L'éternité pour moi ne fera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire  
Du monde où je suis enchaîné !  
De la délivrance où j'aspire  
Quand viendra le jour fortuné ?  
Quand pourrai-je , rompant les charmes  
Où ce triste vallon de larmes  
De ma vie endort les instans ,  
Trouver la fin de mes alarmes  
Et le commencement du bonheur que j'attends

Quand pourrai-je dire à l'impie ,  
Tremble , lâche , frémis d'effroi ;  
De ton dieu la haine assoupie  
Est prête à s'éveiller sur toi :  
Dans ta criminelle carrière  
Tu ne mis jamais de barrière  
Entre sa crainte & tes fureurs ;  
Puisse mon heureuse prière  
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs ?

Puisse en moi la ferveur extrême  
D'une sainte compassion  
Des offenseurs du dieu que j'aime  
Opérer la conversion !  
De ses vengeances redoutables  
Puisse mes ardeurs véritables  
Adoucir la sévère loi ,  
Et pour mes ennemis coupables  
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi !

Seigneur , ta puissance invincible  
N'a rien d'égal que ta bonté ;  
Le miracle le moins possible  
N'est qu'un jeu de ta volonté ;  
Tu peux de ta lumière auguste  
Eclairer les yeux de l'injuste ,  
Rendre saint un cœur dépravé ;  
En cèdre transformer l'arbuste ,  
Faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand dieu , daigne sur ton esclave  
Jeter un regard paternel :  
Confonds le crime qui te brave ,  
Mais épargne le criminel ;  
Et s'il te faut un sacrifice ,  
Si de ta suprême justice  
L'honneur doit être réparé ,  
Venge-toi seulement du vice  
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire  
J'obtiendrai les fruits les plus doux ,  
En chantant avec eux la gloire  
Du dieu qui nous a sauvé tous.  
Agréable & sainte harmonie !  
Pour moi quelle joie infinie !  
Quelle gloire de voir un jour  
Leur troupe avec moi réunie  
Dans les mêmes concerts & dans le même amour !

Pendant qu'ils vivent sur la terre  
Prépare du moins leur fierté  
Par la crainte de ton tonnerre  
A ce bien pour eux souhaité ;  
Et les retirant des abymes  
Où dans des nœuds illégitimes  
Languit leur courage abattu ,  
Fais que l'image de leurs crimes  
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.



## I I I.

Tel après le long orage  
Dont un fleuve débordé  
A désolé le rivage  
Par sa colère inondé ,  
L'effort des vagues profondes  
Engloutissoit dans les ondes  
Bergers , cabanes , troupeaux ,  
Et submergeant les campagnes  
Sur le sommet des montagnes  
Faisoit flotter les vaisseaux.

Mais la planète brillante  
Qui perce tout de ses traits ,  
Dans la nature tremblante  
A déjà remis la paix :  
L'onde en son lit écoulée  
A la terre consolée  
Rend ses premières couleurs ,  
Et d'une fraîcheur utile  
Pénétrant son sein fertile  
En augmente les chaleurs.

Tel fera dans leurs pensées  
Germer un amour constant ,  
De leurs offenses passées  
Le souvenir pénitent.

Ils diront : dieu des fidelles ,  
Dans nos ténèbres mortelles  
Tu nous a fait voir le jour ;  
Eternise dans nos ames  
Ces sacrés torrens de flammes ,  
Source du divin amour.

Ton souffle qui sçut produire  
L'ame pour l'éternité ,  
Peut faire en elle reluire  
Sa première pureté.  
De rien tu créas le monde :  
D'un mot de ta voix féconde  
Naquit ce vaste univers ;  
Tu parlas , il reçut l'être :  
Parle , un instant verra naître  
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matière  
L'ame & la légèreté ;  
Tu fais naître la lumière  
Du sein de l'obscurité ;  
Sans toi la puissance humaine  
N'est qu'ignorance hautaine ,  
Trouble & frivole entretien :  
En toi seul , cause des causes ,  
Seigneur , je vois toutes choses ,  
Hors de toi je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude  
Qu'à nourrir le fol orgueil  
Où votre béatitude  
Trouva son premier écueil ,  
Grands hommes , sages célèbres  
Vos éclairs dans les ténèbres  
Ne font que vous égarer.  
Dieu seul connoît ses ouvrages ;  
L'homme entouré de nuages  
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste ,  
C'est ton attrait criminel  
Qui du royaume céleste  
Chassa le premier mortel.  
Non content de son essence ,  
Et d'avoir en sa puissance  
Tout ce qu'il pouvoit avoir ,  
L'ingrat voulut , dieu lui-même ,  
Partager du dieu suprême  
La science & le pouvoir.

A ces hautes espérances  
Du changement de son fort  
Succédèrent les souffrances ,  
L'aveuglement & la mort ;

Et pour fermer tout asyle  
A son espoir indocile ,  
Bientôt l'ange dans les airs ,  
Sentinelle vigilante ,  
De l'épée étincelante  
Fit reluire les éclairs.

## I V.

Mais de cet homme exclus de son premier partage  
La gloire est réservée à de plus hauts destins ,  
Quand son sauveur viendra d'un nouvel héritage  
Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'unissant à la nature humaine  
Et partageant sa chair & ses infirmités ,  
Se chargera pour lui du poids & de la peine  
De ses iniquités.

Ce dieu médiateur , fils , image du père ,  
Le verbe , descendu de son trône éternel ,  
Des flancs immaculés d'une mortelle mère.  
Voudra naître mortel.

Pécheur , tu trouveras en lui ta délivrance ,  
Et sa main te fermant les portes de l'enfer ,  
Te fera perdre alors de ta juste souffrance .  
Le souvenir amer.

Eve règne à son tour, du dragon triomphante ,  
L'esclave de la mort produit son rédempteur ;  
Et fille du très-haut , la créature enfante  
Son propre créateur.

O ! vierge , qui du ciel assures la conquête ,  
Gage sacré des dons que sur terre il répand ,  
Tes pieds victorieux écraseront la tête  
De l'horrible serpent.

Les saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures ,  
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant ;  
Que dis-je , après ta mort ? se peut-il que tu meures  
Mère du dieu vivant ?

Non , tu ne mourras point , les régions sublimes  
Vivante t'admettront dans ton auguste rang ,  
Et telle qu'au grand jour où pour laver nos crimes  
Ton fils versa son sang.

Dans ce séjour de gloire où les divines flammes  
Font d'illustres élus de tous ses citoyens ,  
Daigne prier ce fils qu'il délivre nos âmes  
Des terrestres liens.

Obtiens de sa pitié , protectrice immortelle ,  
Qu'il renouvelle en nous les larmes , les sanglots  
De ce roi pénitent dont la douleur fidelle  
S'exhaloit en ces mots :

70 ODES SACRÉES,

O ! monarque éternel , seigneur , dieu de nos pères ,  
Dieu des cieux , de la terre & de tout l'univers ,  
Vous , dont la voix soumet à ses ordres sévères  
Et les vents & les mers ;

Tout respecte , tout craint votre majesté sainte ,  
Vos loix règnent par-tout , rien n'ose les trahir :  
Moi seul j'ai pû , seigneur , résister à la crainte  
De vous défobéir.

J'ai péché , j'ai suivi la lueur vaine & sombre  
Des charmes séduisans du monde & de la chair ,  
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre  
Des fables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour cède ,  
Surpasse encor l'excès des desordres humains.  
Où le délit abonde , abonde le remède :  
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit , seigneur , la chaîne déplorable  
Où depuis si long-temps je languis arrêté ,  
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable  
Votre immense bonté ?

Au bonheur de ses saints elle n'est point bornée.  
Si vous êtes le dieu de vos heureux amis ,  
Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée  
Et des pécheurs soumis.

Vierge , flambeau du ciel , dont les démons farouches  
Craignent la sainte flamme & les rayons vainqueurs ,  
De ces humbles accens fais retentir nos bouches ,  
Grave-les dans nos cœurs.

Afin qu'aux légions à ton dieu consacrées ,  
Nous puissions , réunis sous ton puissant appui ,  
Lui présenter un jour , victimes épurées ,  
Des vœux dignes de lui.

*Fin des Poësies sacrées.*



O D E S ,  
L I V R E S E C O N D .

O D E X.

*Sur la naissance de Monseigneur*

*LE DUC DE BRETAGNE.*

D E S C E N D S de la double colline ,  
Nymphes , dont le fils amoureux ,  
Du sombre époux de Proserpine  
Sçut fléchir le cœur rigoureux.  
Viens servir l'ardeur qui m'inspire ;  
Déesse , prête-moi ta lyre ,  
Ou celle de ce Grec (\*) vanté ,  
Dont par le superbe Alexandre ,  
Au milieu de Thèbes en cendre ,  
Le séjour fut seul respecté.

Quel dieu propice nous ramène  
L'espoir que nous avons perdu ?  
Un fils de Thérès ou d'Alcmène  
Par les dieux nous est-il rendu ?

(\*) Pindare.



N'en doutons point , le ciel sensible  
Veut réparer le coup terrible  
Qui nous fit verser tant de pleurs :  
Hâtez-vous , ô chaste Lucine ;  
Jamais plus illustre origine  
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples , voici le premier gage  
Des biens qui vous sont préparés :  
Cet enfant est l'heureux présage  
Du repos que vous desirez.  
Les premiers instans de sa vie ,  
De la discorde & de l'envie  
Verront éteindre le flambeau :  
Il renversera leurs trophées ;  
Et leurs couleuvres étouffées  
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi , durant la nuit obscure ,  
De Vénus l'étoile nous luit ;  
Favorable & brillant augure  
De l'éclat du jour qui la suit.  
Ainsi , dans le fort des tempêtes ,  
Nous voyons briller sur nos têtes  
Ces feux , amis des matelots ;  
Présage de la paix profonde ,  
Que le dieu qui règne sur l'onde ,  
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide  
S'est emparé de l'univers ?  
Quelle impitoyable Euménide  
De ses feux infecte les airs ?  
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre,  
Et semble à dépeupler la terre  
Exciter nos sanglantes mains ?  
Mégère, des enfers bannie,  
Est-elle aujourd'hui le génie  
Qui préside au sort des humains ?

Arrête, furie implacable ;  
Le ciel veut calmer ses rigueurs.  
Les feux d'une haine coupable  
N'ont que trop embrasé nos cœurs.  
Aimable Paix, vierge sacrée,  
Descend de la voûte azurée,  
Vien voir tes temples relevés ;  
Et ramène au sein de nos villes  
Ces dieux bienfaisans & tranquilles,  
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?  
D'où naît cette soudaine horreur ?  
Un dieu vient échauffer mon ame  
D'une prophétique fureur.  
Loin d'ici, profane vulgaire ;  
Apollon m'inspire & m'éclaire ;  
C'est lui ; je le vois, je le sens.

Mon cœur cède à sa violence :  
Mortels , respectez sa présence ;  
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle  
A leur terme sont parvenus.  
Nous touchons au règne tranquille  
Du vieux Saturne & de Janus.  
Voici la saison désirée ,  
Où Thémis & sa sœur Astrée ,  
Rétablissant leurs saints autels ,  
Vont ramener ces jours insignes ,  
Où nos vertus nous rendoient dignes  
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle  
Tient encor mes sens enchantés ?  
Quel vaste , quel pompeux spectacle  
Frappe mes yeux épouvantés ?  
Un nouveau monde vient d'éclorre :  
L'univers se reforme encore  
Dans les abymes du chaos ;  
Et pour réparer ses ruines ,  
Je vois des demeures divines  
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerre :  
Les cieux ont repris leur azur.  
Un feu sacré purge la terre  
De tout ce qu'elle avoit d'impur.

On ne craint plus l'herbe mortelle ;  
Et le crocodile infidèle  
Du Nil ne trouble plus les eaux.  
Les lions dépouillent leur rage ,  
Et dans le même pâturage  
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques  
Va nous filer ce siècle heureux ,  
Qui du plus sage des monarques  
Doit couronner les justes vœux.  
Espérons des jours plus paisibles :  
Les dieux ne sont point inflexibles ;  
Puisqu'ils punissent nos forfaits.  
Dans leurs rigueurs les plus austères ,  
Souvent leurs fléaux salutaires  
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde  
Se plaît a nous cacher ses loix.  
Les rois sont les maîtres du monde ;  
Les dieux sont les maîtres des rois.  
Valeur , activité , prudence ,  
Des décrets de leur providence  
Rien ne change l'ordre arrêté ;  
Et leur règle , constante & sûre ;  
Fait seule ici-bas la mesure  
Des biens & de l'adversité.

Mais que fais-tu , muse insensée ?  
Où tend ce vol ambitieux ?  
Oses-tu porter ta pensée  
Jusques dans le conseil des dieux ?  
Réprime une ardeur périlleuse :  
Ne va point d'une aîle orgueilleuse  
Chercher ta perte dans les airs ;  
Et par des routes inconnues  
Suivant Icare au haut des nues ,  
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide ,  
Du Pinde ignorant les détours ,  
Opposoit les règles d'Euclide  
Au désordre de mes discours :  
Qu'il sçache qu'autrefois Virgile  
Fit même aux muses de Sicile  
Approuver de pareils transports ;  
Et qu'enfin cet heureux délire  
Peut seul des maîtres de la lyre  
Immortaliser les accords.



## O D E I I I .

A M. L'ABBÉ COURTIN.

A B B É chéri des neuf sœurs,  
Qui, dans ta philosophie,  
Sçais faire entrer les douceurs  
Du commerce de la vie :  
Tandis qu'en nombres impairs  
Je te trace ici les vers  
Que m'a dictés mon caprice ;  
Que fais-tu dans ces déserts  
Qu'enferme ton bénéfice ?

Vas-tu, dès l'aube du jour,  
Secondé d'un plomb rapide,  
Ensanglanter le retour  
De quelque lièvre timide ?  
Ou chez tes moines tonsus,  
A r'ennuyer assidus,  
Cherches-tu quelques vieux titres,  
Qui, dans ton trésor perdus,  
Se retrouvent sur leurs vîtres ?

Mais non , je te connois mieux ;  
Tu sçais trop bien que le sage  
De son loisir studieux  
Doit faire un plus noble usage ;  
Et justement enchanté  
De la belle antiquité ,  
Chercher dans son sein fertile  
La solide volupté ,  
Le vrai , l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton esprit  
Banni l'erreur générale ,  
Qui jadis en main écrit  
Plaça la saine morale.  
On abuse de son nom.  
Le chanfre d'Agamemnon  
Scut nous tracer dans son livre ,  
Mieux que Chrysispe & Zénon ,  
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs  
Par ses riantes images.  
Sénèque aigrit mes humeurs  
Par ses préceptes sauvages.  
En vain d'un ton de rhéteur  
Epictète à son lecteur  
Prêche le bonheur suprême ;  
J'y trouve un consolateur  
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé  
Je découvre sa colère ;  
J'y vois un homme accablé  
Sous le poids de sa misère :  
Et, dans tous ces beaux discours  
Fabriqués durant le cours  
De sa fortune maudite ,  
Vous reconnoissez toujours  
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici  
Frémir tout le Zénonisme ,  
D'entendre traiter ainsi  
Un des saints du paganisme.  
Pardon. Mais en vérité  
Mon Apollon révolté  
Lui devoit ce témoignage ,  
Pour l'ennui que m'a coûté  
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant  
Le commerce communique  
Je ne sçai quoi de mordant ,  
De farouche & de cynique.  
O le plaisant avertin  
D'un fou du pays Latin ,  
Qui se travaille & se gêne ,  
Pour devenir à la fin  
Sage comme Diogène !

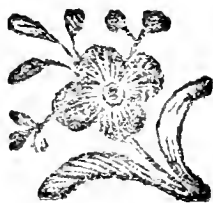


Je ne prends point pour vertu  
Les noirs accès de tristesse  
D'un loup-garou revêtu  
Des habits de la sagesse.  
Plus légère que le vent ,  
Elle fuit d'un faux sçavant  
La sombre mélancolie ;  
Et se fauve bien souvent  
— Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton ,  
Chez les Romains tant prônée ,  
Etoit souvent , nous dit-on ,  
De Falerne enluminée.  
Toujours ces sages hagards ,  
Maigres , hideux & blafards ,  
Sont souillés de quelque opprobre ;  
Et du premier des Césars  
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots :  
Leur ame est vraiment loyale.  
Mais jadis les grands pivots  
De la ligue anti-royale ,  
Les Lincestres , les Aubris ,  
Qui contre les deux Henris  
Prêchoient tant la populace ,  
S'occupoient peu des écrits  
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi , fais de leurs chansons  
Ta plus importante étude ;  
A leurs aimables leçons  
Consacre ta solitude :  
Et par Sonning rappelé  
Sur ce rivage émaillé  
Où Neuilly borde la Seine ,  
Reviens au vin d'Auvilé  
Mêler les eaux d'Hippocrène.



## O D E I I I.

A M. ROUILLÉ DU COUDRAY,  
*Conseiller d'Etat, ci-devant Directeur  
des Finances.*

DIGNE & noble héritier des premières vertus  
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée :  
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus  
Osâtes introduire Astrée :

Fils d'un pere fameux , qui même à nos frondeurs ,  
Par sa dextérité , fit respecter son zèle ;  
Et nouvel Atticus , sçut captiver leurs cœurs  
En demeurant sujet fidèle :

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis ;  
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure ,  
Et ces bois paternels , où l'art humble & soumis  
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades , Vertumne & l'humide Orion  
Sur la terre embrasée ont versé leurs largeesses ;  
Et Bacchus , échappé des fureurs du lion ,  
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux ,  
D'où jamais n'approcha la tristesse importune ,  
Et dont le possesseur tranquille & glorieux  
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux , qui du champ par ses peres laissé  
Peut parcourir au loin les limites antiques ,  
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé  
Du sein de ses dieux domestiques !

Sous des lambris dorés , l'injuste ravisseur  
Entretient le vautour dont il est la victime.  
Combien peu de mortels connoissent la douceur  
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :  
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;  
Et des soucis affreux le souffle empoisonné  
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvains ,  
Peuplent ici vos bois , vos vergers , vos montagnes.  
La ville est le séjour des profanes humains :  
Les dieux regnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mystères secrets ;  
Et que , contre le sort munissant sa foiblesse ,  
Il jouit de lui-même , & s'abbeuve à longs traits  
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain , dont l'éloquente voix  
D'un joug presque certain sauva sa république ,  
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix  
Et du lycée & du portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,  
Sa main du consulat laissoit aller les rênes;  
Et courant à Tusculum , il alloit cultiver  
Les fruits de l'école d'Athènes.



## O D E I V . (\*)

A MONSIEUR D'USSÉ.

**E**SPRIT né pour servir d'exemple  
 Aux cœurs de la vertu frappés ,  
 Qui sans guide as pû de son temple  
 Franchir les chemins escarpés :  
 Cher d'USSÉ , quelle inquiétude  
 Te fait une triste habitude  
 Des ennuis & de la douleur ?  
 Et ministre de ton supplice ,  
 Pourquoi par un sombre caprice  
 Veux-tu seconder ton malheur ?

Chasse cet ennui volontaire ,  
 Qui tient ton esprit dans les fers ,  
 Et que dans une ame vulgaire  
 Jette l'épreuve des revers.

---

(\*) La traduction de cette Ode a été examinée par plusieurs Italiens d'un mérite distingué dans la république des lettres , qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté & toute l'élégance possible ; & quoique mes pensées y soient rendues vers pour vers , & presque mot pour mot , il y regne cependant partout un air de facilité , qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espère que le lecteur la recevra avec plaisir ;

## O D A I V.

A L S I G N O R D' U S S É,

Tradotta dal Sig. N. Guinigi , allorà ambasciadore  
della republica di Lucca alla corte Cefarea.

**S**PIRTO nato quaggiù per chiaro efempio  
Alle belle alme di virtude accese ,  
Che , senza guida , per aspre e scoscese  
Vie , fu' l giogo falisti ov' ella hà il tempio ;  
Come or' ti veggio la tristerza e' l pianto  
Mesti compagni accanto ?  
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei ?  
D'atri pensieri impresso ,  
Mal' accorto così ministro sei  
Del tuo supplicio isteffo.

Scuoti l'ingiusto affanno ; e libertate  
Rendi allo spirto tra nere ombre chiuso :  
Che , darfi vinto alla Fortuna , è l'uso  
Del volgo vil delle anime mal nate.

---

& que l'auteur , quoique je n'aie pas l'honneur d'en être connu , me pardonnera la liberté que je prens d'affocier ici ses vers aux miens ; ce que j'en fais n'étant qu'en vûe de la fatisfaction du public , & nullement par vanité ; puisque , si j'avois à prononcer moi-même sur le mérite de ces deux ouvrages , je ne ferois nulle difficulté de donner la préférence à la copie sur l'original.

Fais tête au malheur qui t'opprime  
Qu'une espérance légitime  
Te munisse contre le sort.  
L'air siffle : une horrible tempête  
Aujourd'hui gronde sur ta tête :  
Demain tu feras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte  
Aux ravages des Aquilons :  
Toujours les torrens par leur chute  
Ne désolent pas nos vallons.  
Les disgraces désespérées ,  
Et de nul espoir tempérées ,  
Sont affreuses à soutenir.  
Mais leur charge est moins importune ,  
Lorsqu'on gémit d'une infortune  
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge ,  
En un doux repos transformé ,  
Ne fera plus pour toi qu'un songe  
Que le réveil aura calmé.  
Espère donc avec courage.  
Si le pilote craint l'orage ,  
Quand Neptune enchaîne les flots ;  
L'espoir du calme le rassure ,  
Quand les vents & la nue obscure  
Glacent les cœurs des matelots.



*Volgi la fronte , coraggioso e forte ,  
Alla nemica sorte ,  
E sostenta el valor con giusta speme.  
Forse il novello giorno  
In porto ti vedrà , s'oggi ti freme  
Il turbine d'intorno.*

*Non è già sempre il mar dagli spumosi  
Fiati dell' Aquilon soffopra volto ;  
Ne giù sempre a ruina il corso han sciolto  
Per le valli i torrenti impetuosi.  
E duro anche all' intrepida virtute  
Senza sperar salute  
Star in mezzo alle pene immobil sempre :  
Ma dove il dolce raggio  
Della speranza avvien che le contempre ,  
Si rallegra il coraggio.*

*Quella , che ora ti punge , egra e molesta  
Cura , un dì sentirai tranquilla farsi ,  
E dall' alma inquieta il duol sgombrarsi ,  
Come sogno sen' va quand' uom si desta.  
Prendi fidanza. Se teme il piloto  
Quand' Euro infuria e Noto :  
Pur la speme di placida bonaccia  
Fà che si riconforti ,  
Allor che la procella il core agghiaccia  
De' marinari smorti.*

Je ſçai qu'il eſt permis au ſage  
 Par les diſgraces combattu ,  
 De ſouhaiter pour appanage  
 La fortune après la vertu.  
 Mais , dans un bonheur ſans mélange ,  
 Souvent cette vertu ſe change  
 En une honteuſe langueur.  
 Autour de l'aveugle richeſſe  
 Marchent l'orgueil & la rudeſſe ,  
 Que ſuit la dureté du cœur.

Non que ta ſageſſe , endormie  
 Au tems de tes proſpérités ,  
 Eût beſoin d'être raffermie  
 Par de dures fatalités :  
 Ni que ta vertu peu fidèle  
 Eût jamais choiſi pour modèle  
 Ce fou ſuperbe & ténébreux ,  
 Qui gonflé d'une fierté baſſe ,  
 N'a jamais eu d'autre diſgrace  
 Que de n'être point malheureux.

Mais ſi les maux & la triſteſſe  
 Nous ſont des ſecours ſuperflus ,  
 Quand des bornes de la ſageſſe  
 Les biens ne nous ont point exclus :  
 Ils nous ſont trouver plus charmante  
 Notre félicité préſente ,  
 Comparée au malheur paſſé ;

*Ben potete il saggio ( e dà forza d'assi )  
Quando di mali ha dura guerra al fianco ,  
Qualche voto a Fortuna offerir anco ,  
Purchè addietro Valore unqua non lassi :  
Ma se non sorge mai ventura infesta  
Che tenga Virtù desta ,  
Questa lenta divien , ne virtù serba.  
Vanno Orgoglio e Dispetto  
Con la Ricchezza indomita e superba ,  
E dispietato Affetto.*

*E ver che tua virtù , pria che protervo  
Destin l'urtasse con maligne scosse ,  
Non languì per quiete , ond' uopo fosse  
Che negli assalti racquittasse nervo.  
Ne mal' unquanco a se stessa conforme  
Seguì la traccia e l'orme  
Di quel folle , che all' aura di fortuna  
Si gonfio e altier si rende ,  
Ne sciagura ebbe mai se non quest'una ,  
Che non provò vicende.*

*Ma se per uso tal co' duri guai  
Il ciel severo inutilmente affigge  
Chi , quel confin che la ragion prefigge  
Al tempo lieto non trascorse mai :  
Pure i tranquilli dì dopo gli amari  
Sembran venir più cari.  
Destan le pene e l'inquieto affanno*

Et leur influence tragique  
Réveille un bonheur léthargique ;  
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années  
Se forme des jours & des nuits ,  
Le cercle de nos destinées  
Est marqué de joie & d'ennuis.  
Le ciel , par un ordre équitable ,  
Rend l'un à l'autre profitable ;  
Et , dans ces inégalités ,  
Souvent la sagesse suprême  
Sçait tirer notre bonheur même  
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune  
Fatiguer vainement les airs ?  
Aux jeux cruels de la Fortune  
Tout est soumis dans l'univers.  
Jupiter fit l'homme semblable  
A ces deux jumeaux , que la fable  
Plaçait jadis au rang des dieux ;  
Couple de déités bizarre ,  
Tantôt habitans du Ténare ,  
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices  
Elle nous promène à son gré.  
Le seul remède à ses caprices ,  
C'est de s'y tenir préparé :

*La calma istupidita  
D'una felicità , che mai non hanno  
Le sciagure assalita.*

*Qual forma il giro e la misura agli anni  
Del giorno e della notte il moto alterno ,  
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno  
Corso , a gioie distinguefi ed affanni.  
E fè del cielo l'amirabil arte ,  
Che l'una e l'altra parte  
Di nostra vita variando giove ;  
E l'amiche venture  
Sovente trae l'incomprensibil Giove  
Di mezzo all' aspre cure.*

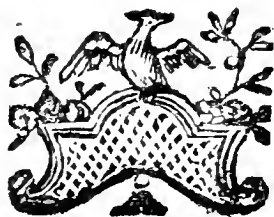
*D'inutil grida e di lamenti afforda  
L'aer in vano il misero dolente.  
Fà di tutto quaggiù gioco insolente  
La severa Fortuna , e al pianto è sorda.  
Sotto l'imperio suo siam pari a quelli  
L'avolosi gemelli ,  
Qui già misere genti altari ergeste :  
Oppia di strani numi ,  
Or di Cocite placide ombre morte ,  
Or del ciel chiari lumi.*

*così da lieto stato a vita acerba  
Te sospinge a sua voglia ; onde più fermo  
Contro a capriccj suoi non hassi schermo ,  
Che ripensare ognor che fé non serba ;*

De la voir du même visage ;  
Qu'une courtisane volage  
Indigne de nos moindres soins ;  
Qui nous trahit par imprudence ,  
Et qui revient par inconstance ,  
Lorsque nous y pensons le moins.



**E** mirarla d'un volto non curante  
Qual femina vagante  
Di nostri voti indegna , e che tradisce  
Per malvaggia natura ;  
Poi volubile torna , ed offerisco  
Quand' altri men la cura.



## O D E V.

A MONSIEUR DUCHÉ,

*Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie  
de DÉBORA.*

**T**ANDIS que dans la solitude ,  
Où le destin m'a confiné ,  
J'endors par la douce habitude  
D'une oisive & facile étude  
L'ennui dont je suis lutiné :

Un sublime effort te ramène  
A la cour des sœurs d'Apollon ;  
Et bientôt avec Melpomène  
Tu vas d'un nouveau phé nomène  
Eclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je , sur les aîles  
Dont Dédale fut possesseur ,  
Voler aux lieux où tu m'appelles ,  
Et de tes chansons immortelles  
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte,  
Malgré moi , fixe ici mes pas.  
Tu sçais quel est ce labyrinthe ;  
Et que , pour aller à Corinthe ,  
Le desir seul ne suffit pas.

Toutes



Toutefois les froides soirées  
Commencent d'abrégér le jour :  
Vertumne a changé ses livrées ;  
Et nos campagnes labourées  
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des Pléiades  
A fait retirer les nochers ;  
Et déjà les tristes Hyades  
Forcent les frileuses Dryades  
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie  
Ne careffe plus nos climats ;  
Et bientôt , des monts de Scythie ,  
Le fougueux époux d'Orythie  
Va nous ramener les frimats.

Ainsi , dès que le Sagittaire  
Viendra rendre nos champs déserts ,  
J'irai , secret dépositaire ,  
Près de ton foyer solitaire  
Jouer de tes sçavans concerts.

En attendant , puissent leurs charmes ,  
Appaisant le mal qui t'aigrit ,  
Dissiper tes vaines allarmes ,  
Et tarir la source des larmes  
D'une épouse qui te chérit.

Je sçais que la fièvre & l'automne  
Pourroient mettre Hercule aux abois ;  
Mais si ma conjecture est bonne ,  
La fièvre dont ton cœur frissonne ,  
Est le plus dangereux des trois.



O D E V I I.

A L A F O R T U N E:

**F**ORTUNE, dont la main couronne  
 Les forfaits les plus inouis,  
 Du faux éclat qui t'environne  
 Serons-nous toujours éblouis?  
 Jusques à quand, trompeuse idole,  
 D'un culte honteux & frivole  
 Honorerons-nous tes autels?  
 Verra-t-on toujours tes caprices  
 Consacrés par les sacrifices  
 Et par l'hommage des mortels?

Le peuple dans ton moindre ouvrage  
 Adorant la prospérité,  
 Te nomme grandeur de courage,  
 Valeur, prudence, fermeté.  
 Du titre de vertu suprême  
 Il dépouille la vertu même  
 Pour le vice que tu chéris:  
 Et toujours ses fausses maximes  
 Erigent en héros sublimes  
 Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre  
Dont ces héros soient revêtus ,  
Prenons la raison pour arbitre ,  
Et cherchons en eux leurs vertus.  
Je n'y trouve qu'extravagance ,  
Foiblesse , injustice , arrogance ,  
Trahisons , fureurs , cruautés. ]  
Etrange vertu , qui se forme  
Souvent de l'assemblage énorme  
Des vices les plus détestés !

Apprens que la seule sagesse  
Peut faire les héros parfaits :  
Qu'elle voit toute la bassesse  
De ceux que ta faveur a faits :  
Qu'elle n'adopte point la gloire ,  
Qui naît d'une injuste victoire  
Que le sort remporte pour eux ;  
Et que devant ses yeux stoïques ,  
Leurs vertus les plus héroïques  
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla ?  
J'admirerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila ?  
J'appellerai vertu guerrière  
Une vaillance meurtrière ,  
Qui dans mon sang trempe ses mains ?

Et je pourrai forcer ma bouche  
A louer un héros farouche  
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes ,  
Impitoyables conquérans ?  
Des vœux outrés , des projets vastes ,  
Des rois vaincus par des tyrans ;  
Des murs que la flamme ravage ,  
Des vainqueurs fumans de carnage ,  
Un peuple aux fers abandonné ,  
Des meres pâles & sanglantes  
Arrachant leurs filles tremblantes  
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes ,  
Nous admirons de tels exploits !  
Est-ce donc le malheur des hommes  
Qui fait la vertu des grands rois ?  
Leur gloire féconde en ruines  
Sans le meurtre & sans les rapines  
Ne sçauroit-elle subsister ?  
Images des dieux sur la terre ,  
Est-ce par des coups de tonnerre  
Qué leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes  
Réside le solide honneur :  
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes  
Ses triomphes & son bonheur ?

Tel qu'on nous vante dans l'histoire ;  
Doit peut-être toute sa gloire  
A la honte de son rival :  
L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul-Emile  
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide ,  
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?  
C'est un roi que l'équité guide ,  
Et dont les vertus sont l'appui ;  
Qui prenant Titus pour modèle ,  
Du bonheur d'un peuple fidèle  
Fait le plus cher de ses souhaits :  
Qui fuit la basse flatterie ;  
Et qui , pere de sa patrie ,  
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous , chez qui la guerrière audace  
Tient lieu de toutes les vertus ,  
Concevez Socrate à la place  
Du fier meurtrier de Clitus :  
Vous verrez un roi respectable ,  
Humain , généreux , équitable ;  
Un roi digne de vos autels.  
Mais , à la place de Socrate ,  
Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels & sanguinaires ,  
Cessez de vous énorgueillir  
De ces lauriers imaginaires  
Que Bellone vous fit cueillir.  
En vain le destructeur rapide  
De Marc-Antoine & de Lépide  
Remplissoit l'univers d'horreurs :  
Il n'eût point eu le nom d'Auguste  
Sans cet empire heureux & juste  
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous , guerriers magnanimes ,  
Votre vertu dans tout son jour ;  
Voyons comment vos cœurs sublimes  
Du sort soustiendront le retour ;  
Tant que sa faveur vous seconde  
Vous êtes les maîtres du monde ,  
Votre gloire nous éblouit :  
Mais au moindre revers funeste ,  
Le masque tombe , l'homme reste ,  
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune  
Suffit pour faire un conquérant.  
Celui qui dompte la fortune  
Mérite seul le nom de grand.  
Il perd sa volage assistance ,  
Sans rien perdre de la constance  
Dont il vit ses honneurs accrus ;

Et sa grande ame ne s'altère  
Ni des triomphes de Tibère ,  
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente & légère  
Chez lui ne trouve point d'accès ;  
Et sa crainte active modère  
L'ivresse des heureux succès.  
Si la fortune le traverse ,  
Sa constante vertu s'exerce  
Dans ces obstacles passagers.  
Le bonheur peut avoir son terme ;  
Mais la sagesse est toujours ferme ,  
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse  
D'Enée a résolu la mort ;  
Ton secours , puissante Sagesse ,  
Triomphe des dieux & du sort.  
Par toi , Rome , au bord du naufrage ;  
Jusques dans les murs de Carthage  
Vengea le sang de ses guerriers ;  
Et suivant tes divines traces ,  
Vit au plus fort de ses disgraces  
Changer ses cyprès en lauriers.





## O D E V I I I .

## A U N E V E U V E .

Q U E L respect imaginaire  
Pour les cendres d'un époux ,  
Vous rend vous-même contraire  
A vos destins les plus doux ,  
Quand sa course fut bornée  
Par la fatale journée  
Qui le mit dans le tombeau ,  
Pensez-vous que l'Hyménée  
N'ait pas éteint son flambeau ?

Pourquoi ces sombres ténèbres  
Dans ce lugubre réduit ?  
Pourquoi ces clartés funèbres ,  
Plus affreuses que la nuit ?  
De ces noirs objets troublée ,  
Triste & sans cesse immolée  
A des frivoles égards ,  
Ferez-vous d'un mausolée  
Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Graces fidelles ,  
Malgré vous , suivre vos pas ;  
Et voltiger autour d'elles  
L'Amour qui vous tend les bras

Voyez ce dieu plein de charmes ,  
Qui vous dit , les yeux en larmes :  
Pourquoi ces soins superflus ?  
Pourquoi ces cris , ces allarmes ?  
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée  
C'est trop donner de regrets ?  
Par les larmes d'une année  
Ses mânes sont satisfaits.  
De la célèbre matrone  
Que l'antiquité nous prône ,  
N'imitiez point le degoût ;  
Ou , pour l'honneur de Pétrone ,  
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples  
Des veuves des premiers temps ,  
Nous fournissent peu d'exemples  
D'Artémises de vingt ans.  
Plus leur douleur est illustre ,  
Et plus elle sert de lustre  
A leur amoureux effor :  
Andromaque en moins d'un lustre  
Remplâça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée  
L'histoire vous a fait peur ,  
Didon mourut attachée  
Au char d'un amant trompeur ;

Mais l'imprudente mortelle  
N'eut à se plaindre que d'elle ;  
Ce fut sa faute , en un mot.  
A quoi songeoit cette belle ,  
De prendre un amant dévot ?

Pouvoit-elle mieux attendre  
De ce pieux voyageur ,  
Qui fuyant sa ville en cendre  
Et le fer du Grec vengeur ,  
Chargé des dieux de Pergame ,  
Ravit son pere à la flamme ,  
Tenant son fils par la main ,  
Sans prendre garde à sa femme  
Qui se perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auspice ,  
La déesse des Amours  
Veut qu'un nouveau sacrifice  
Lui consacre vos beaux jours.  
Déjà le bûcher s'allume :  
L'autel brille , l'encens fume ,  
La victime s'embellit ;  
L'Amour même la consume :  
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse  
De cet instant solennel.  
Une riante jeunesse  
Folâtre autour de l'autel.

Les Graces à demi-nues  
A ces danfes ingénues  
Mêlent de tendres accens ;  
Et sur un trône de nues  
Vénus reçoit votre encens.



O D E V I I I.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

TANT qu'a duré l'influence  
D'un astre propice & doux ;  
Malgré moi , de ton absence  
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne  
De préférer les beautés  
De Palès & de Pomone  
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère ,  
Epris d'un repos obscur ,  
Cherchoit l'ombre solitaire  
Des rivages de Tibur.

Mais , aujourd'hui qu'en nos plaines  
Le chien brûlant de Procris  
De Flore aux douces haleines  
Dessèche les dons chéris ;

Veux-tu d'un astre perfide  
Risquer les âpres chaleurs ,  
Et dans ton jardin aride  
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi ; suis plutôt l'exemple  
De tes amis casaniers ,  
Et revien goûter au Temple  
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce salon pacifique  
Où président les neuf sœurs ,  
Un loisir philosophique  
T'offre encor d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine ,  
Avec toi le verre en main ,  
L'homme , après qui Diogène  
Courut si long-tems en vain ;

Et dans la douce allégresse  
Dont tu sçais nous abbreuver ,  
Nous puiserons la sagesse ,  
Qu'il chercha sans la trouver.



## O I D E I X.

*LA M. LE MARQUIS DE LA FARE.*

DANS la route que je me trace ,  
LA FARE , daigne m'éclairer ,  
Toi , qui dans les sentiers d'Horace  
Marches sans jamais t'égarer ;  
Qui par les leçons d'Aristippe  
De la sagesse de Chrysippe  
As sçu corriger l'âpreté ;  
Et , telle qu'aux beaux jours d'Astrée ;  
Nous montrer la verru parée  
Des attrait de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée  
Osa dérober dans les cieux ,  
La raison à l'homme apportée ,  
Le rend presque semblable aux dieux ;  
Se pourroit-il , sage LA FARE ,  
Qu'un présent si noble & si rare  
De nos maux devînt l'instrument ?  
Et qu'une lumière divine  
Pût jamais être l'origine  
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope  
Minerve accorde son secours,  
Les Lestrygons & le Cyclope  
Ont beau s'armer contre ses jours;  
Aidé de cette intelligence,  
Il triomphe de la vengeance  
De Neptune en vain courroucé;  
Par elle, il brave les caresses  
Des Syrênes enchanteuses,  
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve  
C'est le symbolique tableau :  
Chaque mortel a sa Minerve,  
Qui doit lui servir de flambeau.  
Mais cette déité propice  
Marchoit toujours devant Ulysse,  
Lui servant de guide ou d'appui :  
Au lieu que, par l'homme conduite,  
Elle ne va plus qu'à sa suite,  
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire,  
Et conduise nos actions;  
Nous avons trouvé l'art d'en faire  
L'orateur de nos passions.  
C'est un sophiste qui nous joue,  
Un vil complaisant qui se loue  
A tous les fous de l'univers,



Qui s'habillant du nom de sages ,  
La tiennent sans cesse à leurs gages ,  
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire  
Que tout cède à notre pouvoir :  
Qui nourrit notre folle gloire  
De l'ivresse d'un faux sçavoir :  
Qui par cent nouveaux stratagèmes  
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes ,  
Parmi les vices nous endort ;  
Du furieux , fait un Achille ;  
Du fourbe , un politique habile ;  
Et de l'athée , un esprit fort.

Mais, vous , mortels qui , dans le monde  
Croyant tenir les premiers rangs ,  
Plaiguez l'ignorance profonde  
De tant de peuples différens :  
Qui confondez avec la brute  
Ce Huron caché sous sa hute  
Au seul instinct presque réduit ;  
Parlez : Quel est le moins barbare ,  
D'une raison qui vous égare ,  
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La nature , en trésors fertile ,  
Lui fait abondamment trouver  
Tout ce qui lui peut être utile ,  
Soigneuse de le conserver.

Content du partage modeste  
Qu'il tient de la bonté céleste ,  
Il vit sans trouble & sans ennui ;  
Et si son climat lui refuse  
Quelques biens , dont l'Europe abuse ,  
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique ,  
Du Nord il brave la rigueur ;  
Et notre luxe Asiatique  
N'a point énervé sa vigueur.  
Il ne regrette point la perte  
De ces arts , dont la découverte  
A l'homme a coûté tant de soins ,  
Et qui , devenus nécessaires ,  
N'ont fait qu'augmenter nos misères ,  
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude  
D'un philosophe pointilleux ,  
Qui , nageant dans l'incertitude ,  
Vante son sçavoir merveilleux.  
Il ne veut d'autre connoissance ,  
Que ce que la toute-puissance  
A bien voulu nous en donner ;  
Et sçait qu'elle créa les sages  
Pour profiter de ses ouvrages ,  
Et non pour les examiner.

Ainsi , d'une erreur dangereuse  
 Il n'avale point le poison ;  
 Et notre clarté ténébreuse  
 N'a point offusqué sa raison.  
 Il ne se tend point à lui-même  
 Le piège d'un adroit système ,  
 Pour se cacher la vérité.  
 Le crime à ses yeux paroît crime ;  
 Et jamais rien d'illégitime  
 Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant , fertiles contrées ,  
 Sages mortels , peuples heureux ,  
 Des nations Hyperborées  
 Plaignez l'aveuglement affreux :  
 Vous qui , dans la vaine noblesse ,  
 Dans les honneurs , dans la mollesse  
 Fixez la gloire & les plaisirs ;  
 Vous , de qui l'infâme avarice  
 Promène au gré de son caprice  
 Les insatiables desirs.

Oui : c'est toi , monstre détestable ,  
 Superbe tyran des humains ,  
 Qui seul du bonheur véritable  
 A l'homme as fermé les chemins.  
 Pour appaiser sa soif ardente ,  
 La terre en trésors abondante  
 Feroit germer l'or sous ses pas :

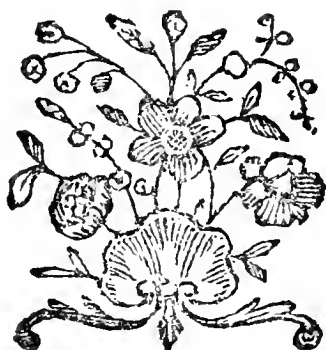
Il brûle d'un feu sans remède ;  
Moins riche de ce qu'il possède ;  
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure  
Nous cherchons à nous affranchir ;  
Rapprochons-nous de la nature ,  
Qui seule peut nous enrichir.  
Forçons de funestes obstacles.  
Réservez pour nos tabernacles  
Cet or , ces rubis , ces métaux :  
Ou dans le sein des mers avides  
Jettons ces richesses perfides ,  
L'unique élément de nos maux.

Ce sont-là les vrais sacrifices ,  
Par qui nous pouvons étouffer  
Les semences de tous les vices  
Qu'on voit ici-bas triompher.  
Otez l'intérêt de la terre ;  
Vous en exilerez la guerre ,  
L'honneur rentrera dans ses droits ;  
Et , plus justes que nous ne sommes ,  
Nous verrons régner chez les hommes  
Les mœurs à la place des loix.

Sur-tout , réprimons les faillies  
De notre curiosité ,  
Source de toutes nos folies ,  
Mère de notre vanité.

Nous errons dans d'épaisses ombres ,  
Où souvent nos lumières sombres  
Ne servent qu'à nous éblouir.  
Soyons ce que nous devons être ;  
Et ne perdons point à connoître  
Des jours destinés à jouir.



## O D E X.

*Sur la mort de S. A. S. M. le prince  
DE CONTY , arrivée au mois de Février  
1709.*

**P**EUPLES , dont la douleur aux larmes obstinée ,  
De ce prince chéri déplore le trépas ,  
Approchez ; & voyez quelle est la destinée  
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTY n'est plus. O ciel ! ses vertus , son courage ,  
La sublime valeur , le zèle pour son roi ,  
N'ont pû le garantir , au milieu de son âge ,  
De la commune loi.

Il n'est plus ; & les dieux , en des tems si funestes ,  
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.  
Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes  
Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre.  
Que le jour , de la nuit emprunte les couleurs.  
Soupirons , gémissons sur ce tombeau funèbre  
Arrosé de nos pleurs.

Mais , que dis-je ? Ah ! plutôt à sa vertu suprême  
Consacrons un hommage & plus noble & plus doux ,  
Ce héros n'est point mort. Le plus beau de lui-même  
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vûe :  
Mais de ses actions le visible flambeau ,  
Son nom , sa renommée en cent lieux répandue ,  
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort , l'image de son ame ,  
Ses talens , ses vertus vivantes dans nos cœurs ,  
Y peignent ce héros avec des traits de flamme  
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque , où sa valeur rappella la victoire ;  
Nerwinde , où ses conseils guidèrent nos exploits ,  
Eternisent sa vie , aussi-bien que la gloire  
De l'empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées  
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos ;  
Et ne mesurons point au nombre des années  
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile ,  
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector :  
Pour qui compte les faits , les ans du jeune Achille  
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le tems , où , libres de contrainte ,  
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens.  
Je puis à mon héros , sans bassesse & sans crainte ,  
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande :  
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.  
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande  
Dont nous le couronnons.

Où , cher prince , ta mort de tant de pleurs suivie  
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu ,  
Et sauve des écueils d'une plus longue vie  
Ta gloire & ta vertu.

Au faite des honneurs, un vainqueur indomptable  
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.  
La mort , la seule mort met le sceau véritable  
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes  
Condamnés , démentis par un honteux retour ?  
Et combien de héros glorieux , magnanimes ,  
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque ;  
Qui remplit tout le Nord de tumulte & de sang ;  
Il fuit : sa gloire tombe , & le destin lui marque  
Son véritable rang.



Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire ,  
Par qui tous les guerriers alloient être effacés :  
C'est un nouveau Pyrrhus , qui va grossir l'histoire  
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge :  
Mortels , défions-nous d'un sort toujours heureux ;  
Et de nos ennemis , songeons que la louange  
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains , errans à l'aventure ,  
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés ,  
Satisfaits d'affouvir de l'aveugle nature  
Les besoins effrénés.

La raison , fléchissant leurs humeurs indociles ,  
De la société vint former les liens ;  
Et bientôt rassembla sous de communs asyles  
Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence ,  
Les loix firent alors éclater leur pouvoir :  
Sur des tables d'airain l'audace & la licence  
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor , pour étonner le crime  
Toujours contre les loix prompt à se révolter ,  
Que des chefs , revêtus d'un pouvoir légitime ,  
Les fissent respecter.

Ainsi , pour le maintien de ces loix salutaires ,  
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis ;  
Rois , vous futes élus sacrés dépositaires  
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse  
De la divinité les rayons glorieux !  
Partagez ces tributs d'amour & de tendresse ,  
Que nous offrons aux dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie ,  
Qui , cherchant à souiller la bonté de vos mœurs ,  
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie  
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques ;  
Orgueilleuse , elle suit la pourpre & les faisceaux ;  
Serpent contagieux , qui des sources publiques  
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices  
N'affoupissent enfin votre foible raison ;  
De cette enchanteresse osez , nouveaux Ulysses ,  
Rejeter le poison.

Némésis vous observe , & frémit des blasphêmes  
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité ;  
N'attirez point sur vous , trop épris de vous-mêmes ,  
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux certains , inévitables ,  
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;  
Et nous lui répondons des éloges coupables  
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre ,  
De l'équité trahie elle venge les droits ;  
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre  
Epouvante les rois :

Ecoutez , & tremblez , idoles de la terre :  
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux ;  
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre  
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte , il brisera l'image  
A qui sacrifioient ces faux adorateurs ;  
Et punira sur vous le détestable hommage  
De vos adulateurs.

Moi , je préparerai les vengeances célestes ;  
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil ,  
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes  
Creusera le cercueil.

Vous n'écoutez plus la voix de la sagesse ;  
Et dans tous vos conseils , l'aveugle vanité ,  
L'esprit d'enchantement , de vertige & d'ivresse  
Tiendra lieu de clarté,

Sous les noms spécieux de zèle & de justice,  
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats ;  
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice  
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute , à vos yeux déguisée ,  
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs ;  
Et votre abaissement servira de risée  
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre ,  
Cher prince ; ton éclat n'a point sçu t'abuser.  
Ennemi des flatteurs , à force de les craindre ,  
Tu sçus les mépriser.

Aussi la renommée , en publiant ta gloire ,  
Ne fera point soumise à ces fameux revers,  
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire ,  
Trop peu pour l'univers.



## O D E X I I.

*Faite en Angleterre, pour madame la D\*\*\*  
de N\*\*\*, sur le gain d'un procès intenté  
contre son mariage.*

Q UELS nouveaux concerts d'allégresse  
Retentissent de toutes parts !  
Quelle lumineuse déesse  
Arrête ici tous les regards !  
C'est Thémis qui vient de descendre ,  
Thémis empressée à défendre  
L'honneur de son sexe outragé ;  
Et qui sur l'envie étouffée  
Vient dresser un juste trophée  
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la nature & la fortune  
Tous nos destins sont balancés :  
Mais toujours les bienfaits de l'une  
Par l'autre ont été traversés.  
O déesses ! une mortelle  
Seule à votre longue querelle  
Fit succéder d'heureux accords :  
Vous voulûtes à sa naissance  
Signaler votre intelligence ,  
En la comblant de vos trésors.

Maïs que vois-je ? La noire enyie  
Agitant ses serpens affreux ,  
Pour ternir l'éclat de sa vie ,  
Sort de son antre ténébreux.  
L'avarice lui sert de guide :  
La malice au souris perfide ,  
L'imposture aux yeux effrontés ,  
De l'enfer filles inflexibles ,  
Secouant leurs flambeaux horribles ,  
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'innocence fière & tranquille  
Voit leurs complots sans s'ébranler ,  
Et croit que leur fureur stérile  
En vains éclats va s'exhaler :  
Mais son espérance est trompée.  
De Thémis , ailleurs occupée ,  
Les secours étoient différés ;  
Et par l'impunité plus fortes ,  
Leur audace frappoit aux portes  
Des tribunaux les plus sacrés.

Enfin , divinité brillante ,  
Par toi leur orgueil est détruit ;  
Et ta lumière étincelante  
Dissipe cette affreuse nuit.  
Déjà leur troupe confondue  
A ton aspect tombe éperdue :  
Leur espoir meurt anéanti ;

Et le noir démon du mensonge  
Fuit , disparoît , & se replonge  
Dans l'ombre dont il est sorti.

Quitte tes vêtemens funébres ,  
Fille du ciel , noble pudeur :  
La lumière sort des ténébres ;  
Reprends ta première splendeur.  
De cette divine mortelle ,  
Dont tu fus la guide éternelle ,  
Les loix ont été le soutien.  
Reviens de festons couronnée ,  
Et de palmes environnée ,  
Chanter son triomphe & le tien.

Assez la fraude & l'injustice ,  
Que sa gloire avoit sçu blesser ,  
Dans les pièges de l'artifice  
Ont tâché de l'embarrasser.  
Fuyez , jalousie obstinée ;  
De votre haleine empoisonnée  
Cessez d'offusquer ses vertus :  
Regardez la haine impuissante ,  
Et la discorde gémissante ,  
Monstres sous ses pieds abattus.

Pour chanter leur joie & sa gloire ,  
Combien d'immortelles chansons  
Les chastes filles de Mémoire  
Vont dicter à leurs nourrissons !

Oh ! qu'après la triste froidure ,  
Nos yeux, amis de la verdure,  
Sont enchantés de son retour !  
Qu'après les frayeurs du naufrage ,  
On oublie aisément l'orage ,  
Qui cède à l'éclat d'un beau jour !

Tel souvent un nuage sombre ,  
Du sein de la terre exhalé ,  
Tient sous l'épaisseur de son ombre  
Le céleste flambeau voilé.  
La nature en est consignée ,  
Flore languit abandonnée ,  
Philomèle n'a plus de sons ;  
Et tremblante à ce noir présage ,  
Cérès pleure l'affreux ravage  
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure ,  
Je vois mille traits enflammés ,  
Qui percent la prison obscure  
Qui les retenoit enfermés.  
Le ciel de toutes parts s'allume ,  
L'air s'échauffe , la terre fume ,  
Le nuage crève & pâlit ;  
Et dans un goufre de lumière  
Sa vapeur humide & grossière  
Se dissipe & s'enfvelit.





## O D E X I I.

## A P H I L O M È L E.

P OURQUOI, plaintive Philomèle,  
Songer encore à vos malheurs,  
Quand, pour apaiser vos douleurs,  
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,  
Semble renaître pour vous plaire;  
Les Dryades à votre amour  
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous, l'Aquilon fougueux  
Souffle sa piquante froidure:  
La terre reprend sa verdure;  
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale  
Enrichit Flore de ses pleurs:  
Le Zéphyr cueille sur les fleurs  
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens,  
Les oiseaux cessent leur ramage;  
Et le chasseur le plus sauvage  
Respecte vos jours innocens.

Cependant votre ame attendrie ,  
Par un douloureux souvenir ,  
Des malheurs d'une sœur chérie  
Semble toujours s'entretenir.

Hélas ! que mes tristes pensées  
M'offrent des maux bien plus cuisans !  
Vous pleurez des peines passées ;  
Je pleure des ennuis présens :

Et quand la nature attentive  
Cherche à calmer vos déplaisirs ,  
Il faut même que je me prive  
De la douceur de mes soupirs.



## O D E X X I I I.

SUR UN COMMENCEMENT  
*d' Année.*

L'ASTRE qui partage les jours,  
Et qui nous prête sa lumière,  
Vient de terminer sa carrière,  
Et commencer un nouveau cours;

Avec une vitesse extrême  
Nous avons vû l'an s'écouler ;  
Celui-ci passera de même  
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit ; tout est , sans remède ;  
Aux loix du temps assujetti ;  
Et par l'instant qui lui succède ,  
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées  
Passe pour ne plus revenir ;  
La plus fertile des années  
N'a commencé que pour finir.

En vain , par les murs qu'on achève ,  
On tâche à s'immortaliser ;  
La vanité qui les élève ,  
Ne sçauroit les éterniser.

La même loi par-tout suivie  
Nous soumet tous au même sort.  
Le premier moment de la vie  
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace  
De tant de soins m'embarraffer ?  
Pourquoi perdre le jour qui passe ,  
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes ,  
Qu'un moment peut les voir finir ;  
Vivons pour l'instant où nous sommes ,  
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable ,  
Qui , de la fortune amoureux ,  
Se rend lui-même misérable ,  
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses  
Il consume ses plus beaux ans ;  
A des espérances douteuses  
Il immole des biens présents.

Insensés ! votre ame se livre  
A de tumultueux projets :  
Vous mourez , sans avoir jamais  
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits ,  
Je ne prétens pas me repaître ;  
Ma vie est l'instant où je suis ,  
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés.  
Sans les regretter , ni m'en plaindre :  
Je vois ceux qui me sont laissés ,  
Sans les désirer ni les craindre.

Ne laissons point évanouir  
Des biens mis en notre puissance ;  
Et que l'attente d'en jouir  
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;  
L'avenir peut ne jamais être :  
Le présent est l'unique bien  
Dont l'homme soit vraiment le maître.




## O D E X I V .

A U X S U I S S E S ,

*Durant leur guerre civile en 1712.*

IMITÉE DE LA VII. ÉPODE D'HORACE:

*Quo , quo , scelesti , ruitis ? &c.*

 U courez-vous , cruels ? Quel démon parricide  
 Arme vos sacrilèges bras ?  
 Pour qui destinez-vous l'appareil homicide  
 De tant d'armes & de soldats ?

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle  
 De vos passages violés ?  
 Etes-vous résolu à venger la querelle  
 De vos ancêtres immolés ?

Non : vous voulez venger votre ennemi lui-même ,  
 Et faire voir aux fiers Germains  
 Leurs antiques rivaux , dans leur fureur extrême ,  
 Egorgés de leurs propres mains.

Tigres plus acharnés que le lion sauvage ,  
 Qui , malgré sa férocité ,  
 Dans un autre lion respectant son image ,  
 Dépouille pour lui sa fierté.

Maïs parlez , répondez : Quels feux illégitimes  
Allument en vous ce transport ?  
Est-ce un aveugle instinct ? Sont-ce vos propres crimes ;  
Ou la fatale loi du sort ?

Ils demeurent sans voix.... Que devient leur audace ;  
Je vois leurs visages pâlir ;  
Le trouble les saisit ; l'étonnement les glace :  
Ah ! vos destins vont s'accomplir.

Vos peres ont péché : vous en portez la peine ;  
Et Dieu sur votre nation  
Veut des profanateurs de sa loi souveraine  
Expier la rébellion.



## O D E X V.

IMITÉE DES ODES VIII. ET V. DU I. LIVRE  
D'HORACE ;

*Lydia , dic , per omnes , &c.*

E T

*Quis multâ gracilis te puer in rosâ.*

**Q**UEL charme , beauté dangereuse ,  
Assoupit ton nouveau Paris ?  
Dans quelle oisiveté honteuse ,  
De tes yeux la douceur flatteuse  
A-t-elle plongé ses esprits ?

Pourquoi ce guerrier inutile ,  
Cherche-t-il l'ombre & le repos ?  
D'où vient que , déjà vicil Achille ,  
Il suit le modèle stérile  
De l'enfance de ce héros ?

En proie au plaisir qui l'enchanté ,  
Il laisse endormir sa raison ;  
Et de la coupe séduisante ,  
Que le fol amour lui présente ,  
Il boit à longs traits le poison.



Ton accueil qui le sollicite,  
Le nourrit dans ce doux état.  
O qu'il est beau de voir écrite  
La mollesse d'un Sybarite  
Sur le front brûlé d'un soldat !

De ses langueurs efféminées  
Il recevra bientôt le prix :  
Et déjà ses mains bafanées,  
Aux palmes de Mars destinées,  
Cueillent les myrtes de Cypris.

Mais qu'il connoît peu quel orage  
Suivra ce calme suborneur !  
Qu'il va regretter le rivage !  
Que je plains le triste naufrage  
Que lui prépare son bonheur !

Quand les vents, maintenant paisibles,  
Enfleront la mer en courroux ;  
Quand pour lui les dieux inflexibles,  
Changeront en des nuits horribles  
Des jours qu'il a trouvés si doux.

Insensé, qui sur tes promesses,  
Croit pouvoir fonder son appui,  
Sans songer que mêmes tendresses,  
Mêmes sermens, mêmes caresses  
Trompèrent un autre avant lui.

L'Amour a marqué son supplice :  
Je vois cet amant irrité ,  
Des dieux accusant l'injustice ,  
Détestant son lâche caprice ,  
Déplorer sa fidélité.

Tandis qu'au mépris de ses larmes ,  
Oubliant qu'il sçait se venger ,  
Tu mets tes attraits sous les armes  
Pour profiter des nouveaux charmes  
De quelque autre amant passager.

*Fin du second Livre.*



O D E S ,

LIVRE TROISIÈME.

---

O D E II.

1 M. LE COMTE DU LUC ,  
*alors ambassadeur de France en Suisse ,  
& plénipotentiaire à la paix de Bade.*

T EL que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune  
rotée , à qui le ciel , pere de la fortune ,  
Ne cache aucuns secrets ,  
ous diverse figure , arbre , flamme , fontaine ,  
efforce d'échapper à la vûe incertaine  
Des mortels indiscrets :

u tel que d'Apollon le ministre terrible ,  
mpatient du dieu dont le souffle invincible  
Agite tous ses sens ,  
e regard furieux , la tête échevelée ,  
u temple fait mugir la demeure ébranlée  
Par ses cris impuissans :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie ;  
Mon esprit allarmé redoute du génie

L'affaut victorieux ;

Il s'étonne , il combat l'ardeur qui le possède ,  
Et voudroit secouer du démon qui l'obsède  
Le joug impérieux :

Mais sitôt que cédant à la fureur divine ,  
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine

Les souveraines loix ;

Alors , tout pénétré de sa vertu suprême ,  
Ce n'est plus un mortel , c'est Apollon lui-même  
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles ,  
Pour qui les doctes sœurs , caressantes , dociles ,  
Ouvrent tous leurs trésors ;

Et qui , dans la douceur d'un tranquille délire ,  
N'éprouverent jamais , en maniant la lyre ,  
Ni fureur ni transports.

Des veilles , des travaux un foible cœur s'étonne.

Apprenons toutefois que le fils de Latone

Dont nous suivons la cour ,

Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme ,  
Et ces aîles de feu qui ravissent une ame  
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un prophète fidèle,  
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle  
Par un puissant effort,  
S'élançoit dans les airs comme un aigle intrépide;  
Et jusques chez les dieux alloit d'un vol rapide  
Interroger le sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,  
Au superbe tyran qui règne sur les ombres,  
Fut respecter sa voix :  
Heureux ! si trop épris d'une beauté rendue ,  
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue  
Une seconde fois.

Telle étoit de Phœbus la vertu souveraine ,  
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène  
Et les sacrés vallons.  
Mais ce n'est plus le temps , depuis que l'avarice ,  
Le mensonge flatteur , l'orgueil & le caprice ,  
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime , échauffant mon génie ,  
Reffuscitoit pour moi de l'antique harmonie  
Les magiques accords ;  
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes ,  
Ou percer par mes chants les infernales voûtes  
De l'empire des morts :

Je n'irois point , des dieux profanant la retraite ,  
Dérober au Destin , téméraire interprète ,

Ses augustes secrets :

Je n'irois point chercher une amante ravie ,  
Et la lyre à la main redemander sa vie  
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile ,  
J'irois , j'irois pour vous , ô mon illustre asyle ,

O mon fidèle espoir ,

Implorer aux enfers ces trois fières déesses ,  
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses  
N'ont sçu l'art d'émouvoir.

Puissantes déités , qui peuplez cette rive ,  
Préparez , leur dirois-je , une oreille attentive

Au bruit de mes concerts :

Puissent-ils amollir vos superbes courages  
En faveur d'un héros digne des premiers âges  
Du naissant univers.

Non , jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle ,  
La terre ne fit naître un plus parfait modèle

Entre les dieux mortels ;

Et jamais la vertu n'a , dans un siècle avare ,  
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare ,  
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie ;  
 Qui soutient l'équité contre la tyrannie  
     D'un astre injurieux.  
 L'aimable vérité, fugitive, importune,  
 N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,  
     Sa patrie & ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.  
 Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges  
     Tournent entre vos mains.  
 C'est à vous que du Styx les dieux inexorables  
 Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,  
     Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,  
 Se montrent trop jaloux de la fatale soie  
     Que vous leur redeviez,  
 Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,  
 Et renouez leur fil à celui des années  
     Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel toujours pur & tranquille  
 Verser sur tous les jours que votre main nous file,  
     Un regard amoureux !  
 Et puissent les mortels, amis de l'innocence,  
 Mériter tous les soins que votre vigilance  
     Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque  
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse parque  
L'impitoyable loi.

achéis apprendroit à devenir sensible ,  
Et le double ciseau de sa sœur inflexible  
Tomberoit devant moi.

Une santé dès-lors florissante , éternelle ,  
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle  
Les nombreuses moissons.

Le ciel ne feroit plus fatigué de nos larmes ;  
Et je verrois enfin de mes froides allarmes  
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi , des dieux même suivie ,  
Ordonne que le cours de la plus belle vie  
Soit mêlé de travaux :  
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;  
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre  
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont sur vous , ces dieux , épuisé leur largesse ;  
C'est d'eux que vous tenez la raison , la sagesse ,  
Les sublimes talens ;  
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence ,  
Qui seule sçait donner à la haute naissance  
De solides brillans.



C'en étoit trop , hélas ! & leur tendresse avare ,  
Vous refusant un bien dont la douceur répare  
Tous les maux amassés ,  
Prit sur votre santé , par un décret funeste ,  
Le salaire des dons qu'à votre ame céleste  
Elle avoit dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ,  
Vainement un mortel se plaint & le fatigue  
De ses cris superflus :  
L'ame d'un vrai héros, tranquille , courageuse ,  
Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse  
Le flux & le reflux.

Il sçait , & c'est par-là qu'un grand cœur se console ,  
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole ,  
Ni des flots inconstans ;  
Et que , s'il est mortel , son immortelle gloire  
Bravera , dans le sein des filles de Mémoire ,  
Et la mort & le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives ,  
La France confiera de ses saintes archives  
Le dépôt solennel ;  
L'avenir y verra le fruit de vos journées ,  
Et vos heureux destins unis aux destinées  
D'un empire éternel.

Il sçaura par quels soins , tandis qu'à force ouverte  
L'Europe conjurée armoit pour notre perte

Mille peuples fougueux ,  
Sur des bords étrangers votre illustre assistance  
Sçut ménager pour nous les cœurs & la constance  
D'un peuple belliqueux.

Il sçaura quel génie , au fort de nos tempêtes ,  
Arrêta malgré nous dans leurs vastes conquêtes  
Nos ennemis hautains ;  
Et que vos seuls conseils , déconcertant leurs princes ,  
Guidèrent au secours de deux riches provinces  
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de sçavantes veilles,  
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles  
L'immortel souvenir ,  
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle ,  
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle  
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !  
Mais , peu propre aux efforts d'une longue carrière ,  
Je vais jusqu'où je puis ;  
Et semblable à l'abeille , en nos jardins éclosé ,  
De différentes fleurs j'assemble & je compose  
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure ,  
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature  
Mes yeux sont égayés ;  
Et tantôt dans les bois , tantôt dans les prairies ,  
Je promène toujours mes douces rêveries  
Loin des chemins frayés.

Celui qui , se livrant à des guides vulgaires ,  
Ne détourne jamais des routes populaires  
Ses pas infructueux ,  
Marche plus sûrement dans une humble campagne ,  
Que ceux qui , plus hardis , percent de la montagne  
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres  
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres  
De leur antiquité ;  
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple ,  
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple  
De l'immortalité.



## O D E II.

A S. A. S. M. LE PRINCE  
EUGENE DE SAVOYE.

**E**ST-ce une illusion soudaine  
Qui trompe mes regards surpris ?  
Est-ce un songe dont l'ombre vaine  
Trouble mes timides esprits ?  
Quelle est cette déesse énorme ?  
Ou plutôt ce monstre difforme  
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,  
Dont la voix ressemble au tonnerre,  
Et qui, des pieds touchant la terre,  
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,  
Qui sans cesse, les yeux ouverts,  
Fait sa revûe accoutumée  
Dans tous les coins de l'univers ;  
Toujours vaine, toujours errante,  
Et messagère indifférente  
Des vérités & de l'erreur,  
Sa voix en merveilles féconde  
Va chez tous les peuples du monde  
Semer le bruit & la terreur,

Quelle est cette troupe sans nombre  
D'amans autour d'elle assidus,  
Qui viennent en foule à son ombre  
Rendre leurs hommages perdus ?  
La vanité , qui les enivre ,  
Sans relâche s'obstine à suivre  
L'éclat dont elle les séduit : .  
Mais bientôt leur ame orgueilleuse  
Voit sa lumière frauduleuse  
Changée en éternelle nuit.

O toi , qui , sans lui rendre hommage,  
Et sans redouter son pouvoir ,  
Scus toujours de cette volage  
Fixer les soins & le devoir :  
Héros , des héros le modèle ,  
Etoit-ce pour cette infidèle  
Qu'on t'a vû , cherchant les hazards ,  
Braver mille morts toujours prêtes ,  
Et dans les feux & les tempêtes  
Défier la fureur de Mars ?

Non , non : ses lueurs passagères  
N'ont jamais ébloui tes sens.  
A des déités moins légères  
Ta main prodigue son encens.  
Ami de la gloire solide ,  
Mais de la vérité rigide  
Encor plus vivement épris ,

Sous les drapeaux seuls tu te ranges ;  
Et ce ne sont point les louanges ,  
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole  
De tous ces héros imposteurs ,  
Dont la fausse gloire s'envole  
Avec la voix de leurs flatteurs.  
Tu sçais que l'équité féroce  
A cent fois du haut de leur sphère  
Précipité ces vains guerriers ;  
Et qu'elle est l'unique déesse ,  
Dont l'incorruptible sagesse  
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile  
Fuit sans jamais être arrêté ,  
Le Temps , cette image mobile  
De l'immobile éternité ,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres ,  
Qu'il les replonge dans la nuit ;  
Auteur de tout ce qui doit être ,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître  
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire  
Favorable aux noms éclatans ,  
Soulève l'équitable histoire  
Contre l'iniquité du temps ;

Et dans le registre des âges  
Consacrant les nobles images  
Que la gloire lui vient offrir ,  
Sans cesse en cet auguste livre  
Notre souvenir voit revivre  
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'est-là que sa main immortelle ,  
Mieux que la déesse aux cent voix ,  
Sçaura dans un tableau fidele  
Immortaliser tes exploits.  
L'avenir faisant son étude  
De cette vaste multitude  
D'incroyables événemens ,  
Dans leurs vérités authentiques  
Des fables les plus fantastiques  
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles ,  
Par les fictions ennoblis ,  
Dans l'ordre des choses possibles  
Par-là se verront rétablis.  
Chez nos neveux moins incrédules ,  
Les vrais Césars , les faux Hercules ,  
Seront mis en même degré ;  
Et tout ce qu'on dit à leur gloire ,  
Et qu'on admire sans le croire ,  
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise ,  
Ils concevront sans être émus  
Les faits du petit-fils d'Acrise ,  
Et tous les travaux de Cadmus.  
Ni le monstre du labyrinthe ,  
Ni la triple Chimère éteinte ,  
N'étonneront plus la raison ;  
Et l'esprit avoûra sans honte  
Tout ce que la Grèce raconte  
Des merveilles du fils d'Eson.

Et pourquoi traiter de prestiges  
Les aventures de Colchos ?  
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges  
Que dans Thèbes ou dans Argos ?  
Que peuvent opposer les fables  
Aux prodiges inconcevables ,  
Qui, de nos jours exécutés ,  
Ont cent fois dans la Germanie ,  
Chez le Belge , dans l'Aufonie ,  
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante  
N'ose seconder mes efforts :  
Une voix fière & menaçante  
Tout à-coup glace mes transports.  
Arrête , insensé , me dit-elle :  
Ne vas point d'une main mortelle  
Toucher un laurier immortel ;



Arrête ; & dans ta folle audace  
Crains de reconnoître la trace  
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre ,  
Bellone & la fière Atropos ,  
N'ont que trop effrayé la terre  
Des triomphes de ton héros.  
Ces dieux , ta patrie elle-même ,  
Rendront à sa valeur suprême  
D'assez authentiques tributs ;  
Admirateur plus légitime ,  
Garde tes vers & ton estime  
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste  
De massacres & de débris ,  
Qu'une vertu pure & céleste  
Tire son véritable prix.  
Un héros qui de la victoire  
Emprunte son unique gloire ,  
N'est héros que quelques momens ;  
Et pour l'être toute sa vie ,  
Il doit opposer à l'envie  
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables  
Etonnent les plus fiers vainqueurs ;  
Les seules conquêtes durables  
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.

Un tyran cruel & sauvage  
Dans les feux & dans le ravage  
N'acquiert qu'un honneur criminel :  
Un vainqueur , qui sçait toujours l'être ,  
Dans les cœurs , dont il se rend maître ,  
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête ,  
Mieux encor que par ses travaux ,  
Que ton prince élève sa tête  
Au-dessus de tous ses rivaux :  
Grand , par tout ce que l'on admire ;  
Mais plus encor , j'ose le dire ,  
Par cette héroïque bonté ,  
Et par cet abord plein de grace ,  
Qui des premiers âges retrace  
L'adorable simplicité.

Il sçait qu'en ce vaste intervalle ,  
Où les destins nous ont placés ,  
D'une fierté qui les ravale ,  
Les mortels sont toujours blessés :  
Que la grandeur fière & hautaine  
N'attire souvent que leur haine ,  
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;  
Et que tandis qu'elle subsiste ,  
Le parfait bonheur ne consiste  
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même , éternels arbitres  
 Du sort des fragiles mortels ,  
 N'exigent qu'à ces mêmes titres  
 Nos offrandes & nos autels.  
 C'est leur puissance qu'on implore :  
 Mais c'est leur bonté qu'on adore  
 Dans le bien qu'ils font aux humains ;  
 Et sans cette bonté fertile ,  
 Leur foudre , souvent inutile ,  
 Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince , suis toujours les exemples  
 De ces dieux dont tu tiens le jour.  
 Avant de mériter nos temples ,  
 Ils ont mérité notre amour.  
 Tu le sçais : l'aveugle fortune  
 Peut faire , d'une ame commune ,  
 Un héros par-tout admiré.  
 La seule vertu profitable ,  
 Généreuse , tendre , équitable ,  
 Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste ,  
 Maître de tant de potentats ,  
 Dont la main si ferme & si juste  
 Conduit tant de vastes états ,  
 Deviendra la gloire des princes ,  
 Lorsqu'en ses nombreuses provinces  
 Rassemblant les plaisirs épars ,

Sous sa féconde providence  
Tu feras fleurir l'abondance ;  
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices  
D'un monarque si renommé.  
Déjà , par tes secours propices ;  
Janus voit son temple fermé.  
Puisse ta gloire toujours pure  
A toute la race future  
Servir de modèle & de loi ;  
Et ton intégrité profonde  
Etre à jamais l'amour du monde ,  
Comme ton bras en fut l'effroi !



## O D E I I I.

M. LE COMTE DE BONNEVAL,

*Lieutenant-général des armées de l'Empereur.*

LE soleil , dont la violence  
Nous a fait languir si long-temps ,  
Arme de feux moins éclatans  
Les rayons que son char nous lance ;  
Et plus paisible dans son cours ,  
Laisse la céleste balance  
Arbitre des nuits & des jours ,

L'aurore , désormais stérile  
Pour la divinité des fleurs ,  
De l'heureux tribut de ses pleurs  
Enrichit un dieu plus utile ;  
Et sur tous les côteaux voisins  
On voit briller l'ambre fertile ,  
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle ,  
Que Bacchus prépare à nos yeux  
De son triomphe glorieux  
La pompe la plus solennelle ;  
Il vient de ses divines mains  
Sceller l'alliance éternelle  
Qu'il a faite avec les humains ;

Autour de son char diaphane  
Les ris voltigeant dans les airs,  
Des soins qui troublent l'univers  
Ecartent la foule profane.  
Tel, sur des bords inhabités ,  
Il vint de la triste Ariane  
Calmer les esprits agités.

Les Satyres , tout hors d'haleine ,  
Conduisant les Nymphes des bois ,  
Au son du fifre & du hautbois  
Danstent par troupes dans la plaine :  
Tandis que les Sylvains lassés  
Portent l'immobile Silène  
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie  
Autour de ce dieu belliqueux.  
Cher Comte , partage avec eux  
L'allégresse qu'il leur envoie ;  
Et plein d'une douce chaleur ,  
Montre-toi rival de leur joie ,  
Comme tu l'es de sa valeur.

Prens part à la juste louange  
De ce dieu si cher aux guerriers ;  
Qui , couvert de mille lauriers  
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange ,  
A trouvé mille fois plus grand  
D'être le dieu de la vendange ,  
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées  
Craignons l'impétueux courroux.  
Tu sçais jusqu'où ce dieu jaloux  
Porte ses fureurs irritées ,  
Et quelles tragiques horreurs  
Des Lycurgues & des Penthées  
Payerent les folles erreurs.

C'est lui , qui des fils de la terre  
Châtiant la rébellion ,  
Sous la forme d'un fier lion  
Vengea le maître du tonnerre ;  
Et par lui les os de Rhœcus  
Furent brisés comme le verre ,  
**Aux yeux de ses freres vaincus.**

Ici, par l'aimable paresse  
Ce fameux vainqueur désarmé ,  
Ne se montre plus enflammé  
Que des feux d'une douce ivresse ;  
Et cherchant de plus doux combats ,  
Dans le temple de l'allégresse ,  
Il s'offre à conduire nos pas.

Là sous une voûte sacrée  
Peinte des plus riches couleurs ,  
Ses prêtres couronnant de fleurs  
La victime pour toi parée ,  
Bientôt sur un autel divin  
Feront couler à ton entrée  
Des ruisseaux de lait & de vin.

Reçois ce nectar adorable  
Versé par la main des plaisirs ;  
Et laisse , au gré de leurs desirs ,  
Par cette liqueur favorable ,  
Remplir tes esprits & tes yeux  
De cette joie inaltérable ,  
Qui rend l'homme semblable aux dieux ;

Par elle , en toutes ses disgraces  
Un cœur d'audace revêtu ,  
Sçait asservir à sa vertu  
Les ennuis qui suivent ses traces ;  
Et , tranquille jusqu'à la mort ,  
Conjurer toutes les menaces  
Des dieux , & des rois , & du fort.

Par elle bravant la puissance  
De son implacable démon ,  
Le vaillant fils de Télamon ,  
Banni des lieux de sa naissance ;  
Au fort de ses calamités  
Rendit le calme & l'espérance  
A ses compagnons rebutés.

Amis , la volage fortune  
N'a , dit-il , nuls droits sur mon cœur :  
Je prétens , malgré sa rigueur ,  
Fixer votre course importune.  
Passons ce jour dans les festins :  
Demain les zéphyrs & Neptune  
Ordonneront de nos destins.



C'est sur cet illustre modèle  
 Qu'à toi-même toujours égal ,  
 Tu sçus loin de ton lieu natal  
 Triompher d'un astre infidèle ;  
 Et , sous un ciel moins rigoureux ,  
 D'une Salamine nouvelle  
 Jetter les fondemens heureux.

Une douleur pusillanime  
 Touche peu les dieux immortels ;  
 On aborde en vain leurs autels ,  
 Sans un cœur ferme & magnanime ;  
 Quand nous venons les implorer ,  
 C'est par une joie unanime  
 Que nous devons les honorer.

Telle est l'allégresse rustique  
 De ces vendangeurs altérés ,  
 Qu'on voit à leurs yeux égarés  
 Saisis d'une ivresse mystique ;  
 Et qui , saintement furieux ,  
 Retracent de l'Orgie antique  
 L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne  
 Retenit de leur doux transport ,  
 Allons travailler à l'accord  
 Du Tokaye avec le Champagne ,  
 Et , près de tes Lares assis ,  
 Des vins de rive & de montagne  
 Juger le procès indécis.

Les juges , à ton arrivée ,  
Se trouveront tous assemblés ;  
La soif , qui les tient défolés ,  
Brûle de se voir abreuvée ;  
Et leur appétit importun  
A deux heures de relevée  
S'étonne d'être encor à jeun.



## O D E I V.

## AUX PRINCES CHRÉTIENS ,

*Sur l'armement des Turcs contre la  
république de Venise , en 1715.*

C E n'est donc point assez que ce peuple perfide ,  
De la sainte cité profanateur stupide ,  
Ait dans tout l'Orient porté ses étendards ;  
Et, paisible tyran de la Grèce abatus ,  
Partage à notre vûe  
La plus belle moitié du trône des Césars ?

Déjà , pour réveiller sa fureur assoupie ,  
L'interprète effréné de son prophète impie  
Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi ;  
Et déjà son orgueil , plein de cette assurance ,  
Renverse en espérance  
Le siège de l'empire & celui de la foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore ,  
Sous un nouveau Xerxès , Thétis croit voir encore  
A travers de ses flots promener les forêts ;  
Et le nombreux amas de lances hérissées  
Contre le ciel dressées  
Galent les épics qui dorent nos guérets.

Princes , que pensez-vous à ces apprêts terribles ?  
Attendrez-vous encor , spectateurs insensibles ,  
Quels seront les décrets de l'aveugle destin ,  
Comme en ce jour affreux , où, dans le sang noyée,  
Byfance foudroyée  
Vit périr sous fes murs le dernier Constantin ?

O honte ! ô de l'Europe infamie éternelle !  
Un peuple de brigands sous un chef infidelle  
De fes plus saints remparts détruit la sûreté ;  
Et le menfonge impur tranquillement repose ,  
Où le grand Théodofe  
Fit regner fi long-temps l'augufte vérité ,

Jadis , dans leur fureur non encor ralentie ,  
Ces efclaves chaffés des marais de Scythie  
Portèrent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;  
Et bientôt des Perfans , raviffeurs moins barbares ,  
Leurs conducteurs avarés  
Reçurent à la fois & le fceptre & la loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire ;  
Des khalifes , déchus de leur antique gloire ,  
Le redoutable empire entr'eux fut partagé.  
Des bords de l'Hellefpont aux rives de l'Euphrate ;  
Par cette race ingrate  
Tout fut en même-temps founis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains en ruines fécondes  
 Oferent , du Jourdain souillant les saintes ondes ,  
 Profaner le tombeau du fils de l'Eternel :  
 L'Occident réveillé par ce coup de tonnerre ,  
                   Arma toute la terre ,  
 Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante & si vive  
 La folle ambition , la prudence craintive ,  
 Prétendoient opposer leurs conseils spécieux :  
 Chacun comprit , alors mieux qu'au siècle où nous sommes ,  
                   Que l'intérêt des hommes  
 Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux , qui du haut des montagnes ,  
 Précipitant ses eaux , traîne dans les campagnes  
 Arbres , rochers , troupeaux par son cours emportés ,  
 Ainsi de Godefroy les légions guerrières  
                   Forcerent les barrières  
 Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine , enfin , après tant de ravages ,  
 Vit fuir ses ennemis , comme on voit les nuages  
 Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon ,  
 Et des vents du Midi la dévorante haleine  
                   N'a consumé qu'à peine  
 Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits & cachés sous les herbes  
Sion vit relever les portiques superbes ,  
De notre délivrance augustes monumens ;  
Et d'un nouveau David la valeur noble & sainte  
Sembloit dans leur enceinte  
D'un royaume éternel jeter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente  
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante ,  
Enerva leur puissance, en corrompant leurs mœurs ;  
Et le ciel irrité ressuscitant l'audace  
D'une coupable race ,  
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois , symboles mortels de la grandeur céleste ,  
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste  
De vos divisions les fruits infortunés.  
Assez & trop long-temps, implacables Achilles ,  
Vos discordes civiles  
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles ,  
Dans nos champs engraisés de tant de funérailles ,  
Vous semiez le carnage & le trouble & l'horreur ;  
L'infidèle , tranquille au milieu des allarmes ,  
Forgeoit ces mêmes armes ,  
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse paix , de l'amitié suivie ,  
 A réuni les cœurs séparés par l'envie ,  
 Et banni loin de nous la crainte & le danger.  
 Paisible dans son champ , le laboureur moissonne ;  
     Et les dons de l'Automne  
 Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie ,  
 N'est point le calme oisif d'une indolente joie ,  
 Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers :  
 Le démon des combats siffle encor sur vos têtes ;  
     Et de justes conquêtes  
 Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure :  
 Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure  
 Du nom que vous portez l'opprobre injurieux ;  
 Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes ,  
     Allez briser les portes  
 D'un empire usurpé sur vos foibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles ,  
 Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles  
 De cruels ravisseurs à leur perte animés.  
 L'aigle de Jupiter , ministre de la foudre ,  
     A cent fois mis en poudre  
 Des géans orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade , assujettie à leur joug tyrannique ;  
Regrette encor ce jour , où le fer Germanique  
Renversa leur croissant du haut de ses remparts ;  
Et de Salankemen les plaines infectées,  
Sont encore humectées  
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus , consumés dans la flamme ,  
Leur monarque insensé , le désespoir dans l'ame ,  
Pour la dernière fois osa tenter le sort :  
Déjà , de sa fureur barbares émissaires ,  
Ses nombreux Janissaires  
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez , troupe lâche & de pillage avide :  
D'un Hercule naissant la valeur intrépide  
Va bientôt démentir vos projets forcenés ;  
Et sur vos corps sanglans se traçant un passage ,  
Faire l'apprentissage  
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tybisque effrayé de la digue profonde  
De tant de bataillons entassés dans son onde ,  
De ses flots enchaînés interrompit le cours :  
Et le fier \* Ottoman, sans drapeaux & sans suite ,  
Précipitant sa fuite ,  
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

---

\* *Mustapha II.*



**C'**en est assez , dit-il ; retournons sur nos traces :  
 Foibles & vils troupeaux , après tant de disgraces ,  
 N'irritons plus en vain de superbes lions :  
 Un prince nous poursuit , dont le fatal génie ,  
     Dans cette ignominie ,  
 De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix tant de fois profanée ,  
 Conjurons la victoire à le suivre obstinée.  
 Prévenons du destin les revers éclatans ;  
 Et sur d'autres climats détournons les tempêtes ;  
     Qui , déjà toutes prêtes ,  
 Menacent d'écraser l'empire des sultans.



## O D Æ V.

A M A L H E R B E;

*Contre les détracteurs de l'antiquité.*

SI du tranquille Parnasse  
Les habitans renommés  
Y gardent encor leur place,  
Lorsque leurs yeux sont fermés;  
Et si, contre l'apparence,  
Notre farouche ignorance,  
Et nos insolens propos,  
Dans ces demeures sacrées  
De leurs ames épurées  
Troublent encor le repos :

Que dis-tu, sage MALHERBE,  
De voir tes maîtres proscrits  
Par une foule superbe  
De fanatiques esprits ?  
Et dans ta propre patrie  
Renaître la barbarie  
De ces temps d'infirmité,  
Dont ton immortelle veine  
Jadis, avec tant de peine,  
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu , malgré tant d'hommages ,  
D'encens , d'honneurs & d'autels ,  
Voir mutiler les images  
De tous ces morts immortels ,  
Qui , jusqu'au siècle où nous sommes ,  
Ont fait chez les plus grands hommes  
Naître les plus doux transports ;  
Et dont les divins génies  
De tes doctes symphonies  
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples ,  
Soutenu par leurs leçons ,  
Tu fis retentir nos temples  
De tes célestes chansons.  
Sur la montagne Thébaine ,  
Ta lyre fière & hautaine  
Consacra l'illustre sort  
D'un roi vainqueur de l'envie ,  
Vraiment roi pendant sa vie ,  
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse ,  
Au comble de ses désirs ,  
De leur troupe généreuse  
Partage tous les plaisirs.  
Dans ces bocages tranquilles  
Peuplés de myrtes fertiles  
Et de lauriers toujours verts ,

Tu mêles ta voix hardie  
A la douce mélodie  
De leurs sublimes concerts.

Là , d'un dieu fier & barbare  
Orphée adoucit les loix ;  
Ici , le divin Pindare  
Charme l'oreille des rois ;  
Dans tes douces promenades  
Tu vois les folles ménades  
Rire autour d'Anacréon ;  
Et les nymphes plus modestes  
Gémir des ardeurs funestes  
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène ,  
Homère , ouvrant ses rameaux ,  
S'élève comme un vieux chêne  
Entre de jeunes ormeaux.  
Les sçavantes immortelles ,  
Tous les jours , de fleurs nouvelles  
Ont soin de parer son front ;  
Et par leur commun suffrage  
Avec elles il partage  
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses ,  
Dans ces bois verts & fleuris ,  
Comblent de justes largesses  
Leurs antiques favoris.

Mais pourquoi leur docte lyre  
 Prendroit-elle un moindre empire  
 Sur les esprits des neuf sœurs ,  
 Si de son pouvoir suprême  
 Pluton , Cerbère lui-même ,  
 Ont pû sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie ,  
 Censeurs , dont la vanité  
 De ces rois de l'harmonie  
 Dégrade la majesté ;  
 Et qui , par un double crime ,  
 Contre l'Olympe sublime  
 Lançant vos traits venimeux ,  
 Osez , dignes du tonnerre ,  
 Attaquer ce que la terre  
 Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles ,  
 Plus sourds que le noir Pluton ,  
 Souvenez-vous , ames viles ,  
 Du sort de l'affreux Python.  
 Chez les filles de Mémoire  
 Allez apprendre l'histoire  
 De ce serpent abhorré ,  
 Dont l'haleine détestée  
 De sa vapeur empestée  
 Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse  
Du déluge eut bû les eaux ,  
Il effraya le Parnasse  
Par des prodiges nouveaux :  
Le ciel vit ce monstre impie ,  
Né de la fange croupie  
Au pied du mont Pélion ,  
Souffler son infecte rage  
Contre le naissant ouvrage  
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr & terrible  
Du dieu qui donne le jour ,  
Lava dans son sang horrible  
L'honneur du docte séjour.  
Bientôt de la Thessalie ,  
Par sa dépouille ennoblie ,  
Les champs en furent baignés ;  
Et du Céphise rapide  
Son corps affreux & livide  
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée  
De ce reptile fatal ,  
Sur la terre profanée  
Nâquit un germe infernal ;  
Et de-là naissent les sectes  
De tous ces sales insectes ,  
De qui le souffle envieux

Ose d'un venin critique  
Noircir de la Grèce antique  
Les célestes demi-dieux.

A peine sur de vains titres  
Intrus au sacré valon ,  
Ils s'érigent en arbitres  
Des oracles d'Apollon.  
Sans cesse dans les ténèbres  
Insultant les morts célèbres ,  
Ils sont comme ces corbeaux ,  
De qui la troupe affamée ,  
Toujours de rage animée ,  
Croasse autour des tombeaux.

Cependant , à les entendre ,  
Leurs ramages sont si doux ,  
Qu'aux bords même du Méandre  
Le cygne en feroit jaloux ;  
Et quoiqu'en vain ils allument  
L'encens dont ils se parfument  
Dans leurs chants étudiés ,  
Souvent de ceux qu'ils admirent ,  
Lâches flatteurs , ils attirent  
Les éloges mandiés.

Une louange équitable ,  
Dont l'honneur seul est le but ,  
Du mérite véritable  
Est le plus juste tribut :

Un esprit noble & sublime ,  
Nourri de gloire & d'estime ,  
Sent redoubler ses chaleurs ;  
Comme une tige élevée ,  
D'une onde pure abreuvée ,  
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce  
D'un hommage qu'on croit dû ,  
Souvent prête même force  
Au vice qu'à la vertu.  
De la céleste rosée  
La terre fertilisée ,  
Quand les frimats ont cessé ,  
Fait également éclore  
Et les doux parfums de Flore ,  
Et les poisons de Circé.

Cieux , gardez vos eaux fécondes  
Pour le myrte aimé des dieux :  
Ne prodiguez plus vos ondes  
A cet if contagieux.  
Et vous , enfans des nuages ,  
Vents , ministres des orages ,  
Venez , fiers tyrans du Nord ,  
De vos brûlantes froidures  
Sécher ces feuilles impures ,  
Dont l'ombre donne la mort.



O D E   V I I .

A M. LE COMTE DE SINZINDORF ;  
*chancelier de la cour impériale.*

L'HIVER, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines ;  
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;  
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines  
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabannes rustiques ;  
Le laboureur commence à lever ses guérets :  
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques  
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore  
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.  
Cérès vient , à pas lents , à la suite de Flore ,  
Contempler ses nouveaux présens.

De leurs douces chansons , instruits par la nature ,  
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;  
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture  
Dancent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans , un séjour si tranquille ,  
La verdure , les fleurs , les ruisseaux , les beaux jours ,  
Tout invite le sage à chercher un asyle  
Contre le tumulte des cours.

Mais vous , à qui Minerve & les filles d'Astrée  
Ont confié le sort des terrestres humains ,  
Vous , qui n'osez quitter la balance sacrée  
Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la paix . qui gouvernez les rênes  
D'un empire puissant autant que glorieux ,  
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes  
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'état , privé d'une de ses colonnes ,  
Se plaindrait d'un repos qui trahiroit le sien.  
L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandonnes ;  
Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir , mais pour peu de journées ,  
Ces fertiles jardins , ces rivages si doux ,  
Que la nature & l'art , de leurs mains fortunées ,  
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître ,  
Vous verrez le soleil , cultivant leurs trésors ,  
Se lever le matin , & le soir disparaître ,  
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt , vous tracerez la course de votre onde :  
 Tantôt , d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux ,  
 Vous ferez remonter leur sève vagabonde  
     Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,  
 Vous irez insulter le sanglier glouton ;  
 Ou , nouveau Jupiter , faire aux oiseaux du Phase  
     Subir le sort de Phaëton.

O doux amusemens ! ô charme inconcevable  
 A ceux que du grand monde éblouit le chaos !  
 Solitaires vallons , retraite inviolable  
     De l'innocence & du repos.

Délices des aïeux d'une épouse adorée ,  
 Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs ;  
 Et dans qui la vertu , par les Graces parée ,  
     Brille au-dessus de leurs grandeurs.

Arbres verts & fleuris , bois paisibles & sombres ,  
 A votre possesseur si doux & si charmans ,  
 Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres  
     A ses nobles délassemens.

Mais la loi du devoir , qui lui parle sans cesse ,  
 Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs :  
 Il n'écouterà plus que la voix qui le presse  
     De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez , renonçant à lui-même ,  
Reprendre les liens dont il est échappé ;  
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime ,  
Toujours de sa gloire occupé.

Allez , illustre appui de ses vastes provinces ,  
Allez , mais revenez , de leur amour épris ,  
Organe des décrets du plus sage des princes ,  
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois , loin de votre patrie ,  
Consacré de bonne-heure à de nobles travaux ,  
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie  
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide  
Contre le feu naissant de nos derniers débats.  
Le Batave vous vit opposer votre égide  
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre  
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;  
Et les dieux apaisés redonnent à la terre  
Des jours plus sereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'états , à qui le ciel dispense  
Tant de riches trésors , tant de fameux bienfaits ,  
A déjà de ces dieux reçu la récompense  
De sa tendresse pour la paix.

Il a vû naître enfin de son épouse aimée  
Un gage précieux de sa fécondité,  
Et qui va désormais de l'Europe charmée  
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un empire invincible,  
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,  
Qu'a-t-il à désirer, qu'un usage paisible  
Des jours qu'il a reçus pour eux ?

Non, non : il n'ira point, après tant de tempêtes,  
Ressusciter encor d'antiques différends ;  
Il sçait trop que souvent les plus belles conquêtes  
Sont la perte des conquérans.

Il n'outrageoit point l'ardeur de son noble courage  
En s'engageant quelque jour au-delà de ses droits ;  
Il contoit la leçon d'un Socrate sauvage,  
Faite au plus puissant de nos rois.

Pour la troisième fois du superbe Versailles  
Il faisoit aggrandir le parc délicieux :  
Un peuple harassé de ses vastes murailles  
Creusoit le contour spacieux,

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,  
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.  
« Quoi rêves-tu là, dit le prince ? Hélas ! Sire,  
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez. Je songeois que de votre héritage  
Vous avez beau vouloir élargir les confins :  
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,  
Vous aurez toujours des voisins.



O D E V I I.

POUR S. A. M.

LE PRINCE DE VENDÔME<sup>A</sup>,

A L O R S

GRAND-PRIEUR DE FRANCE,

*Sur son retour de l'Isle de Malthe, en 1715.*

**A** PRÈS que cette Isle guerrière,  
Si fatale aux fiers Ottomans,  
Eut mis sa puissante barrière  
A couvert de leurs armemens,  
VENDÔME, qui par sa prudence  
Scut y rétablir l'abondance,  
Et pourvoir à tous ses besoins,  
Voulut céder aux destinées,  
Qui réservoient à ses années  
D'autres climats & d'autres soins,

Mais dès que la céleste voûte  
Fut ouverte au jour radieux,  
Qui devoit éclairer la route  
De ce héros ami des dieux :

Du fond de ses grottes profondes ;  
Neptune éleva sur les ondes  
Son char de tritons entouré ;  
Et ce dieu, prenant la parole ,  
Aux superbes enfans d'Eole  
Adressa cet ordre sacré :

Allez , tyrans impitoyables ,  
Qui désolez tout l'univers ,  
De vos tempêtes effroyables  
Troubler ailleurs le sein des mers.  
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,  
C'est au Vulturne pacifique  
Que j'ai destiné votre emploi.  
Partez ; & que votte furie  
Jusqu'à la dernière Hespérie  
Respecte & subisse sa loi.

Mais vous, aimables néréides ,  
Songez au sang du grand Henri ,  
Lorsque nos campagnes humides  
Porteront ce prince chéri ;  
Applanissez l'onde orageuse ,  
Secondez l'ardeur courageuse  
De ses fidèles matelots ;  
Venez ; & , d'une main agile ,  
Soutenez son vaisseau fragile ,  
Quand il reculera sur mes flots.



Ce n'est pas la première grace  
 Qu'il obtient de notre secours :  
 Dès l'enfance sa jeune audace  
 Osa vous confier ses jours.  
 C'est vous , qui sur ce moite empire ,  
 Au gré du volage Zéphyre ,  
 Conduisiez au port son vaisseau ,  
 Lorsqu'il vint , plein d'un si beau zèle ,  
 Au secours de l'isle où Cybèle  
 Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors , quels périls , quelle gloire ,  
 N'ont point signalé son grand cœur ?  
 Ils font le plus beau de l'histoire  
 D'un héros en tous lieux vainqueur ;  
 D'un frère . . . . Mais le ciel , avare  
 De ce don si cher & si rare ,  
 L'a trop tôt repris aux humains.  
 C'est à vous seuls de l'en absoudre ,  
 Trônes ébranlés par sa foudre ,  
 Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand , non moins intrépide ,  
 On le vit , aux yeux de son roi ,  
 Traverser un fleuve rapide ,  
 Et glacer ces rives d'effroi.  
 Tel que d'une ardeur sanguinaire  
 Un jeune aiglon , loin de son aire  
 Emporté plus prompt qu'un éclair ,

Fond sur tout ce qui se présente ;  
Et d'un cri jette l'épouvante  
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine ,  
Moins rébelle aux leçons de l'art ,  
Dans l'école du grand Turenne  
Apprit à fixer le hazard.  
C'est dans cette source fertile ,  
Que son courage plus utile ,  
De sa gloire unique artisan ,  
Acquit cette hauteur suprême ,  
Qu'admira Bellone elle-même  
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse ,  
Dont il n'ait partagé le poids ?  
Le Rhin , le Pô , l'Ebre , la Meuse ,  
Tour à tour ont vû ses exploits.  
FRANCE , tandis que tes armées  
De ses yeux furent animées ,  
Mars n'osa jamais les trahir ;  
Et la Fortune permanente  
A son étoile dominante  
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices  
T'eurent enlevé cet appui ,  
Tes destins jadis si propices  
S'exilèrent tous avec lui.

Un dieu , plus puissant que tes armes ,  
Frappa de paniques allarmes  
Tes plus intrépides guerriers ;  
Et sur tes frontières célèbres  
Tu ne vis que cyprès funèbres  
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable Calomnie ,  
Fille de l'obscur fureur ,  
Compagne de la zizanie ,  
Et mère de l'aveugle erreur !  
C'est toi , dont la langue aiguillée  
De l'austère fils de Thésée  
Osa déchirer les vertus :  
C'est par toi qu'une épouse indigne  
Arma contre un héros insigne  
La crédulité de Prétus.

Dans la nuit & dans le silence  
Tu conduis tes coups ténébreux ;  
Du masque de la vraisemblance  
Tu couvres ton visage affreux ;  
Tu divises , tu désespères  
Lès amis , les époux , les freres ;  
Tu n'épargnes pas les autels ;  
Et ta fureur envenimée  
Contre les plus grands noms armée  
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres  
Quels sont les exploits odieux.  
Mais enfin ces lâches ministres  
Epuisent la bonté des dieux.  
En vain , chéris de la fortune ,  
Ils cachent leur crainte importune  
Enveloppés dans leur orgueil :  
Le remords déchire leur ame ;  
Et la honte , qui les diffame ,  
Les suit jusques dans le cercueil.

Vous rentrerez , monstres perfides ,  
Dans la foule où vous êtes nés.  
Aux vengeances des Euménides  
Vos jours seront abandonnés.  
Vous verrez , pour comble de rage ,  
Ce prince , après un vain orage ,  
Paroître en sa première fleur ;  
Et , sous une heureuse puissance ,  
Jouir des droits , que la naissance  
Ajoûte encor à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles  
Flottent dans les vastes déserts ;  
Le soleil , vainqueur des étoiles ,  
Monte sur le trône des airs ;  
Hâtez-vous , filles de Nérée ,  
Allez sur la plaine azurée  
Joindre vos Tritons dispersés.

Il est temps de servir mon zèle ;  
Allez : VENDÔME vous appelle ;  
Neptune parle ; obéissez.

Il dit ; & la mer qui s'entr'ouvre ,  
Déjà fait briller à ses yeux  
De son palais qu'elle découvre  
L'or & le cristal précieux.  
Cependant la nef vagabonde ,  
Au milieu des nymphes de l'onde,  
Vogue d'un cours précipité :  
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe  
Un char triomphant & superbe  
Loin de la barrière emporté.

Enfin d'un prince que j'adore ,  
Les dieux sont devenus l'appui.  
Il revient éclairer encore  
Une cour plus digne de lui.  
Déjà , d'un nouveau phénomène  
L'heureuse influence y ramène  
Les jours d'Astrée & de Thémis.  
Les vertus n'y sont plus en proie  
A l'avare & brutale joie  
De leurs insolens ennemis.

Un instinct , né chez tous les hommes ,  
Et chez tous les hommes égal ,  
Nous force tous tant que nous sommes  
D'aimer notre séjour natal ;

Toutefois , quels que puissent être  
Pour les lieux qui nous ont vû naître  
Ces mouvemens respectueux ,  
La vertu ne se sent point née ,  
Pour voir sa gloire profanée  
Par le vice présomptueux.

Ulysse , après vingt ans d'absence ,  
De disgraces & de travaux ,  
Dans le pays de sa naissance  
Vit finir le cours de ses maux :  
Mais il eût trouvé moins pénible  
De mourir à la cour paisible  
Du généreux Alcinoüs ,  
Que de vivre dans sa patrie ,  
Toujours en proie à la furie  
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.



## O D E V I I I.

A M. GRIMANI,

AMBASSADEUR DE VENISE

A LA COUR DE VIENNE,

*Sur le départ des troupes impériales , pour la  
campagne de 1716 , en Hongrie.*

Ils partent, ces cœurs magnanimes,  
Ces guerriers, dont les noms chéris  
Vont être pour jamais écrits  
Entre les noms les plus sublimes.  
Ils vont en de nouveaux climats  
Chercher de nouvelles victimes  
Au terrible dieu des combats.

A leurs légions indomptables  
Bellone inspire sa fureur ;  
Le bruit, l'épouvante & l'horreur  
Devancent leurs flots redoutables ;  
Et la mort remet dans leurs mains  
Ces tonnerres épouvantables,  
Dont elle écrase les humains.

Un héros tout brillant de gloire  
Les conduit vers ces mêmes bords ,  
Où jadis ses premiers efforts  
Ont éternisé sa mémoire.  
Sous ses pas naît la liberté :  
Devant lui vole la victoire ;  
Et Pallas marche à son côté.

O dieux ! Quel favorable augure  
Pour ces généreux fils de Mars !  
J'entens déjà de toutes parts  
L'air frémir de leur doux murmure :  
Je vois , sous leur chef applaudi ,  
Le Nord venger avec usure  
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie ,  
Et pour toi quel illustre honneur ,  
Ministre , né pour le bonheur  
De cette mère si chérie !  
Toi , de qui l'amour généreux ,  
Toi , de qui la sage industrie  
Ménagea ces secours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zèle  
Porter les pleurs de ses enfans  
Jusques sous les yeux triomphans  
Du prince qui s'arme pour elle ;  
Et qui plein d'estime pour toi ,  
Attire encor dans ta querelle  
Cent princes soumis à sa loi.



C'est ainsi que du jeune Atride  
On vit l'éloquente douleur  
Intéresser dans son malheur  
Les Grecs assemblés en Aulide ;  
Et d'une noble ambition  
Armer leur colère intrépide  
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'inflexible Neptune  
Leur oppose un calme odieux :  
En vain l'interprète des dieux  
Fait parler sa crainte importune :  
Leur invincible fermeté  
Lasse enfin l'injuste Fortune ,  
Les vents & Neptune irrité.

La constance est le seul remède  
Aux obstacles du sort jaloux.  
Tôt ou tard , attendris pour nous ,  
Les dieux nous accordent leur aide :  
Mais ils veulent être implorés ;  
Et leur résistance ne cède  
Qu'à nos efforts réitérés.

Ce ne fut qu'après dix années  
D'épreuve & de travaux constans ,  
Que ces glorieux combattans  
Triomphèrent des destinées ;  
Et que , loin des bords Phrygiens ,  
Ils emmenèrent enchaînées  
Les veuves des héros Troyens.

## O D E I X

## P A L I N O D I E.

Celui dont la balance équitable & sévère  
Sçait peser l'homme au poids de la réalité ,  
En payant son tribut aux vertus qu'il révère ,  
Peut braver les regards de la postérité.

Des éloges trompeurs , qu'arrache la Fortune ,  
Il craint peu le reproche & la confusion ;  
Et trop sûr d'étouffer cette amorce commune ,  
Il combat seulement sa propre illusion.

J'en atteste les dieux. L'intérêt ni la crainte  
N'ont jamais dans mes mains infecté mon encens ;  
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte ,  
Que l'aveugle amitié fit jadis sur mes sens.

C'est à vous , séducteurs , que ce discours s'adresse ;  
A vous , héros honteux de mes premiers écrits :  
Comment avez-vous pû , séduisant ma tendresse ,  
Fasciner si long-temps mes yeux & mes esprits ?

Hélas ! j'aimois en vous un or faux & perfide  
Par le creuset du temps en vapeur converti ;  
Je croyois admirer une vertu solide ;  
Et j'admirois l'orgueil en vertu travesti,

Ce crédit , ce pouvoir , pour qui seuls on vous aime,  
Me présentoient en vain leurs côtés les plus doux :  
Vous ne l'ignorez pas ; détaché de moi-même ,  
Ce n'étoit que vous seuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des cœurs voués à l'esclavage ,  
Par l'espoir enchaînés , par la crainte soumis ;  
Et de la vérité redoutant l'œil sauvage ,  
Vous cherchiez des valets , & non pas des amis.

Vos yeux , importunés de la sinistre vûe  
D'un partisan grossier de la sincérité ,  
Ont enfin préféré la laideur toute nue  
Aux voiles contraignans de la fausse beauté.

Voilà quel fut mon crime , & ce qui me transforme  
En aspic effroyable , en serpent monstrueux.  
Un mortel pénétrer , quel attentat énorme ,  
Dans les replis sacrés de nos cœurs tortueux !

Que son exemple apprenne à ne plus nous déplaire :  
Qu'il périsse à jamais cet Icare odieux ;  
Ce profane Aétéon , de qui l'œil téméraire  
Souille de ses regards la retraite des dieux.

Ainsi parla bientôt votre haine ombrageuse ;  
Et dès-lors l'imposture, accourant au secours ,  
Excita par vos cris la tempête orageuse  
De cent foudres mortels lancés contre mes jours.

Je n'en fus point surpris. Je connois vos maximes.  
Eh ! comment échapper à vos traits médifans ,  
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres sublimes ,  
Quand vos rois au tombeau n'en peuvent être exemts ?

Ce monarque fâmeux , qui , de ses mains prodigues ,  
D'honneurs non mérités vous combla tant de fois ,  
Les yeux à peine éteints , voit par vos lâches brigues  
Diffamer ses vertus & détester ses loix.

Tandis qu'il a vécu , c'étoit l'ange céleste ,  
Le dieu conservateur du peuple & des autels.  
C'en est fait ; il n'est plus : c'est un tyran funeste ,  
Le fléau de la terre & l'effroi des mortels.

On ne gémira plus sous cet injuste maître :  
Les dieux ont pris pitié de ses tristes sujets.  
La paix va refleurir ; les beaux jours vont renaître ;  
Vous allez réparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi ! ne craignez-vous point, à ce discours horrible ,  
Les reproches affreux de son ombre en courroux ?  
Ne la voyez-vous pas furieuse & terrible  
Du séjour de la mort s'élever contre vous ?

Le feu de la colère en ses yeux étincelle.  
Elle vient. Elle parle. Où fuir ? Où vous cacher ?  
Tremblez, lâches, tremblez : reconnoissez , dit-elle ,  
Celui que sans frémir vous n'osiez approcher.

Traîtres, c'est donc ainsi qu'outrageant ma mémoire,  
 Vous osez me punir de mes propres bontés ?  
 Je n'ai donc sur vos jours répandu tant de gloire ,  
 Que pour accréditer vos infidélités ?

Répondez-moi ; parlez. Sous quels fameux auspices ,  
 Occupez vous le rang où l'on vous voit assis ?  
 Quelles rares vertus , quels exploits , quels services  
 Ont pû fléchir pour vous les destins endurcis ?

Sans moi , sans mes bienfaits, dans une foule obscure  
 Vos noms seroient encor cachés & confondus :  
 J'ai vaincu ma raison , j'ai forcé la nature ,  
 Pour vous charger de biens, qui ne vous sont pas dûs.

Ah ! je connoissois peu vos retours ordinaires.  
 Sur vos seuls intérêts vous réglez vos transports.  
 Vous croyez ne pouvoir , courtisans mercenaires ,  
 Honorer les vivans , sans déchirer les morts.

Connoissez mieux , ingrats, le prince magnanime ,  
 Qui reçoit aujourd'hui votre hommage suspect.  
 Voulez-vous mériter ses dons & son estime ?  
 Secondez ses travaux ; imitez son respect.

Craignez sur-tout , craignez la honte & les disgraces  
 Qu'attire enfin l'abus d'un injuste pouvoir :  
 Craignez les dieux vengeurs , qui déjà sur vos traces  
 Conduisent les remords , enfans du désespoir.

Nous avons vû des jours plus sereins que les vôtres ;  
D'orages imprévus sinistres précurseurs :  
Les grandeurs ont leur cours. Vous succédez à d'autre  
Mais d'autres quelque jour seront vos successeurs.

C'est ainsi que ce roi vous parle & vous conseille :  
Mais ses discours sont vains ; vous ne l'écoutez pas.  
La voix de la sagesse offense votre oreille :  
Le mensonge trompeur a bien d'autres appas.

Un favori superbe , enflé de son mérite ,  
Ne voit point ses défauts dans le miroir d'autrui !  
Et ne peut rien sentir , que l'odeur favorite  
De l'encens fastueux qui brûle devant lui.

Il n'entend que le son des flatteuses paroles :  
Toute autre mélodie interrompt son repos.  
Il faut , pour le charmer, que les Muses frivoles  
L'exaltent aux dépens des dieux & des héros.

C'est alors , qu'ébloui par un si doux prestige ,  
De tous les dons du ciel il se croit revêtu.  
Regardez-moi , mortels : vous voyez un prodige  
D'honneur , de probité , de gloire & de vertu.

Dites , dites plutôt , ame farouche & dure :  
Je suis un imposteur tout gangrené d'orgueil ;  
Un cadavre couvert de pourpre & de dorure ,  
Et tout rongé de vers au fond de son cercueil ,

Sous un masque éclatant , je me cache à moi-même  
De mon visage affreux la livide maigreur ;  
Et , trompé le premier , ma volupté suprême  
Est de faire par-tout respecter mon erreur.

Mais , malgré ce respect , toujours , je le confesse ,  
La triste vérité vient affliger mes yeux ;  
Et ce dragon fatal , qui me poursuit sans cesse ,  
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce sincère aveu , vous ferez disparaître  
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.  
Ne vous admirant plus , vous deviendrez peut-être  
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage ,  
Lorsque l'on tient sur soi les yeux toujours ouverts ;  
Et le plus insensé commence d'être sage ,  
Dès l'instant qu'il commence à sentir son travers.



## O D E X.

## SUR LA BATAILLE

## DE PETERVARADEIN.

Ainsi le glaive fidelle ,  
De l'ange exterminateur  
Plongea dans l'ombre éternelle  
Un peuple profanateur :  
Quand l'Assyrien terrible  
Vit , dans une nuit horrible ,  
Tous ses soldats égorgés  
De la fidelle Judée  
Par ses armes obfédée  
Couvrir les champs faccagés.

Où sont ces fils de la terre ,  
Dont les fieres légions  
Devoient allumer la guerre  
Au sein de nos régions ?  
La nuit les vit rassemblées ;  
Le jour les voit écoulées ,  
Comme de foibles ruisseaux ,  
Qui , gonflés par quelque orage ,  
Viennent inonder la plage  
Qui doit engloutir leurs eaux.



Déjà ces monstres sauvages ,  
 Qu'arma l'infidélité ,  
 Marchoient le long des rivages  
 Du Danube épouvanté.  
 Leur chef, guidé par l'audace,  
 Avoit épuisé la Thrace  
 D'armes & de combattans ,  
 Et des bornes de l'Asie  
 Jusqu'à la double Mésie  
 Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare  
 D'effroyables bataillons  
 L'infatigable Tartare  
 Joint encor ses pavillons.  
 C'en est fait ; leur insolence  
 Peut rompre enfin le silence ;  
 L'effroi ne les retient plus :  
 Ils peuvent , sans nulle crainte ,  
 D'une paix trompeuse & feinte  
 Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vûe  
 Un guerrier , par sa valeur ,  
 De leur attaque imprévûe  
 A repoussé la chaleur.  
 C'est peu qu'après leur défaite,  
 Sa triomphante retraite  
 Sur nos confins envahis

Ait , avec sa renommée ,  
Consacré dans leur armée  
La honte de leurs Spahis.

Ils s'aigrirent par leurs pertes ;  
Et déjà , de toutes parts ,  
Nos campagnes sont couvertes  
De leurs escadrons épars.  
Venez , troupe meurtrière :  
La nuit , qui dans sa carrière  
Fuit à pas précipités ,  
Va bientôt laisser éclore  
De votre dernière aurore  
Les foudroyantes clartés.

Un prince , dont le génie  
Fait le destin des combats ,  
Veut de votre tyrannie  
Purger enfin nos états.  
Il tient cette même foudre ,  
Qui vous fit mordre la poudre  
En ce jour si glorieux ,  
Où par vingt mille victimes  
La mort expia les crimes  
De vos funestes aïeux.

Hé quoi ! votre ardeur glacée  
Délibère à son aspect ?  
Ah ! la saison est passée  
D'un orgueil si circonspect.

En vain de lâches tranchées  
Couvrent vos têtes cachées :  
EUGENE est prêt d'avancer.  
Il vient ; il marche en personne :  
Le jour luit ; la charge sonne :  
Le combat va commencer.

WIRTEMBERG, sous sa conduite ,  
A la tête de nos rangs ,  
Déjà certain de leur fuite ,  
Attaque leurs premiers flancs.  
MERCI, qu'un même ordre enflamme ,  
Parmi les feux & la flamme  
Qui tonnent aux environs ,  
Force , disperse , renverse ,  
Détruit tout ce qui traverse  
L'effort de ses escadrons .

Nos soldats , dans la tempête  
Par cet exemple affermis ,  
Sans crainte exposent leur tête  
A tous les feux ennemis ;  
Et chacun , malgré l'orage ,  
Suivant d'un même courage  
Le chef présent en tous lieux ,  
Plein de joie & d'espérance ,  
Combat avec l'assurance  
De triompher à ses yeux .

De quelle ardeur redoublée  
Mille intrépides guerriers  
Viennent ils dans la mêlée  
Chercher de sanglans lauriers ?  
O héros , à qui la gloire  
D'une si belle victoire  
Doit son plus ferme soutien ,  
Que ne puis-je , dans ces rimes  
Consacrant vos noms sublimes ,  
Immortaliser le mien !

Mais quel désordre incroyable ,  
Parmi ces corps séparés ,  
Grossit la nue effroyable  
Des ennemis rassurés ?  
Près de leur moment suprême ,  
Ils osent , en fuyant même ,  
Tenter de nouveaux exploits.  
Le désespoir les excite ,  
Et la crainte ressuscite  
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel \* Alcide ,  
Qui , seul , entouré de morts ,  
De cette foule homicide  
Arrête tous les efforts ?  
A peine un fer détestable  
Ouvre son flanc redoutable  
Son sang est déjà payé :

---

\* *Le comte de Bonneval.*

Et son ennemi , qui tombe ,  
De sa troupe qui succombe  
Voit fuir le reste effrayé.

EUGENE a fait ce miracle.  
Tout se rallie à sa voix.  
L'infidèle à ce spectacle  
Reculé encor une fois.-  
AREMBERG , dont le courage  
De ces monstres pleins de rage  
Soutient le dernier effort ,  
D'un air que Bellone avoue ,  
Les poursuit & les dévoue  
Au triomphe de la mort.

Tout fuit : tout cède à nos armes.  
Le visir , percé de coups ,  
Va dans Belgrade en allarmes  
Rendre son ame en courroux.  
Le camp s'ouvre ; & ses richesses ,  
Le fruit des vastes largesses  
De cent peuples asservis ,  
Dans cette nouvelle Troie  
Vont être aujourd'hui la proie  
De nos soldats assouvis.

Rendons au dieu des armées  
Nos honneurs les plus touchans  
Que ces voûtes parfumées  
Retentissent de nos chants.

Et lorsqu'envers sa puissance  
Notre humble reconnoissance  
Aura rempli ce devoir ,  
Marchons , pleins d'un nouveau zèle ,  
A la victoire nouvelle  
Qui flatte encor notre espoir.

Temefwar , de nos conquêtes  
Deux fois le fatal écueil ,  
Sous nos foudres toutes prêtes  
Va voir tomber son orgueil.  
Par toi seul , prince invincible ,  
Ce rempart inaccessible  
Pouvoit être renversé.  
Va , par son illustre attaque ,  
Rompre les fers du Valaque  
Et du Hongrois oppressé.

Et toi , qui , suivant les traces  
Du premier de tes aïeux ,  
Epreuves par tant de graces  
La bienveillance des cieux :  
Monarque aussi grand que juste ,  
Reconnois le prix auguste ,  
Dont le monarque des rois  
Paye avec tant de clémence  
Ta piété , ta constance ,  
Et ton zèle pour ses loix.

*Fin du troisième Livre.*

## O D E S ,

## LIVRE QUATRIÈME.

## O D E II.

A L'EMPEREUR,

*Après la conclusion de la quadruple alliance;*

DANS sa carrière féconde  
Le soleil, sortant des eaux,  
Couvre d'une nuit profonde  
Tous les célestes flambeaux.  
Entre les causes premières,  
Tout cède aux vives lumières  
Du feu créé pour les dieux;  
Et des dons que nous étale  
La richesse orientale,  
L'or est le plus radieux.

Telle, ô prince magnanime,  
Ta lumineuse clarté  
Offusque l'éclat sublime  
De toute autre majesté.

Dans un roi d'un sang illustre ,  
Nous admirons le haut lustre  
Du premier de ses états :  
En toi , la royauté même  
Honore le diadème  
Du premier des potentats.

Mais dis-nous : Quelle est la source  
De cette auguste splendeur ,  
Qui , du Midi jusqu'à l'Ourse ,  
Fait révéler ta grandeur ?  
Est-ce cette antique race  
D'aïeux , dont tu tiens la place  
Sur le trône des Romains ?  
Est-ce cet amas de princes ,  
De peuples & de provinces ,  
Dont le sort est dans tes mains ?

Du vaste empire des Mages  
Les fastueux héritiers  
S'applaudissoient des hommages  
De mille peuples altiers.  
Du rivage de l'aurore  
Jusqu'au-delà du Bosphore  
Ils faisoient craindre leurs loix ;  
Et , de l'univers arbitres ,  
Ajoutoient à tous leurs titres  
Le titre de roi des rois.

Cependant



Cependant la Grèce unie  
Avoit déjà sur leurs fronts  
Imprimé l'ignominie  
De mille sanglans affronts :  
Quand la colère céleste  
Fit naître en son sein , funeste  
A ces tyrans amollis ,  
Celui dont la main superbe  
Devoit enterrer sous l'herbe  
Les murs de Persépolis.

Non , non , la fervile crainte  
De cent peuples différens  
Ne mit jamais hors d'atteinte  
La gloire des conquérans.  
Les lauriers les plus fertiles ,  
Sans l'art de les rendre utiles ,  
Leur sont vainement promis ;  
Et leur puissance n'est stable ,  
Qu'autant qu'elle est profitable  
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime ,  
Qui , contre tous les revers ,  
T'affermira sur la cime  
Des grandeurs de l'univers.  
Tes sujets, pleins d'allégresse ,  
Des marques de ta tendresse  
Feront leur seul entretien ;

Et leur amour fécurable  
De ta puissance durable  
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage ,  
Signalé dans tous les temps ,  
Fonda le pénible ouvrage  
De tes destins éclatans.  
C'est lui , qui , de la Fortune ,  
De Bellone & de Neptune ,  
Bravant les légéretés ,  
Dans leurs épreuves diverses ,  
T'a conduit par les traverses  
Au sein des prospérités.

Dèjà l'horrible tourmente  
De cent tonnerres épars  
De Barcelone fumante  
Avoit brisé les remparts ;  
Et bientôt , si ta constance  
N'eût armé la résistance  
De ses braves combattans ,  
Tes rivaux , sur ses murailles ,  
Auroient fait les funérailles  
De ses derniers habitans.

En vain , pour sauver ta tête ,  
La mer t'offroit sur ses eaux ,  
A ton secours toute prête ,  
L'asyle de ses vaisseaux.

A tes amis plus fidelle ,  
Tu voulus , malgré leur zèle ,  
Vaincre ou mourir avec eux ;  
Et ta vertu toujours ferme  
Les protégea jusqu'au terme  
De leurs travaux belliqueux.

Mais sur le trône indomptable ,  
Où commandoient tes aïeux ,  
Quel objet épouvantable  
S'offrit encore à tes yeux ;  
Quand l'implacable furie ,  
Qui sur ta triste patrie  
Déployoit ses cruautés ,  
Vint jusqu'en ta capitale  
Souffler la vapeur fatale  
De ses venins empestés ?

Dans sa course dévorante  
Rien n'arrêtoit ce torrent.  
L'épouse tomboit mourante  
Sur son époux expirant.  
Le fils aux bras de son père ,  
La fille au sein de sa mère  
S'arrachoit avec horreur ;  
Et la mort livide & blême  
Remplissoit ton palais même  
De sa brûlante fureur.

Tu pouvois braver la foudre ,  
Sous un ciel moins dangereux :  
Mais rien ne put te résoudre  
A quitter des malheureux.  
Rois , qui bornez vos tendresses ,  
Dans ces publiques détresses ,  
Au soin de vous épargner ,  
Apprenez à cette marque ,  
Qu'un prince n'est point monarque  
Pour vivre , mais pour régner.

Oui , j'ose encor le redire ,  
Cette illustre fermeté  
Est de ton solide empire  
L'appui le plus redouté.  
C'est elle , qui déconcerte  
L'envie obscure & couverte  
De tes foibles ennemis.  
C'est elle , dont l'influence  
Fait l'indomptable défense  
De tes sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie  
Par son exemple éternel  
Tu laissas dans l'Ibérie  
Un monument solennel ,  
Quand , sur les rives de l'Ebre  
Cherchant le laurier célèbre  
A ta valeur réservé ,

Tes yeux devant Sarragoſſe  
Virent tomber le coloffe  
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie  
Des Thraces ambitieux ,  
N'a-t-on pas vû ton génie ,  
Toujours protégé des cieux ,  
Montrer à ces fiers eſclaves ,  
Que les efforts les plus braves  
Et les plus inefpérés  
Deviennent bientôt poſſibles  
A des guerriers invincibles  
Par tes ordres inſpirés ?

Mais une vertu , plus rare  
Chez les héros de nos jours ,  
Dans tes voiſins te prépare  
Encor de nouveaux ſecours.  
C'eſt cette épreuve avérée ,  
Et cent fois réitérée ,  
De ton équitable foi :  
Vertu , ſans qui tout le reſte  
N'eſt ſouvent qu'un don funeſte  
Au bonheur du plus grand roi.

Vous , qui , dans l'indépendance  
Des nœuds les plus reſpectés ,  
Maſquez du nom de prudence  
Toutes vos duplicités ;

Infidelles politiques ,  
Qui nous cachez vos pratiques  
Sous tant de voiles épais ,  
Cessez de troubler la terre ,  
Moins terribles dans la guerre ,  
Que sinistres dans la paix.

En vain sur les artifices  
Et le faux déguisement ,  
De vos frères édifices  
Vous posez le fondement.  
Contre vos sourdes intrigues  
Bientôt de plus justes ligues  
Joignent vos voisins nombreux ;  
Et leur vengeance unanime  
Vous plonge enfin dans l'abyme ,  
Que vous creusâtes pour eux.

C'est en suivant cette voie ,  
Que tes ennemis flattés  
Deviendront la juste proie  
De leurs complots avortés :  
Tandis qu'aux yeux du ciel même  
Par ton équité suprême  
Justifiant tes exploits ,  
Les premiers princes du monde  
Armeront la terre & l'onde  
Pour le maintien de tes droits.

Ils sçavent que ta justice ,  
Sourde aux vaines passions ,  
Est la seule directrice  
De toutes tes actions ;  
Et que la vigueur austère  
De ton sage ministère  
Toujours inspiré par toi ,  
Inaccessible aux foiblesses ,  
Lui fait des moindres promesses  
Une inviolable loi.

Ainsi jamais ni la crainte ,  
Ni les soupçons épineux ,  
D'une alliance si sainte  
Ne pourront troubler les nœuds ;  
Et cette amitié durable ,  
Qui d'un repos désirable ,  
Fonde en eux le ferme espoir ,  
Leur rendra toujours sacrée  
L'incorruptible durée  
De ton suprême pouvoir.



## O D E II.

A. S. A. S. M. LE PRINCE

EUGENE DE SAVOYE,

*Après la paix de Passarowits.*

Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée ,  
 Qui , violant la foi d'une paix dédaignée ,  
 Forgeoient déjà les fers qu'ils nous avoient promis ,  
 De leur coupable sang ont lavé cette injure ,  
     Et payé leur parjure  
 De trois vastes états par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie ,  
 De trois cent mille bras armant la barbarie ,  
 Faire voler la mort au milieu de nos rangs ;  
 Et deux fois on a vû leurs corps sans sépulture  
     Devenir la pâture  
 Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous , qui combattant sous les heureux auspices  
 D'un monarque du ciel l'amour & les délices ,  
 Avez rempli leurs champs de carnage & de morts :  
 Vous , par qui le Danube , affranchi de sa chaîne ,  
     Peut désormais sans peine  
 Du Tage débordé réprimer les efforts.

Prince ,



Prince , n'est-il pas temps , après tant de fatigues ,  
 De goûter un repos que les destins prodigues ,  
 Pour prix de vos exploits , accordent aux humains ?  
 N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre ,  
     Et vous asseoir à l'ombre  
 Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains ?

Non : ce seroit en vain que la paix renaissante  
 Rendroit à nos cités leur pompe florissante ,  
 Si ses charmes flatteurs vous pouvoient éblouir :  
 Son bonheur , sa durée impose à votre zèle  
     Une charge nouvelle ;  
 Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie , au milieu de vos veilles ,  
 Vous rend encor épris des sçavantes merveilles  
 Qui firent de tout temps l'objet de votre amour ?  
 Pouvez-vous des neuf sœurs concilier les charmes  
     Avec le bruit des armes ,  
 Le poids du ministère & les soins de la cour ?

Vous le pouvez sans doute ; & cet accord illustre ,  
 Peu connu des héros sans éloge & sans lustre ,  
 Fut toujours réservé pour les héros fameux.  
 C'est aux grands hommes seuls à sentir le mérite  
     D'un art qui ressuscite  
 L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent seuls enflammer le génie  
De ces enfans chéris du dieu de l'harmonie,  
Dont l'immortelle voix se consacre aux guerriers.  
Une gloire commune , un même honneur anime  
Leur tendresse unanime ;  
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître ,  
Peu doivent aux aïeux dont ils tiennent leur être ,  
Le respect de la terre & la faveur des rois ;  
Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance  
Sont mis en leur puissance ;  
Les sublimes talens , & les fameux exploits.

C'est par-là , qu'au travers de la foule importune  
Tant d'hommes renommés , malgré leur infortune ,  
Se sont fait un destin illustre & glorieux ;  
Et que leurs noms , vainqueurs de la nuit la plus sombre  
Ont su dissiper l'ombre ,  
Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre & fragile ,  
Quand le souffle des dieux eut animé l'argile ,  
Dont les premiers humains avoient été paîtris ,  
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence ;  
Et nulle préférence  
Ne distinguoit encor leur mérite & leur prix.

Mais ceux qui, pénétrés de cette ardeur divine,  
Sentirent les premiers leur sublime origine,  
S'élevèrent bientôt par un vol généreux ;  
Et ce céleste feu dont ils tenoient la vie ,  
Leur fit naître l'envie  
D'éclairer l'univers & de le rendre heureux.

De-là , ces arts divins , en tant de biens fertiles ;  
De-là , ces saintes loix , dont les règles utiles  
Firent chérir la paix , honorer les autels ;  
Et de-là ce respect des peuples du vieil âge ,  
Dont le pieux hommage  
Plaçà leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands hommes.  
Le reste , confondus dans la foule où nous sommes ,  
Jouissoient des travaux de leurs sages aïeux :  
Lorsque l'ambition , la discorde & la guerre ,  
Vils enfans de la terre ,  
Vinrent troubler la paix de ces enfans des dieux.

Alors , pour soutenir la débile innocence ,  
Pour réprimer l'audace & dompter la licence ,  
Il fallut à la gloire immoler le repos :  
Les veilles , les combats , les travaux mémorables ,  
Les périls honorables ,  
Furent l'unique emploi des rois & des héros.

Mais combien de grands noms , couverts d'ombres funèb  
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres ,  
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus ?  
Il n'est rien que le temps n'absorbe & ne dévore :  
Et les faits qu'on ignore ,  
Sont bien peu différens des faits non venus.

Non , non : sans le secours des filles de Mémoire ,  
Vous vous flattez en vain , partisans de la gloire ,  
D assurer à vos noms un heureux souvenir :  
Si la main des neuf sœurs ne pare vos trophées ,  
Vos vertus étouffées  
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces nymphes sublimes :  
Mais vous sçavez aussi que vos faits magnanimes  
Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon.  
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique  
De l'alliance antique °  
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la fortune.  
Son art , peu profitable à la vertu commune ,  
Au vice qui le craint fut toujours odieux :  
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes  
Egalent aux dieux mêmes ,  
De sçavoir estimer le langage des dieux.

Vous , qu'ils ont pénétré de leur plus vive flamme ,  
Vous, qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,  
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux ,  
Ne défavouez point une muse fidelle ;

Et souffrez que son zèle  
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'a vos neveux elle laisse une image  
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage ,  
L'inébranlable foi , l'honneur , la probité ,  
Et mille autres vertus, qui, mieux que vos victoires,  
Feront de nos histoires  
Le modèle éternel de la postérité.

Cependant , occupé de soins plus pacifiques ,  
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques  
De vos travaux guerriers nobles délassemens ;  
Et rendez-nous encor , par vos doctes largesses ,  
Les sçavantes richesses  
Que vir périr l'Egypte en ses embrasemens.

Dans nos arts florissans , quelle adresse pompeuse ,  
Dans nos doctes écrits , quelle beauté trompeuse  
Peuvent se dérober à vos vives clartés !  
Et , dans l'obscurité des plus sombres retraites ,  
Quelles vertus secretes ,  
Quel mérite timide échappe à vos bontés ?

Je n'en ressens que trop l'influence féconde :  
Tandis que votre bras faisoit le sort du monde ,  
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi ,  
Et me rendre peut-être à moi seul chérissable

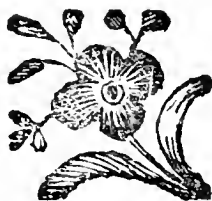
La gloire périssable

Des stériles travaux qui font tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles ,  
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles  
Cultivoit les talens , honoroit le sçavoir ;  
Et de Chérile même excusant la manie ,

Au défaut du génie ,

Récompensoit en lui le desir d'en avoir,



## O D E I I I.

## A L'IMPÉRATRICE AMÉLIE.

MUSE , qui des vrais Alcées  
Soutenant l'activité ,  
A leurs captives pensées  
Fais trouver la liberté ,  
Viens à ma timide verve ,  
Que le froid repos énerve ,  
Redonner un feu nouveau ;  
Et délivre ma Minerve  
Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance ,  
Pour l'honneur de ses autels ,  
Vouloit rendre l'innocence  
Aux infortunés mortels ;  
Et si l'aimable Cybèle  
Sur cette terre infidelle  
Daignoit redescendre encor .  
Pour faire vivre avec elle  
Les vertus de l'âge d'or :

Quels organes , quels ministres  
Dignes d'obtenir son choix ,  
Pourroient , en ces temps sinistres ,  
Nous faire entendre sa voix ?  
Seroient-ce ces doctes mages ,  
Des peuples de tous les âges  
Réformateurs consacrés ,  
Bien moins pour les rendre sages ,  
Que pour en être honorés ?

Mais les divines merveilles  
Qui font chérir leurs leçons ,  
Dans nos superbes oreilles  
N'exciteroient que des sons.  
Quel siècle plus mémorable  
Vit d'un glaive secourable  
Le vice mieux combattu ?  
Et quel siècle misérable  
Vit regner moins de vertu ?

L'éloquence des paroles  
N'est que l'art ingénieux  
D'amuser nos sens frivoles  
Par des tours harmonieux.  
Pour rendre un peuple traitable ,  
Vertueux , simple , équitable ,  
Ami du ciel & des loix ,  
L'éloquence véritable  
Est l'exemple des grands rois.



C'est ce langage, visible ,  
Dans nos vrais législateurs ,  
Qui fait la règle infaillible  
Des peuples imitateurs.  
Contre une loi qui nous gêne ,  
La nature se déchaîne ,  
Et cherche à se révolter ;  
Mais l'exemple nous entraîne ,  
Et nous force à l'imiter.

En vous , en votre sagesse ,  
De ce principe constant  
Je vois , auguste princesse ,  
Un témoignage éclatant ;  
Et dans la splendeur divine  
De ces vertus qu'illumine  
Tout l'éclat du plus grand jour ,  
Je reconnois l'origine  
Des vertus de votre cour.

La bonté qui brille en elle  
De ses charmes les plus doux ,  
Est une image de celle  
Qu'elle voit briller en vous ;  
Et par vous seule enrichie ,  
Sa politesse affranchie  
Des moindres obscurités ,  
Est la lueur réfléchie  
De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile ,  
Quel règne si renommé  
Vit d'un éclat plus utile  
Le diadème animé !  
Quelle piété profonde ,  
Quelle lumière féconde  
En nobles instructions ,  
Du premier trône du monde  
Rehaussa mieux les rayons !

Des héros de ses écoles  
La Grèce a beau se targuer :  
La pompe de leurs paroles  
Ne m'apprend qu'à distinguer  
De l'autorité puissante  
D'une sagesse agissante  
Qui règne sur mes esprits ,  
La sagesse languissante  
Que j'honore en leurs écrits.

Non , non : la philosophie  
En vain se fait exalter :  
On n'écoute que la vie  
De ceux qu'on doit imiter.  
Vous seuls , ô divine race ,  
Grands rois , qui tenez la place  
Des rois au ciel retirés ,  
Pouvez conserver la trace  
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée  
De cet âge radieux ,  
Qui vit la terre honorée  
De la présence des dieux :  
L'homme instruit par l'habitude ,  
Marchant avec certitude  
Dans leurs sentiers lumineux ,  
Imitoit , sans autre étude ,  
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première  
Affermi par ce pouvoir ,  
Chacun puisoit sa lumière  
Aux sources du vrai sçavoir ;  
Et dans ce céleste livre  
Des leçons qu'il devoit suivre ,  
Toujours prêt à se nourrir ,  
Préféroit l'art de bien vivre  
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides ,  
Transportés loin de nos yeux ,  
Sur l'aîle des vents rapides  
S'envolèrent vers les cieux :  
La science opiniâtre ,  
De son mérite idolâtre ,  
Vint au milieu des clameurs  
Edifier son théâtre  
Sur la ruine des mœurs.

Dès lors, avec l'assurance  
De s'attirer nos tributs,  
La fastueuse éloquence  
Prit la place des vertus.  
L'art forma leur caractère ;  
Et de la sagesse austère  
L'aimable simplicité  
Ne devint plus qu'un mystère  
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce,  
Philosophes sourcilleux ;  
Et pour nous prouver la force  
De vos secours merveilleux,  
Montrez-nous depuis Pandore  
Tous les vices qu'on abhorre  
En terre mieux établis,  
Qu'aux siècles que l'on honore  
Du nom de siècles polis.

Avant que dans l'Italie,  
Sous de sinistres aspects,  
La vertu se fût polie  
Par le mélange des Grecs,  
La foi, l'honneur, la constance,  
L'intrépide résistance  
Dans les plus mortels dangers,  
Y régnoient sans l'assistance  
Des préceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique,  
 Elle laissa dans son sein  
 Des disciples du portique  
 Glisser le premier essain.  
 Rome, en les voyant paroître,  
 Cessa de se reconnoître  
 Dans ses tristes rejettons;  
 Et le même âge vit naître  
 Les Gracques & les Catons.



## O D E I V.

## A U R O I

## D E L A G R A N D E B R E T A G N E.

**T**ANDIS que l'Europe étonnée  
Voit ses peuples les plus puissans  
Traîner dans les besoins pressans  
Une importune destinée :  
Grand roi , loin de ton peuple heureux  
Quel dieu propice & généreux  
Détournant ces tristes nuages ,  
Sembler pour lui seul désormais  
Réserver tous les avantages  
De la victoire & de la paix ?

Quelle inconcevable puissance  
Fait fleurir sa gloire au-dehors !  
Quel amas d'immenses trésors  
Dans son sein nourrit l'abondance !  
La Tamise , reine des eaux ,  
Voit ses innombrables vaisseaux  
Porter sa loi dans les deux mondes ,  
Et forcer jusqu'au dieu des mers  
D'enrichir ses rives fécondes  
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuse largesse  
 Ici tout partage le prix.  
 A l'aspect de ces murs chéris,  
 La pauvreté devient richesse.  
 Dieux ! quel déluge d'habitans  
 Y brave , depuis si long-temps ,  
 L'indigence ailleurs si commune !  
 Quel prodige , encor une fois ,  
 Semble y faire de la fortune  
 L'exécutrice de ses loix !

Peuples , vous devez le connoître ;  
 Ce comble de félicité  
 N'est dû qu'à la sage équité  
 Du meilleur roi qu'on ait vû naître.  
 De vos biens , comme de vos maux ,  
 Les gouvernemens inégaux  
 Ont toujours été la sèmençe :  
 Vos rois sont dans la main des dieux  
 Les instrumens de la clémence  
 Ou de la colere des cieux.

Oui , grand prince , j'ose le dire ;  
 Tes sujets , de biens si comblés ,  
 Languiroient peut-être accablés  
 Sous le joug de tout autre empire.  
 Le ciel , jaloux de leur grandeur ,  
 Pour en assurer la splendeur ,  
 Leur devoit un maître équitable ,

Qui préférât leurs libertés  
A la justice incontestable  
De ses droits les plus respectés.

Mais , grand roi , de ces droits sublimes  
Le sacrifice généreux  
T'assure d'autres droits sur eux  
Bien plus forts & plus légitimes.  
Les faveurs , qu'ils tiennent de toi ,  
Sont des ressources de leur foi  
Toujours prêtes pour ta défense ,  
Qui leur font chérir leur devoir ,  
Et qui n'augmentent leur puissance ,  
Que pour affermir ton pouvoir.

Un roi , qui ravit par contrainte  
Ce que l'amour doit accorder ,  
Et qui , content de commander ,  
Ne veut régner que par la crainte ,  
En vain , fier de ses hauts projets ,  
Croit , en abaissant ses sujets ,  
Relever son pouvoir suprême :  
Entouré d'esclaves soumis ,  
Tôt ou tard il devient lui-même  
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile  
Est celui qui , par ses faveurs ,  
Songe à s'élever dans les cœurs  
Un trône durable & tranquille ?



Qui ne connoît point d'autres biens ,  
 Que ceux que ses vrais citoyens  
 De sa bonté peuvent attendre ;  
 Et qui , prompt à les discerner ,  
 N'ouvre les mains que pour répandre ,  
 Et ne reçoit que pour donner !

Noble & généreuse industrie  
 Des Antonins & des Titus ,  
 Source de toutes les vertus  
 D'un vrai père de la patrie !  
 Hélas ! par ce titre fameux ,  
 Peu de princes ont sçu comme eux ,  
 S'affranchir de la main des Parques.  
 Mais ce nom si rare , grand roi ,  
 Qui jamais d'entre les monarques  
 S'en rendit plus digne que toi ?

Qui jamais vit le diadème  
 Armer contre ses ennemis  
 Un vengeur aux loix plus soumis ,  
 Et plus détaché de soi-même ?  
 La sûreté de tes états  
 Peut bien , contre quelques ingrats ,  
 Changer ta clémence en justice :  
 Mais ce mouvement étranger  
 Redevient clémence propice ,  
 Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste ;  
Qui souvent de l'autorité  
Etablit mieux la sûreté  
Que la vengeance la plus juste.  
Ainsi le plus grand des Romains ;  
De ses ennemis inhumains  
Confondant les noirs artifices ,  
Trouva l'art de se faire aimer  
De ceux que l'horreur des supplices  
N'avoit encor pû défarmer.

Que peut contre toi l'impuissance  
De quelques foibles mécontents ,  
Qui sur l'infortune des temps  
Fondent leur dernière espérance ,  
Lorsque , contre leurs vains souhaits ;  
Tu réunis , par tes bienfaits ,  
La cour , les villes , les provinces ;  
Et lorsqu'aidés de ton soutien ,  
Les plus grands rois , les plus grands princes  
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à toi , toujours défunie ,  
L'Europe , par tes soins heureux ,  
Voit ses chefs les plus généreux  
Inspirés du même génie.  
Ils ont vû , par ta bonne-foi ,  
De leurs peuples troublés d'effroi ,  
La crainte heureusement déçue ;

Et déracinée à jamais ,  
La haine si souvent reçue  
En survivance de la paix.

Poursuis , monarque magnanime :  
Achève de leur inspirer  
Le desir de persévérer  
Dans cette concorde unanime.  
Commande à ta propre valeur  
D'éteindre en toi cette chaleur  
Qu'allume ton goût pour la gloire ;  
Et donne au repos des humains  
Tous les lauriers que la victoire  
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous , peuples , à sa puissance ,  
Associés par tant de droits ,  
Songez que de toutes vos loix ,  
La plus sainte est l'obéissance.  
Craignez le zèle séducteur ,  
Qui , sous le prétexte flatteur  
D'une liberté plus durable ,  
Plonge souvent , sans le vouloir ,  
Dans le chaos inséparable  
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes , l'honneur de la Grèce ,  
Et , comme vous , reine des mers ,  
Eût toujours rempli l'univers  
De sa gloire & de sa sagesse :

Mais son peuple , trop peu soumis ,  
Ne put dans les termes permis ,  
Contenir sa puissance extrême ;  
Et , trahi par la vanité ,  
Trouva dans sa liberté même ,  
La perte de sa liberté.



O D E V.

AU ROI DE POLOGNE ;

*Sur les vœux que les peuples de Saxe  
faisoient pour son retour.*

C'EST trop long-temps, grand roi, différer ta promesse,  
Et d'un peuple qui t'aime épuiser les desirs ;  
Reviens , de ta patrie, en proie à la tristesse,  
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour , comme une tendre épouse  
Attend son jeune époux, absent depuis un an ,  
Et que retient encor sur son onde jalouse  
L'infidèle Océan.

Plongée , à ton départ , dans une nuit obscure ,  
Ses yeux n'ont vû lever que de tristes soleils :  
Rends-lui , par ta présence , une clarté plus pure ,  
Et des jours plus vermeils.

Mais non : je vois l'erreur du zèle qui m'anime.  
Ta patrie est , par-tout, grand roi, je le sçai bien ,  
Où peut de tes états le bonheur légitime  
Exiger ton soutien.

Les peuples nés aux bords que la Vistule arrose ,  
Sont , par adoption , devenus tes enfans ;  
Tu leur dois compte enfin , le devoir te l'impose ,  
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras , au milieu des allarmes ,  
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis ,  
Faire jadis l'essai de ses premières atmes  
Contre leurs ennemis ?

Cent fois , d'une puissance impie & sacrilège ,  
Leurs yeux t'ont vû braver les feux , les javelots ,  
Et le fer à la main briguer le privilège  
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altière  
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers :  
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière  
Du temple des guerriers.

En mille autres combats , sous l'œil de la victoire ,  
Des plus affreux dangers affrontant le concours ,  
Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire  
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire :  
Ils sçavent qu'un héros par son rang exalté ,  
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire  
A la nécessité.

Mais le ciel protégeoit une si belle vie ;  
Il vouloit voir sur toi ses desseins accomplis ,  
Et par toi relever au sein de ta patrie  
Ses honneurs abolis.

Un royaume fameux , fondé par tes ancêtres ,  
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur ,  
Et ses peuples par toi voir de leurs premiers maîtres  
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit & fait gronder l'orage ,  
Qui sur eux , tout à coup , va fondre avec effroi ;  
Le ciel t'offre un péril digne de ton courage ;  
Mais il combat pour toi.

Ce superbe ennemi des princes de la terre ,  
Contre eux , contre leurs droits si fièrement armé ,  
Tombe , & meurt foudroyé par le même tonnerre  
Qu'il avoit allumé.

Tu règnes cependant ; & tes sujets tranquilles  
Vivent , sous ton appui , dans un calme profond ,  
A couvert des larcins & des courses agiles  
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage :  
Le laboureur content cultive ses guérets :  
Le voyageur est libre ; & , sans peur du pillage ,  
Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime :  
Le foible est foulagé , l'orgueilleux abattu :  
La force craint la loi ; la peine suit le crime ;  
Le prix suit la vertu.

Grand roi , si le bonheur d'un royaume paisible  
Fait la félicité d'un prince généreux ,  
Quel héros couronné , quel monarque invincible  
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée ,  
Eternisant ta gloire en ta postérité ,  
Pouvoit mieux affermir l'infailible durée  
De ta prospérité ?

Ce sont-là les faveurs , dont la bonté céleste  
A payé ton retour au culte fortuné ,  
Que tes pères , séduits par un guide funeste ,  
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand roi, c'est l'arbitre suprême,  
Qui, pour mieux t'élever, voulut t'assujettir ;  
Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même  
Daigna te départir.

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace  
Des fiers héros Saxons il lava les forfaits ,  
Afin de faire un jour éclater sur leur race  
Sa gloire & ses bienfaits.



L'empire fut le prix de leur obéissance :  
 Il choisit les Othons , & voulut par leurs mains  
 Du joug des Albéric's & des fers de Crescence  
 Affranchir les Romains.

Dès-lors , que ne peut point un exemple sublime  
 Transmis des souverains au reste des mortels !  
 L'univers vit par-tout un encens légitime  
 Fumer sur ses autels.

Des héros de leur sang la piété soumise  
 Triompha six cens ans avec le même éclat ,  
 Sans jamais séparer l'étendard de l'église  
 Des drapeaux de l'état.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes princes  
 Que des fils généreux , qui , fermes dans sa loi ,  
 Maintenoient la splendeur de leurs vastes provinces  
 Par celle de la foi.

O siècles lumineux ! votre clarté célèbre  
 Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau ?  
 Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funèbre  
 Couvrir un jour si beau ?

L'héritier de leur nom , l'héritier de leur gloire ,  
 Ose applaudir ; que dis-je ? ose appuyer l'erreur ;  
 Et d'un vil apostat , l'opprobre de l'histoire ,  
 Adopter la fureur.

L'auguste vérité le voit s'armer contr'elle ;  
Et , sous le nom du ciel , combattant pour l'enfer ,  
Tout le Nord révolté soutenir sa quereile  
Par la flamme & le fer.

Ah ! c'en est trop ; je cède à ma douleur amère :  
Retirons-nous , dit-elle , en de plus doux climats ,  
Et cherchons des enfans , qui du sang de leur mère  
Ne souillent point leurs bras.

Fils-ingrat , c'est par toi que mon malheur s'achève.  
Tu détruis mon pouvoir : mais le tien va finir.  
Un dieu vengeur te suit : tremble ; son bras s'élève  
Tout prêt à te punir.

Je vois , je vois le trône où ta fureur s'exerce ,  
Tomber sur tes neveux de sa chute écrasés ,  
Comme un chêne orgueilleux , que l'orage renverse  
Sur ses rameaux brisés.

Mais , sur le tronc aride , une branche élevée  
Doit un jour réparer ses débris éclatans ,  
Par mes mains & pour moi nourrie & conservée  
Jusqu'à la fin des temps.

Rejetton fortuné de cette tige illustre ,  
Un prince , aimé des cieux , rentrera sous mes loix ;  
Et mes autels détruits reprendront tout le lustre  
Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai , par lui , sur des peuples rebelles :  
 Il regnera , par moi , sur des peuples soumis ;  
 Et j'anéantirai les complots infidèles  
 De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux ! Veillent les destinées  
 De son empire aimable éterniser le cours ;  
 Et pour votre bonheur prolonger ses années  
 Aux dépens de vos jours !

Puisse l'auguste fils , qui marche sur ses traces ,  
 Et que le ciel lui-même a pris soin d'éclairer ,  
 Conserver à jamais les vertus & les graces  
 Qui le font adorer !

Digne fruit d'une race en héros si féconde ,  
 Puisse-t-il égaler leur gloire & leurs exploits ;  
 Et devenir comme eux les délices du monde ,  
 Et l'exemple des rois !



## O D E VII.

*Sur les Divinités Poétiques.*

C'EST vous encor que je reclame ,  
Muses , dont les accords hardis  
Dans les sens les plus engourdis  
Versent cette céleste flamme ,  
Qui dissipe leur sombre nuit ;  
Et qui , flambeau sacré de l'ame ,  
L'éclaire , l'échauffe & l'instruit.

Nymphes , à qui le ciel indique  
Ses mystères les plus secrets ,  
Je viens chercher dans vos forêts  
L'origine & la source antique  
De ces dieux , fantômes charmans ,  
De votre verve prophétique  
Indisputables élémens.

Je la vois : c'est l'ombre d'Alcée ,  
Qui me la découvre à l'instant ;  
Et qui déjà , d'un œil content ,  
Dévoile à ma vûe empressée ,  
Ces déités d'adoption ,  
Synonymes de la pensée ,  
Symboles de l'abstraction.

C'est lui. La foule qui l'admire  
Voit encore , au son de ses vers ,  
Fuir ces tyrans de l'univers ,  
Dont il extermina l'empire.  
Mais , déjà sur de nouveaux tons ,  
Je l'entends accorder sa lyre ;  
Il s'approche ; il parle : écoutons.

Des sociétés temporelles  
Le premier lien est la voix ,  
Qu'en divers sons l'homme , à son choix ,  
Modifie & fléchit pour elles :  
Signes communs & naturels ,  
Où les ames incorporelles ,  
Se tracent aux sens corporels.

Mais , pour peindre à l'intelligence  
Leurs immatériels objets ,  
Ces signes , à l'erreur sujets ,  
Ont besoin de son indulgence ;  
Et dans leurs secours impuissans ,  
Nous sentons toujours l'indigence  
Du ministère de nos sens.

Le fameux chantre d'Ionie  
Trouva dans ses tableaux heureux ,  
Le secret d'établir entre eux  
Une mutuelle harmonie :

Et ce commerce leur apprit  
L'art , inventé par Uranie ,  
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible  
De cet interprete des dieux ,  
Tout sentiment s'exprime aux yeux ;  
Tout devient image sensible ;  
Et , par un magique pouvoir ,  
Tout s'en'le prendre un corps visible  
Vivre , parler & se mouvoir.

Oui , c'est toi , peintre inestimable ,  
Trompette d'Achille & d'Iector ,  
Par qui d' l'heureux siècle d'or  
L'homme entend le langage aimable ;  
Et voit , dans la variété  
Des portraits menteurs de la fable ,  
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre  
Réglant le fort par ses arrêts :  
Il voit , sous les yeux de Cérès ,  
Croître les trésors de la terre :  
Il reconnoît le dieu des mers ,  
A ces sons qui calment la guerre  
Qu'Eole excitoit dans les airs.

Si , dans un combat homicide ,  
Le devoir engage ses jours ,  
Pallas , volant à son secours ,  
Vient le couvrir de son égide :  
S'il se vove au maintien des loix ,  
C'est Thémis qui lui sert de guide ,  
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux si son cœur n'aspire  
Qu'aux douceurs de la liberté ,  
Astrée est la divinité ,  
Qui lui fait chérir son empire :  
S'il s'élève au faîte du vallon ,  
Son enthousiasme est la lyre  
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi , consacrant le système  
De la sublime fiction ,  
Homère , nouvel Amphion ,  
Change , par la vertu suprême  
De ses accords doux & sçavans ,  
Nos destins , nos passions même ,  
En êtres réels & vivans.

Ce n'est plus l'homme , qui , pour plaire ,  
Etale ses dons ingénus :  
Ce sont les Graces , c'est Vénus ,  
Sa divinité tutélaire.

La sagesse qui brille en lui ,  
C'est Minerve , dont l'œil l'éclaire ,  
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente & fougueuse Bellone  
Arme son courage aveuglé :  
Les frayeurs , dont il est troublé ,  
Sont le flambeau de Tisiphone :  
Sa colère est Mars en fureur ;  
Et ses remords sont la Gorgone ,  
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle  
Peut , dans les temples les plus saints ,  
Attacher les yeux des humains  
A l'objet d'un culte fidelle ;  
Et peindre , sans témérité ,  
Sous une apparence mortelle ,  
La divine immortalité.

Vous donc , réformateurs austères  
De nos privilèges sacrés ,  
Et vous , non encore éclairés  
Sur nos symboliques mystères ,  
Eloignez-vous , pâles censeurs ,  
De ces retraites solitaires  
Qu'habitent les neuf doctes sœurs ,



Ne venez point sur un rivage  
Consacré par leur plus bel art  
Porter un aveugle regard ;  
Et loin d'elles tout triste sage ,  
Qui , voilé d'un sombre maintien ,  
Sans avoir appris leur langage ,  
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impose silence  
Aux doctes accens de sa voix ;  
Et déjà dans le fond des bois  
Impétueuse elle s'élance :  
Tandis que je cherche des sons  
Dignes d'atteindre l'excellence  
De ses immortelles leçons.



## O D E VII.

*Sur le devoir & le sort des grands  
Hommes.*

Nous honorons du nom de sage  
Celui qui , content de son sort ,  
Et loin des vents & de l'orage ,  
Goûtant les délices du port ,  
Sçait , au milieu de l'abondance ,  
Dans une noble indépendance  
Trouver la gloire & le repos ;  
Mais cette sagesse tranquille ,  
Vertu dans un mortel stérile ,  
N'est point vertu dans un héros.

Pour jouir d'une paix chérie ,  
Les cœurs ne nous l'ont point prêté :  
Il est comptable à sa patrie  
Des devoirs qu'il vient de leur bonté.  
Cette indépendance souveraine  
N'est pour lui qu'une illustre chaîne  
Qui l'attache au bonheur d'autrui.  
Tous les brillans qui l'embellissent ,  
Tous les talens qui l'ennoblissent ,  
Sont en lui , mais non pas à lui.

Il sçait, & c'est un avantage  
Peu connu de ses vains rivaux ,  
Que son véritable partage  
Sont les veilles & les travaux :  
Que sur tous les êtres du monde ,  
Des dieux la sagesse profonde  
Étend ses regards généreux ;  
Et , qu'éclos de leurs mains fertiles ,  
Les uns naissent pour être utiles ,  
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi , victime préparée  
Pour le bonheur du genre-humain ,  
Vieime non moins consacrée  
A l'empire du souverain ;  
Soit sur la mer , soit sur la terre ,  
Soit dans la paix , soit dans la guerre ,  
D'une foi mâle revêtu ,  
Son prince , dont il est l'organe ,  
Sa propre vertu le condamne  
A s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire  
Des présens que nous font les cieux.  
Un roi parle : il faut , pour lui plaire ,  
Quitter sa patrie & ses dieux.  
Héros guerriers , héros paisibles ,  
Il faut à ses loix inviolables  
Asservir vos talens vainqueurs :

Partez , volez , ames viriles ;  
Courez lui soumettre les villes ,  
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle  
Vous voulez recevoir le prix ,  
Revenez. L'absence infidelle  
Enfante peu de favoris.  
Les récompenses les plus dûes  
Sont souvent des dettes perdues ,  
Pour qui tarde à les répéter ;  
Et sur l'absent qui le mérite ,  
Le présent qui les sollicite  
Est toujours sûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître ,  
Et souvent même dédaigné ,  
Ne se fait jamais bien connoître,  
Dans un point de vûe éloigné.  
En vain sous d'illustres auspices  
Produiroit-il de ses services  
Le témoignage glorieux :  
Sa présence est le seul langage  
Qui puisse en assurer le gage :  
Les rois ont le cœur dans les yeux.

C'est à ces astres vénérables  
D'illuminer ses actions.  
C'est de leurs rayons favorables  
Qu'il doit tirer tous ses rayons.

Bientôt leur céleste influence  
 Va le combler d'une affluence  
 De biens , de gloire & de splendeurs ;  
 Et , l'éclairant d'un nouveau lustre ,  
 Porter sa destinée illustre  
 Au plus haut sommet des grandeurs.

Installé dans le rang sublime  
 Où l'ont placé leurs justes loix ,  
 Il peut , d'un pouvoir légitime ,  
 Exercer les plus vastes droits :  
 Il peut , pour foudroyer le vice ,  
 De la force & de la justice  
 Réunir le double soutien :  
 Il peut enfin , fidèle oracle ,  
 Faire trouver , sans nul obstacle ,  
 Le bonheur public dans le sien.

Mais , si jamais un noir orage  
 Long-temps suspendu dans son cours ?  
 Fait sur lui crever le nuage  
 Elevé durant ses beaux jours ;  
 C'est alors que , libre de crainte ,  
 Le dépit que masquoit la feinte  
 Se change en mortelles fureurs ;  
 Et que l'envie empoisonnée ,  
 Par l'impunité déchaînée ,  
 Dépouille toutes ses terreurs.

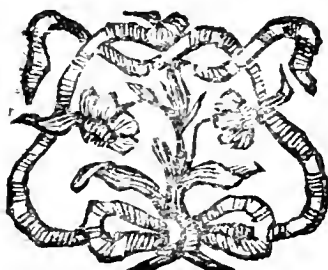
Sa gloire aussi-tôt obscurcie ,  
Vaine ombre d'un jour éclipsé ,  
Disparoît , souillée & noircie  
Par le mensonge intéressé ;  
Canal impur , qui , dans leurs courses  
Infectant les plus belles sources ,  
Change en erreur la vérité ,  
L'industrie en extravagance ,  
La grandeur d'ame en arrogance ,  
Et le zèle en témérité.

Tout fuit ; tout cherche un nouveau maître  
Ses complaisans les plus flatteurs  
Sont les premiers qu'on voit paroître  
Entre ses prudens déserteurs.  
En vain ses qualités suprêmes  
Forcent les témoignages mêmes  
A l'équité les moins soumis ;  
En vain , par ses bontés célèbres ,  
Cent noms sont sortis des ténèbres :  
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous ! que la bonne fortune  
Maintient à l'abri des revers ,  
De la terre charge importune ,  
Peuple inutile à l'univers :  
Au sein de la béatitude  
Bornez-vous , fixez votre étude  
Au choix des plaisirs les plus doux :

Et dans l'oifive nonchalance  
De votre paisible opulence  
Ne songez qu'à vivre pour vous.

Tandis que le zèle héroïque ,  
Esclave de sa dignité ,  
A la félicité publique  
Consacrera sa liberté :  
Ou , perdu dans la foule obscure ,  
Et d'une vie ingrate & dure  
Traînant les foudis épineux ,  
Verra , sans murmure & sans peine ,  
De la prospérité hautaine  
Briller le faste dédaigneux.



## O D E VIII.

## A L A P A I X.

**O** PAIX ! tranquille Paix ! secourable immortelle ;  
Fille de l'harmonie , & mère des plaisirs ,  
Que fais-tu dans les cieux , tandis que de Cybèle  
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?

Si , par l'ambition de la terre bannie ,  
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs ,  
Que t'a fait l'innocence , injustement punie  
De l'inhumanité de tes persécuteurs ?

Equitable déesse , entens nos voix plaintives :  
Vois ces champs ravagés , vois ces temples brûlans ;  
Ces peuples éplorés , ces meres fugitives ,  
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang & de carnage  
La terre a-t-elle vû ses flancs plus engraisés ?  
Et quel fleuve jamais vit border son rivage  
D'un plus horrible amas de mourans entassés ?

Telle , autour d'Ilion , la mort livide & blême  
Moissonnoit les guerriers de Phrygie & d'Argos ,  
Dans ces combats affreux , où le dieu Mars lui-même  
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un



D'un cri , pareil au bruit d'une armée invincible  
 Qui s'avance au signal d'un combat furieux ,  
 Il ébranla du ciel la voûte inaccessible ,  
 Et vint porter sa plainte au monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter , dont la présence auguste  
 Fait rentrer, d'un coup d'œil, l'audace en son devoir,  
 Interrompant la voix de ce guerrier injuste ,  
 En ces mots foudroyans confondit son espoir :

\* Va , tyran des mortels, dieu barbare & funeste ,  
 Va faire retentir tes regrets , loin de moi :  
 De tous les habitans de l'Olympe céleste ,  
 Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre , à qui la pitié ne peut se faire entendre ,  
 Tu n'aimes que le meurtre & les embrasemens.  
 Les remparts abattus , les palais mis en cendre ,  
 Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur & la mort vont sans cesse à ta suite ,  
 Monstre nourri de sang , cœur abreuvé de fiel ,  
 Plus digne de regner sur les bords du Cocyte ,  
 Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

Ah ! lorsque ton orgueil languissoit dans les chaînes ,  
 Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer ,  
 Pourquoi , trop peu sensible aux misères humaines,  
 Mercure , malgré moi , vint-il t'en délivrer ?

---

\* *Iliad. Liv. V.*

La Discorde , dès lors avec toi détrônée ;  
Eût été pour toujours réleguée aux enfers ;  
Et l'altière Bellone , au repos condamnée ,  
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix , l'aimable Paix fait benir son empire :  
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher ;  
Et toi , fils de Junon , c'est elle qui t'inspire  
La fureur de regner par la flamme & le fer.

Chaste Paix , c'est ainsi que le maître du monde  
Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix.  
Ton sceptre rend la terre en délices féconde :  
Le sien ne fait regner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc au malheur de la terre affligée  
Refuser le secours de tes divines mains ?  
Pourquoi , du roi des cieux chérie & protégée ,  
Céder à ton rival l'empire des humains ?

Je t'entens. C'est en vain que nos vœux unanimes  
De l'Olympe irrité conjurent le courroux :  
Avant que sa justice ait expié nos crimes ,  
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine ?  
Quel âge plus fécond en tyrans orgueilleux ?  
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine  
Lever contre le ciel un front plus fourcilleux ?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse ;  
Le blasphème s'érige en noble liberté ;  
La fraude au double front , en prudente sagesse ;  
Et le mépris des loix , en magnanimité.

Voilà , peuples , voilà ce qui sur vos provinces  
Du ciel inexorable attire la rigueur :  
Voilà le dieu fatal , qui met à tant de princes  
La foudre dans les mains , la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix , des horreurs de la guerre ,  
Un ordre indépendant détermine le choix.  
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre :  
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux , que sur nous la suprême vengeance  
Exerce les fléaux de sa sévérité ,  
Lorsqu'après une longue & stérile indulgence ,  
Nos crimes ont du ciel épuisé la bonté.

Grands dieux ! si la rigueur de vos coups légitimes  
N'est point encor lassée après tant de malheurs ;  
Si tant de sang versé , tant d'illustres victimes  
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs ;

Inspirez-nous ; du moins , ce repentir sincère ,  
Cette douleur soumise , & ces humbles regrets ,  
Dont l'hommage peut seul , en ces temps de colère ,  
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Echauffez notre zèle , attendrissez nos ames ;  
Elevez nos esprits au céleste séjour ;  
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes  
Qu'allument le devoir , le respect & l'amour.

Un monarque vainqueur , arbitre de la guerre ,  
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux ,  
N'attend que ce moment , pour poser son tonnerre ;  
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je ? Ce moment de jour en jour s'avance ;  
Les dieux sont adoucis , nos vœux sont exaucés :  
D'un ministre adoré l'heureuse providence  
Veille à notre salut ; il vit , c'en est assez.

Peuples , c'est par lui seul, que Bellone asservie ;  
Va se voir enchaîner d'un éternel lien.  
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie :  
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc ; il est temps que son vœu se consume ;  
Reviens , divine Paix , en recueillir le fruit :  
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme ,  
Et laisse-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainsi , du ciel calmé rappelant la tendresse ,  
Pussions-nous voir changer , par ses dons souverains ,  
Nos peines en plaisirs , nos pleurs en allégresse ,  
Et nos obscures nuits en jours purs & sereins !

O D E I X.

A M. LE COMTE

D E L A N N O Y ;

G O U V E R N E U R

D E B R U X E L L E S ,

*Sur une maladie de l'auteur , causée par une  
attaque de paralysie , en l'année 1738.*

C E L U I qui des cœurs sensibles  
Cherche à devenir vainqueur ,  
Doit , pour les rendre flexibles ,  
Consulter son propre cœur :  
C'est notre plus sûr arbitre  
Les dieux ne sont qu'à ce titre  
De nos offrandes jaloux.  
Si Jupiter veut qu'on l'aime ,  
C'est qu'il nous prévient lui-même  
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,  
Comte , qui , par tant de nœuds ,  
T'attache , dans ta patrie ,  
Tous les cœurs & tous les vœux.  
Rappelle dans ta pensée ,  
A la nouvelle annoncée  
Du dernier prix de ta foi ,  
Tous ces torrens de tendresse ,  
Dont la publique allégresse  
Signala son feu pour toi.

En moi-même , ô preuve insigne !  
Jusqu'où n'a point éclaté  
D'un caractère si digne  
L'întarissable bonté !  
Dans le calme , dans l'orage ,  
Toujours même témoignage ,  
Sur-tout dans ces tristes jours ,  
Dont la lumière effacée  
De ma planète éclipcée  
Me fait sentir le décours.

Maiheureux l'homme qui fonde  
L'avenir sur le présent ,  
Et qu'endort au sein de l'onde  
Un zéphyre séduisant !  
Jamais l'adverse fortune ,  
Ma surveillante importune ,  
Ne parut plus loin de moi ;

Et jamais aux doux menfonges -  
Des plus agréables fonges  
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries ,  
Ou mes volages esprits  
Promenoient leurs rêveries ,  
D'un charme trompeur épris :  
Que , contre moi révoltée ,  
L'impatiente Adraſtée ,  
Néméſis , avoit caché ,  
Vengereſſe impitoyable ,  
Le précipice effroyable  
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme ,  
Quand l'hiver , par ſa rigueur ,  
De la ſève qu'il renferme  
A refroidi la vigueur ;  
S'il perd l'utile aſſiſtance  
Des appuis dont la conſtance  
Soutient ſes bras relâchés ,  
Sa tête , altière & hautaine ,  
Cachera bientôt l'arêne  
Sous ſes rameaux déſſéchés.

Tel , quand le ſecours robuste  
Dont mon corps eſt étayé ,  
En laiſſe à mon ſang aduſte  
Régir la foible moitié ;

L'autre moitié qui succombe ,  
Hésite , chancelle , tombe ,  
Et sent que , malgré l'effort  
Que sa vertu fait renaître ,  
Le plus foible est toujours maître ,  
Et triomphe du plus fort.

Par mes desirs prévenue ,  
Près de mon lit douloureux  
Déjà la mort est venue  
Affeoit son squelette affreux ;  
Et le regard homicide  
De son cortège perfide  
Porte à son dernier degré  
L'excès toujours plus terrible  
D'un accablement horrible  
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre ,  
Mortels , qui , chéris du sort ,  
Ne desirez que de vivre ,  
Et ne craignez que la mort ?  
Souvent , malgré leurs promesses ,  
Vos dignités , vos richesses  
Affligent leurs possesseurs.  
Pour les âmes généreuses ,  
Du vrai bonheur amoureuses ,  
La mort même a ses douceurs.



On a beau se plaindre d'elle,  
Quelque horreur que l'on en ait,  
Les guerriers la trouvent belle,  
Quand elle vient, d'un seul trait,  
Les frapper à l'improviste :  
Mais, juste ciel ! qu'elle est triste,  
Et quel rigoureux travail,  
Quand ses approches moins vives,  
Par des pertes successives,  
Nous détruisent en détail !

- ( Près de ma dernière aurore ,  
En vain , dit-on , que les cieux  
De quelques beaux jours encore  
Pourront éclairer mes yeux.  
O promesse imaginaire !  
Quel emploi pourrois-je faire ,  
Soleil , céleste flambeau ,  
De ta lumière suprême ,  
Quand la moitié de moi-même  
Est déjà dans le tombeau ?

Achève donc ton ouvrage ,  
Viens , ô favorable mort ,  
De ce caduque assemblage  
Rompre le fragile accord.  
Par ce coup où je t'invite ,  
Permits que mon corps s'acquitte  
De ce qu'il doit au cercueil ;

Et que mon ame y révoque  
Cette constance équivoque,  
Dont la douleur est l'écueil.

Ainsi , parmi les ténèbres ,  
Les yeux vainement fermés ,  
Dans mille penfers funèbres  
Mes sens étoient abymés :  
Lorsque d'une voix amie  
Mon oreille raffermie  
Crut reconnoître les sons :  
C'étoit l'ombre de MALHERBE ,  
Qui , sur sa lyre superbe ,  
Vint m'adresser ses leçons.

Sous quelles inquiétudes ,  
Ami , te vois-je abattu ?  
Que t'ont servi nos études ?  
Qu'as-tu fait de ta vertu ?  
Toi qui , disciple d'Horace ,  
Par les nymphes du Parnasse  
Dès ton jeune âge nourri ,  
Semblois , sur ces espérances ,  
Contre toutes les souffrances  
T'être fait un sûr abri ?

Ignorez-tu donc encore  
Que tous les fléaux tirés  
De la boîte de Pandore  
Se sont du monde emparés ?

Que l'ordre de la nature  
 Soumet la pourpre & la bure  
 Aux mêmes sujets de pleurs ?  
 Et que , tout fiers que nous sommes ,  
 Nous naissons tous , foibles hommes ,  
 Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les Parques  
 Dussent , filant tes instans ,  
 Signaler de mêmes marques  
 Ton hiver & ton printems ?  
 Quel dieu te rend si plausible  
 La jouissance impossible  
 D'un privilège inoui ,  
 Réservé pour l'empirée ,  
 Et dont , pendant leur durée ,  
 Jamais mortels n'ont joui ?

En recevant l'existence  
 Que le ciel nous daigne offrir ,  
 Nous recevons la sentence  
 Qui nous condamne à souffrir.  
 A sa vigueur naturelle  
 En vain notre corps appelle  
 De ce décret hasardeux :  
 Notre ame subordonnée ,  
 Par les soucis dominée ,  
 Paye assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle  
Que des mortels déplaisirs,  
Quand la fortune infidelle  
Vient traverser ses desirs ?  
En tout pays , à tout âge ,  
La douleur est son partage  
Jusqu'à l'heure du trépas :  
Dans le sein des grandeurs même ,  
Le sceptre & le diadème  
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice  
Où l'exposent tous les jours  
L'imposture & la malice  
Que farde l'art du discours ?  
Quand elle voit à sa place  
L'hypocrisie & l'audace  
Triompher de leurs larcins ;  
Et la timide innocence ,  
Sans ressource & sans défense ,  
Livrée à ses assassins ?

Si donc , par des loix certaines ,  
L'ame & le corps , son rempart ,  
Ont leurs plaisirs & leurs peines ,  
Leurs biens & leurs maux à part :  
N'est-ce pas une fortune ,  
Quand , d'une charge commune ,  
Deux moitiés portent le faix ,

Que la moindre le réclame ,  
Et que , du bonheur de l'ame ,  
Le corps seul fasse les frais ?

L'espérance consolante  
D'un plus heureux avenir  
De ta douleur accablante  
Doit chasser le souvenir.  
C'étoit le dernier désastre ,  
Que de ton malheureux astre  
Exigeoit l'inimitié.  
Calme ton ame inquiète ;  
Némésis est satisfaite ;  
Et ton tribut est payé.



## O D E X.

## A LA POSTÉRITÉ.

DÉESSE des héros , qu'adorent en idée  
Tant d'illustres amans , dont l'ardeur hasardée  
Ne consacre qu'à toi ses vœux & ses efforts :  
Toi , qu'ils ne verront point , que nul n'a jamais vûe,  
Et dont pour les vivans la faveur suspendue  
Ne s'accorde qu'aux morts.

Vierge , non encor née , en qui tout doit renaître ,  
Quand le temps dévoilé viendra te donner l'être ,  
Laisse-moi , dans ces vers , te tracer mes malheurs ;  
Et ne refuse pas , arbitre vénérable ,  
Un regard généreux au récit déplorable  
De mes longues douleurs.

Le ciel , qui me créa , sous le plus dur auspice ;  
Me donna , pour tout bien , l'amour de la justice ;  
Un génie ennemi de tout art suborneur ,  
Une pauvreté fière , une mâle franchise ,  
Instruite à détester toute fortune acquise  
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor ! importune largesse !  
 Sans le superbe appui de l'heureuse richesse ,  
 Quel cœur , impunément , peut naître généreux ?  
 Et l'aride vertu , limitée en soi-même ,  
 Que sert-elle qu'à rendre un malheureux qui l'aime  
 Encor plus malheureux ?

Craintive , dépendante , & toujours poursuivie  
 Par la malignité , l'intérêt & l'envie ,  
 Quel espoir de bonheur lui peut être permis ,  
 Si , pour avoir la paix , il faut qu'elle s'abaisse  
 A toujours se contraindre , & courtoiser sans cesse  
 Jusqu'à ses ennemis ?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous sommes,  
 Pour souverain mérite , on ne demande aux hommes  
 Qu'un vice complaisant , de graces revêtu ;  
 Et que , des ennemis que l'amour-propre inspire ,  
 Les plus envenimés sont ceux que nous attire  
 L'infléxible vertu.

C'est cet amour du vrai , ce zèle antipathique  
 Contre tout faux brillant , tout éclat sophistique ,  
 Où l'orgueil frauduleux va chercher ses atours ,  
 Qui , lui seul , suscita cette foule perverse  
 D'ennemis forcenés , dont la rage traverse  
 Le repos de mes jours.

Écartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable ;  
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable  
Ne fit jamais gauchir contre la vérité.  
Détruisons un témoin qu'on ne sçauroit séduire ;  
Et, pour la garantir, perdons ce qui peut nuire  
A notre vanité.

Inventons un venin, dont la vapeur infâme,  
En soulevant l'esprit, pénètre jusqu'à l'ame ;  
Et, sous son nom connu, répandons ce poison.  
N'épargnons, contre lui, mensonge ni parjure :  
Citez le peuple troublé, la fureur & l'injure  
Tiendront lieu de raison.

Imposteurs effrontés, c'est par cette souplesse,  
Que j'ai vu tant de fois votre scélératesse  
Jusques chez mes amis me chercher des censeurs ;  
Et des yeux les plus purs bravant le témoignage,  
Défigurer mes traits, & souiller mon visage  
De vos propres noirceurs.

Toutefois, au milieu de l'horrible tempête,  
Dont, malgré ma candeur, pour écraser ma tête,  
L'autorité séduite arma leurs passions,  
La chaste vérité prit en main ma défense,  
Et fit luire, en tout temps, sur ma foible innocence  
L'éclat de ses rayons.



Aussi , marchant toujours sur mes antiques traces ,  
 Combien n'ai-je pas vû , dans mes longues disgraces ,  
 D'illustres amitiés consoler mes ennuis ?  
 Constamment honoré de leur noble suffrage ,  
 Sans employer d'autre art que le fidèle usage  
 D'être ce que je suis.

Telle est sur nous du ciel la sage providence ,  
 Qui , bornant à ses traits , l'effet de sa vengeance ,  
 D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs.  
 Pouvoit-elle acquitter , par une moindre voie ,  
 La dette des excès d'une jeunesse en proie  
 A mes folles erreurs ?

Objets de sa bonté , même dans sa colère ,  
 Enfants toujours chéris de cette tendre mère ,  
 Ce qui nous semble un fruit de son inimitié ,  
 N'est en nous que le prix d'une vie infidèle :  
 Châtiment maternel , qui n'est jamais en elle  
 Qu'un effet de pitié.

Révérans sa justice , adorons sa clémence ,  
 Qui , jusques dans les maux que sa main nous dispense ,  
 Nous présente un moyen d'expier nos forfaits ;  
 Et qui , nous imposant ces peines salutaires ,  
 Nous donne , en même-temps , les secours nécessaires  
 Pour en porter le faix.

Juste Postérité , qui me feras connoître ,  
Si mon nom vit encor , quand tu viendras à naître ,  
Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné ,  
Qui , courbé sous le poids de son malheur extrême ,  
Pour asyle dernier n'a que l'asyle même  
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image  
D'un mortel, qui du monde embrassant l'esclavage ,  
Trouva , cherchant le bien , le mal qu'il haïssoit ;  
Et qui , dans ce trompeur & fatal labyrinthe ,  
De son miel le plus pur vit composer l'absynthe ,  
Que l'erreur lui versoit.

Heureux encor, pourtant, même dans son naufrage,  
Que le ciel l'ait toujours assisté d'un courage ,  
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi ;  
De vils tempéramens combattant la mollesse ,  
Sans s'exposer jamais par la moindre foiblesse  
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte ,  
Victime abandonnée à l'envieuse feinte ,  
De sa seule innocence en vain accompagné :  
Toujours persécuté , mais toujours calme & ferme ;  
Et , surchargé de jours , n'aspirant plus qu'au terme  
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis , rival de la nature ,  
A souvent de ses traits ébauché la peinture :  
Mais , du sage lecteur , les équitables yeux ,  
Libres de préjugé , de colère & d'envie ,  
Verront que ses écrits , vrai tableau de sa vie ,  
Le peignent encor mieux.



ODES  
EN MUSIQUE,  
ou

CANTATES ALLÉGORIQUES.

CANTATE I.

DIANE.

**A** PEINE le soleil, au fond des antres sombres,  
Avoit, du haut des cieux, précipité les ombres:  
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,  
Apperçut un lieu solitaire,  
Où le fils de Vénus & les dieux de Cythère  
Dormoient sous un ombrage frais.  
Surprise, elle s'arrête; & sa prompte colère  
S'exhale en ce discours, qu'elle adresse tout bas,  
À ces dieux endormis qui ne l'entendent pas:

Vous, par qui tant de misérables  
Gémissent sous d'indignes fers,  
Dormez, Amours inexorables :  
Laissez respirer l'univers.

Profitions de la nuit profonde,  
Dont le sommeil couvre leurs yeux.  
Assurons le repos au monde,  
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables  
Gémissent sous d'indignes fers,  
Dormez, Amours inexorables :  
Laissez respirer l'univers.

A ces mots, elle approche ; & ses nymphes timides ;  
Portant, sans bruit, leurs pas vers ces dieux homicides,  
D'une tremblante main saisissent leurs carquois ;  
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides  
Sement les plaines & les bois.

Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,  
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;  
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,  
Expriment ainsi leurs transports.

Quel bonheur ! quelle victoire !  
Quel triomphe ! quelle gloire !  
Les Amours sont défarmés.  
Jeunes cœurs, rompez vos chaînes,  
Cessons de craindre les peines  
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur ! quelle victoire !  
Quel triomphe ! quelle gloire !  
Les Amours sont défarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse ;  
Mais quels objets lui sont offerts !

Quei réveil ! dieux ! quelle tristesse ,  
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts !  
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême :  
Perfides , votre exemple instruira l'univers.

Il parle. Le trait vole , & traversant les aîrs ,  
Va percer Diane elle même.

Juste , mais trop cruel revers ,  
Qui signale , grand dieu , ta vengeance suprême.

Respectons l'Amour ,  
Tandis qu'il sommeille ;  
Et craignons qu'un jour  
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons  
Tous les traits qu'il darde ,  
Si nous ignorons  
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour ,  
Tandis qu'il sommeille ;  
Et craignons qu'un jour  
Ce dieu ne s'éveille.



## CANTATE II.

## ADONIS.

LE dieu Mars & Vénus, blessés des mêmes traits ;  
Goûtoient les biens les plus parfaits,  
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête ;  
Mais ce dieu superbe & jaloux ,  
D'un œil de conquérant regardant sa conquête ,  
Fit bientôt aux plaisirs succéder les degoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître  
Que des feux qui le font haïr ;  
Et pour être toujours le maître ,  
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les Graces ;  
On n'arrache point ses faveurs.  
L'emportement ni les menaces  
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître  
Que des feux qui le font haïr ;  
Et pour être toujours le maître ,  
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence ;  
 Et , cessant de l'aimer , sans s'en appercevoir ,  
 Fait atteler son char , pleine d'impatience ,  
 Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.

Là , ses jours couloient sans allarmes ,  
 Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux.  
 Elle croit voir son fils ; il en a tous les charmes :  
 Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux ;  
 Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux ,  
 Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naiade  
 Sort pour l'admirer ;  
 La jeune Dryade  
 Cherche à l'attirer.  
 Faune , d'un sourire ,  
 Approuve leur choix :  
 Le jaloux Satyre  
 Fuit au fond des bois ;  
 Et Pan qui soupire ,  
 Brise son hautbois.

Il aborde , en tremblant , la charmante déesse :  
 Sa timide pudeur relève ses appas.

Les Graces , les Ris , la Jeunesse ,  
 Marchent au-devant de ses pas ;  
 Et du plus haut des airs , l'Amour , avec adresse ,  
 Fait partir , à l'instant , le trait dont il les blesse.  
 Que désormais , Mars en fureur  
 Gronde , menace , tonne , éclate.

Amans ,



Amans, profitez tous de sa jalouse erreur;  
 Des feux trop violens font souvent une ingrater:  
 On oublie aisément un amour qui fait peur,  
 En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer  
 Soit votre unique affaire.  
 Songez que l'art d'aimer  
 N'est que celui de plaire.

Voulez-vous, dans vos feux,  
 Trouver des biens durables ?  
 Soyez moins amoureux ;  
 Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer  
 Soit votre unique affaire.  
 Songez que l'art d'aimer  
 N'est que celui de plaire.



*CANTATE III.*LE TRIOMPHE  
DE L'AMOUR.

FILLES du dieu de l'univers,  
Muses, que je me plais dans vos douces retraites ?  
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts  
Sont propres à charmer les ames inquietes !

Quel cœur n'oublieroit ses tourmens  
Au murmure flatteur de cette onde tranquille !  
Qui pourroit résister aux doux ravissemens

Qu'excite votre voix fertile !

Non, ce n'est qu'en ces lieux charmans  
Que le parfait bonheur a choisi son asyle.

Heureux, qui de vos doux plaisirs  
Goûte la douceur toujours pure !  
Il triomphe des vains desirs,  
Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros  
La gloire qui les environne ;  
Et le puissant dieu de Délos  
D'un même laurier les couronne.

Heureux , qui de vos doux plaisirs  
Goûte la douceur toujours pure !  
Il triomphe des vains desirs ,  
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais, que vois-je, grands dieux ! quels magiques efforts  
Changent la face de ces bords !  
Quelles danses ! quels jeux ! quels concerts d'allégresse !  
Les Graces , les Plaisirs , les Ris & la Jeunesse ,  
Se rassemblent de toutes parts.  
Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre !  
Je ne reconnois point la terre  
Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Est-ce la cour suprême  
Du souverain des dieux ?  
Ou Vénus elle-même  
Descend-elle des cieux ?

Les compagnes de Flore  
Parfument ces côteaùx ;  
Une nouvelle aurore  
Semble sortir des eaux ;  
Et l'Olympe se dore  
De ses feux les plus beaux.

Est-ce la cour suprême  
Du souverain des dieux ?  
Ou Vénus elle-même  
Descend elle des cieux ?

Nymphes , quel est ce dieu qui reçoit votre hommage ?

Pourquoi cet arc & ce bandeau ?

Quel charme en le voyant ! Quel prodige nouveau

De mes sens interdits me dérobe l'usage !

Il s'approche , il me tend une innocente main.

Venez , cher tyran de mon ame :

Venez , je vous fuirois en vain ;

Et je vous reconnois , à ces traits pleins de flamme.

Que vous allumez dans mon sein.

Adieu , Muses , adieu : je renonce à l'envie

De mériter les biens dont vous m'avez flatté :

Je renonce à ma liberté.

Sous de trop douces loix mon ame est asservie ,

Et je suis plus heureux dans ma captivité ,

Que je ne le fus de ma vie

Dans le triste bonheur dont j'étois enchanté.



## CANTATE IV.

## L'HYMENE.

C E fut vers cette rive , où Junon adorée--  
Dès peuples de Sidon reçoit les vœux offerts ,  
    Que la divine Cythérée ,  
Pour la première fois , parut dans l'univers.  
    Jamais beauté plus admirée  
    Ne brilla sur les vastes mers.  
Les Tritons , rassemblés de mille endroits divers ,  
Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée ;  
    Et les filles du vieux Nérée  
Faisoient devant son char retentir ces concerts.

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne  
Les vents , ennemis des beaux jours :  
Qu'il dompte leur bruyante haleine ,  
Et ne permette qu'aux Amours  
De voler sur l'humide plaine.

Dieux du ciel , venez en ces lieux  
Admirer un objet si rare :  
Avouez que , même à vos yeux ,  
Les beautés dont la mer se pare  
Effacent les beautés des cieux .

Qu'Eole en ses gouffres enchaîne  
Les vents , ennemis des beaux jours :  
Qu'il dompte leur bruyante haleine ,  
Et ne permette qu'aux Amours  
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux ,  
Amphitrite se cache au plus profond des eaux.  
Cependant Palémon conduisoit l'immortelle  
Vers cette île enchantée où tendoient ses souhaits ;  
Et , c'est-là que la terre , à sa gloire fidelle ,  
Met le comble aux honneurs qu'ont reçu ses attraits.

L'Amant de l'Aurore  
Des yeux qu'il adore  
Perd le souvenir.  
La timide Flore  
Craint de perdre encore  
Son jeune Zéphir.  
De sa grace extrême  
Minerve , elle-même ,  
Reconnoît le prix ;  
Et , par sa surprise ,  
Juno autorise  
Le choix de Pâris.

Frappés de l'éclat de ses yeux ,  
Neptune , Jupiter ; que dis-je ? tous les dieux  
En font l'objet de leurs conquêtes.  
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.

Les faveurs de l'Hymen ? Aveugles que vous êtes ,  
L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs ?

Jupiter étoit roi du monde :

Neptune commandoit sur l'onde :

Mars avoit , pour partage , un courage indompté ;

Mercure , la jeunesse ; Apollon , la beauté.

Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge ,

Entr'eux du moins son choix se seroit déclaré :

Mais ils prirent l'Hymen pour juge ;

Et Vulcain se vit préféré.

Hymen , quand le sort t'outrage ,

Ne t'en prends point à l'Amour.

De son plus doux héritage

Tu t'enrichis chaque jour.

Souffre que de ton partage

Il s'enrichisse à son tour.

Souvent , par un juste échange ,

Il t'enlève tes sujets.

Tu lui fais un crime étrange

De quelques larcins secrets.

Mais , c'est ainsi qu'il se venge

Des larcins que tu lui fais.



## CANTATE V.

## A M Y M O N E.

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides,  
Où la mer vient briser ses flots impérieux,  
La plus jeune des Danaïdes,  
Amymone imploroit l'assistance des dieux.  
Un Faune poursuivoit cette belle craintive ;  
Et , levant les mains vers les cieux ,  
Neptune , disoit-elle , entends ma voix plaintive :  
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie ,  
Grand dieu , daigne offrir ton secours.  
Protège ma gloire & ma vie  
Contre de coupables amours.

Hélas ! ma prière inutile  
Se perdra-t-elle dans les airs ?  
Ne me reste-t-il plus d'asyle  
Que le vaste abyme des mers ?

A l'innocence poursuivie ,  
Grand dieu , daigne offrir ton secours.  
Protège ma gloire & ma vie  
Contre de coupables amours.



La Danaïde , en pleurs , faisoit ainsi sa plainte ,  
 Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte ;  
 Il s'avance , entouré d'une superbe cour :  
 Tel , jadis , il parut aux regards d'Amphitrite ,  
     Quand il fit marcher à sa suite  
     L'hyménée & le dieu d'amour.  
 Le Faune , à son aspect , s'éloigne du rivage ;  
     Et Neptune, enchanté , surpris ,  
 L'amour peint dans les yeux , adresse ce langage  
     A l'objet dont il est épris :

Triomphez , belle princesse ,  
 Des amans audacieux :  
 Ne cédez qu'à la tendresse  
 De qui sçait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime ,  
 S'il étoit aimé de vous !  
 Dans les bras de Vénus même ,  
 Mars en deviendrait jaloux.

Triomphez , belle princesse ,  
 Des amans audacieux :  
 Ne cédez qu'à la tendresse  
 De qui sçait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle !  
 Tout parloit en faveur de Neptune amoureux ;  
     L'éclat d'une cour immortelle ,  
 Le mérite récent d'un secours généreux.

Dieux ! quel secours ! Amour, ce sont-là de tes jeux,  
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle ?  
Thétis, en rougissant, détourna ses regards;  
Doris se replongea dans ses grottes humides,  
Et, par cette leçon, apprit aux Néréides  
A fuir de semblables hazards.

Tous les amans sçavent feindre :  
Nymphes, craignez leurs appas,  
Le péril le plus à craindre  
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire  
Est aisée à surmonter :  
C'est l'amant qui sçait nous plaire  
Que nous devons redouter.

Tous les amans sçavent feindre :  
Nymphes, craignez leurs appas,  
Le péril le plus à craindre  
Est celui qu'on ne craint pas.



## C A N T A T E VI.

## T H É T I S.

**P**RÈS de l'humide empire où Vénus prit naissance,  
 Dans un bois consacré par le malheur d'Artis,  
 Le sommeil & l'amour, tous deux d'intelligence,  
 A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis.  
 Qu'eût fait Minerve même, en cet état réduite ?  
 Mais, dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite,  
 Elle sçut éluder un amant furieux.  
 D'une ardente lionne elle prend l'apparence :  
 Il s'émeut ; &, tandis qu'il songe à sa défense,  
 La nymphe en rugissant se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,  
 Cruel lion de carnage altéré ?  
 Que craignez-vous d'un amant misérable,  
 Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Il ne craint point une mort rigoureuse ;  
 Il s'offre à vous, sans armes, sans secours ;  
 Et votre fuite est pour lui plus affreuse,  
 Que les lions, les tigres, & les ours.

Où fuyez-vous , déesse inexorable ,  
 Cruel lion de carnage altéré ?  
 Que craignez-vous d'un amant misérable ,  
 Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Ce héros malheureux exprimoit en ces mots  
 Sa honte & sa douleur extrême ;  
 Quand , tout-à-coup , du fond des flots  
 Protée , apparoissant lui-même :  
 Que fais-tu , lui dit-il , foible & timide amant ?  
 Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?  
 Est-ce d'aujourd'hui que les belles  
 Ont recours au déguisement ?  
 Répare ton erreur. La Nymphé , qui te charme ,  
 Va rentrer dans le sein des mers :  
 Attens-la sur ces bords ; mais que rien ne t'allarme ,  
 Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Le guerrier qui délibere ,  
 Fait mal sa cour au dieu Mars ;  
 L'amant ne triomphe guère ,  
 S'il n'affronte les hazards.

Quand le péril nous étonne ,  
 N'importunons point les dieux ;  
 Vénus , ainsi que Bellone ,  
 Aime les audacieux.

Le guerrier qui délibere ,  
 Fait mal sa cour au dieu Mars ;  
 L'amant ne triomphe guère ,  
 S'il n'affronte les hazards.

Pélée , à ce discours , portant au loin sa vûe ,  
 Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix :  
 Heureux , que pour lui seul l'occasion perdue  
 Renâisse une seconde fois !

Le cœur plein d'une noble audace ,  
 Il vole à la déesse ; il l'approche , il l'embrasse.  
 Thétis veut se défendre ; & d'un prompt changement ,  
 Employant la ruse ordinaire ,  
 Redevient , à ses yeux , lion , tigre , panthère :  
 Vains objets , qui ne font qu'irriter son amant.

Ses desirs ont vaincu sa crainte :  
 Il la retient toujours d'un bras victorieux ;  
 Et , lassé de combattre , elle est enfin contrainte  
 De reprendre sa forme & d'obéir aux dieux.

Amans , si jamais quelque belle ,  
 Changée en lionne cruelle ,  
 S'efforce à vous faire trembler ;  
 Moquez-vous d'une image feinte ;  
 C'est un phantôme que sa crainte  
 Vous présente pour vous troubler.

Elle peut , en prenant l'image  
 D'un tigre ou d'un lion sauvage ,  
 Effrayer les jeunes amours :  
 Mais , après un effort extrême ,  
 Elle redevient elle-même ;  
 Et ces dieux triomphent toujours.



---

*C A N T A T E VII.*

---

*C I R C É.*

**S**UR un rocher désert, l'effroi de la nature ,  
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux ,  
Circé , pâle , interdite , & la mort dans les yeux ,  
Pleuroit sa funeste aventure.  
Là ses yeux , errans sur les flots ,  
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.  
Elle croit voir encor son volage héros ;  
Et , cette illusion foulageant sa disgrâce ,  
Elle le rappelle en ces mots ,  
Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon ame ,  
Que la pitié retarde un peu tes pas :  
Tourne , un moment , tes yeux sur ces climats ;  
Et , si ce n'est pour partager ma flamme ,  
Reviens , du moins , pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur , devenu ta victime ,  
Chérit encor l'amour qui l'a surpris ;  
Amour fatal ! Ta haine en est le prix :  
Tant de tendresse , ô dieux , est-elle un crime ;  
Pour mériter de si cruels mépris !

Cruel auteur des troubles de mon ame ,  
 Que la pitié retarde un peu tes pas :  
 Tourne , un moment, tes yeux sur ces climats ;  
 Et si ce n'est pour partager ma flamme ,  
 Reviens , du moins , pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.  
 Mais bientôt , de son art employant le secours  
 Pour rappeler l'objet de ses tristes amours ,  
 Elle invoque, à grands cris, tous les dieux du Ténare,  
 Les Parques , Néméis , Cerbère , Phlégéon ,  
 Et l'inflexible Hécate , & l'horrible Alecton.  
 Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :  
 La foudre dévorante aussi-tôt le consume.  
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;  
 Les astres de la nuit interrompent leur course :  
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;  
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable  
 Trouble les enfers ;  
 Un bruit formidable  
 Gronde dans les airs ;  
 Un voile effroyable  
 Couvre l'univers ;  
 La terre tremblante  
 Frémit de terreur ;  
 L'onde turbulente  
 Mugit de fureur ;  
 La lune sanglante  
 Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens  
Vont troubler le repos des ombres ;  
Les Mânes effrayés quittent leurs monumens ;  
L'air retentit , au loin , de leurs longs hurlemens ;  
Et les vents , échappés de leurs cavernes sombres ,  
Mêlent , à leurs clameurs , d'horribles sifflemens.  
Inutiles efforts ! amante infortunée ,  
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.  
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,  
Des enfers déchaînés allumer la colère :  
Mais tes fureurs ne feront pas  
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime :  
L'Amour est jaloux de ses droits.  
Il ne dépend que de lui-même ;  
On ne l'obtient que par son choix.  
Tout reconnoît sa loi suprême ,  
Lui seul ne connoît point de loix.

Dans les champs , que l'hiver désole ,  
Flore vient rétablir sa cour.  
L'Alcyon fuit devant Eole ;  
Eole le fuit à son tour.  
Mais sitôt que l'Amour s'envole ,  
Il ne connoît plus de retour.





CANTATE VIII.

---

CÉPHALE.

LA nuit, d'un voile obscur, couvroit encor les airs;  
Et la seule Diane éclairoit l'univers :

Quand , de la rive Orientale ,  
L'Aurore , dont l'amour avance le réveil ,  
Vint trouver le jeune Céphale ,  
Qui reposoit encor dans le sein du sommeil.  
Elle approche , elle hésite , elle craint , elle admire;  
La surprise enchaîne ses sens :  
Et l'amour du héros , pour qui son cœur soupire ,  
A sa timide voix attache ces accens :

Vous , qui parcourez cette plaine ,  
Ruisseaux , coulez plus lentement ;  
Oiseaux , chantez plus doucement ;  
Zéphyrs , retenez votre haleine.

Respectez un jeune chasseur  
Las d'une course violente ;  
Et du doux repos qui l'enchanté ,  
Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine ,  
 Ruisseaux , coulez plus lentement ;  
 Oiseaux , chantez plus doucement ;  
 Zéphyr , retenez votre haleine.

Mais, que dis-je , où m'emporte une aveugle tendresse  
 Lâche amant, est-ce là cette délicatesse ,

Dont s'enorgueillit ton amour ?

Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée ?

Est-ce dans les bras de Morphée ,

Que l'on doit d'une amante attendre le retour ?

Il en est temps encore ,  
 Céphale , ouvre les yeux :  
 Le jour plus radieux  
 Va commencer d'éclore ;  
 Et le flambeau des cieux  
 Va faire fuir l'Aurore.  
 Il en est temps encore ,  
 Céphale , ouvre les yeux.

Elle dit ; & le dieu qui répand la lumière ,  
 De son char argenté lançant ses premiers feux ,  
 Vint ouvrir , mais trop tard , la tranquille paupière  
 D'un amant , à la fois , heureux & malheureux.  
 Il s'éveille , il regarde , il la voit , il l'appelle :

Mais , ô cris , ô pleurs superflus !

Elle fuit ; & ne laisse à sa douleur mortelle ,  
 Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.  
 Ainsi l'amour punit une froide indolence.  
 Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour :  
Veillons , quand l'aurore veille.  
Le moment où l'on sommeille ,  
N'est pas celui de l'amour.

Comme un zéphyr qui s'envole ,  
L'heure de Vénus s'enfuit ,  
Et ne laisse , pour tout fruit ,  
Qu'un regret triste & frivole.

N'attendons jamais le jour :  
Veillons quand l'aurore veille.  
Le moment où l'on sommeille ,  
N'est pas celui de l'amour.



## C A N T A T E I X.

## B A C C H U S.

**C**'EST toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire.  
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'univers  
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;  
Qu'il ressuscite , dans ses vers ,  
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire :  
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux ,  
C'est à toi seul que je me livre.

De pampres , de festons, couronnant mes cheveux ,  
En tous lieux je prétens te suivre.  
C'est pour toi seul que je veux vivre  
Parmi les festins & les jeux.

Des dons les plus rares  
Tu combles les cieux.  
C'est toi qui prépares  
Le nectar des dieux.

La céleste troupe ,  
Dans ce jus vanté ,  
Boit , à pleine coupe ,  
L'immortalité.

Tu prêtes des armes  
 Au dieu des combats.  
 Vénus , sans tes charmes ,  
 Perdroit ses appas.

Du fier Polyphême  
 Tu domptes les sens ;  
 Et Phébus lui-même  
 Te doit ses accens.

Mais , quels transports involontaires  
 Saisissent , tout-à-coup , mon esprit agité ?  
 Sur quel vallon sacré , dans quels bois solitaires  
 Suis-je en ce moment transporté ?  
 Bacchus , à mes regards , dévoile ses mystères.  
 Un mouvement confus de joie & de terreur  
 M'échauffe d'une sainte audace ;  
 Et les Ménades , en fureur ,  
 N'ont rien vû de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez , mère d'amour :  
 Venez embellir la fête  
 Du dieu qui fit la conquête  
 Des climats où naît le jour.  
 Descendez , mère d'amour :  
 Mais trop long-temps vous arrêtez.

Déjà le jeune Sylvain ,  
 Ivre d'amour & de vin ,  
 Pourfuit Doris dans la plaine ;  
 Et les Nymphes des forêts ,  
 D'un jus pétillant & frais ,  
 Arrosent le vieux Silène.

Descendez , mère d'amour :  
 Venez embellir la fête  
 Du dieu qui fit la conquête  
 Des climats où naît le jour.  
 Descendez , mère d'amour :  
 Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes , fuyez de ces lieux :  
 Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire :  
 Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux ,  
 Ordonnez le festin , apportez-moi ma lyre :  
 Célébrons , entre nous , un jour si glorieux.  
 Mais , parmi les transports d'un aimable délire ,  
 Eloignons loin d'ici ces bruits féditieux  
 Qu'une aveugle vapeur attire.  
 Laissons aux Scythes inhumains  
 Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage :  
 Les dards du Centaure sauvage  
 Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone  
De l'innocence des repas.  
Les Satyres, Bacchus & Faune  
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires,  
Qui, par de tragiques forfaits,  
Ensanglantent les doux mystères  
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone  
De l'innocence des repas.  
Les Satyres, Bacchus & Faune  
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?

Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.  
Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierre;  
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.  
Que d'Athlètes soumis ! que de rivaux par terre !  
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin

Ton assistance souveraine :

Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,  
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe, victoire,  
Honneur à Bacchus :  
Publions sa gloire.  
Triomphe, victoire :  
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette ,  
Secondez nos voix.  
Sonnez leur défaite :  
Bruyante trompette ,  
Chantez nos exploits.

Triomphe , victoire ,  
Honneur à Bacchus :  
Publions sa gloire.  
Triomphe , victoire :  
Buyons aux vaincus.





## CANTATE X.

LES FORGES

DE LEMNOS.

DANS ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour  
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,  
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.  
Les graces, les plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes;  
Et son époux, couvert de feux étincelans,  
Animoit, en ces mots, les Cyclopes brûlans :

Travaillons, Vénus nous l'ordonne,  
Excitons ces feux allumés :  
Déchaînons ces vents enfermés ;  
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne  
Que mille dards en soient formés :  
Que, sous nos marteaux enflammés,  
A grand bruit, l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne.  
Excitons ces feux allumés :  
Déchaînons ces vents enfermés ;  
Que la flamme nous environne.

*Tome I.*

C'est ainsi que Vulcain , par l'amour excité ,  
 Armoit , contre lui-même , une épouse volage :  
 Quand le dieu Mars , encor tout fumant de carnage ,  
 Arrive , l'œil en feu , le bras ensanglanté.  
 Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,  
 Fils de Junon , & vous , Calybes assemblés ?  
 Êst-ce pour amuser des enfans inutiles ,  
 Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre  
 Ce fruit de vos travaux honteux.  
 Renoncez à forger la foudre ;  
 Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais , tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines ,  
 Il se sent , tout-à-coup , frappé d'un trait vengeur.  
 Quel changement ! Quel feu , répandu dans ses veines ,  
 Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !  
 Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire.  
 Il lève au ciel les yeux ; il se trouble , il soupire ;  
 Toute sa fierté cède ; & ses regards confus ,  
 Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ,  
 Achévent de faire naufrage  
 Contre un sourire de Vénus.

Fiers vainqueurs de la terie ,  
 Cédez à votre tour.  
 Le vrai dieu de la guerre  
 Êst le dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire :  
Gardez de l'irriter.  
C'est perdre la victoire  
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre ,  
Cédez à votre tour.  
Le vrai dieu de la guerre  
Est le dieu de l'amour.



---

*CANTATE XI.*

---

LES BAINS

DE TOMÉRI.

POUR S. A. S. MADAME LA DUCHESSE.

**Q**UEL spectacle pompeux orne ce bord tranquille ?  
Diane , avec toute sa cour ,  
Vient-elle y chercher un asyle  
Contre les feux du dieu du jour ?  
Pour voir ces déités nouvelles ,  
Le soleil tient encor ses coursiers arrêtés.  
La nymphe qui préside à ces bords enchantés ,  
Epuise ses regards sur elles ;  
Et rassemble , en ces mots , ses compagnes fidèles ,  
Pour rendre hommage à leurs beautés.

Venez voir votre souveraine ,  
Nymphes , sortez de vos roseaux :  
C'est Thétis qui vient sur la Seine  
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Coulez , coulez , eaux fugitives ;  
Et vous , oiseaux , quittez les bois :  
Chantez , sur ces aimables rives ,  
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre souveraine ,  
Nymphes , sortez de vos roseaux :  
C'est Thétis qui vient sur la Seine  
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déités , qui flottez sur mes ondes ,  
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux ?  
Jamais , dans ses grottes profondes ,  
Amphitrite n'a vû rien de si précieux.  
Mais, n'en rougissez pas : dans cette cour charmante  
La déesse qui vous conduit ,  
Brille comme , au milieu des astres de la nuit ,  
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.  
Quel cœur résisteroit à des attraits si doux !  
Naiades , approchez : Tritons , éloignez-vous.

Vous , qui rendez Flore immortelle ,  
Rassemblez-vous , tendres zéphyr :  
Une divinité plus belle  
Est réservée à vos soupirs.

Venez , sur mes humides plaines ,  
Caresser ces jeunes beautés :  
Venez , de vos douces haleines ,  
Echauffer mes flots argentés.

Vous , qui rendez Flore immortelle ,  
Rassemblez-vous , tendres zéphyrs :  
Une divinité plus belle  
Est réservée à vos soupirs.

Et vous , dont le pouvoir s'étend sur tout le monde ,  
Amours , si les attraits de la fille des mers  
Ont pû vous attirer sur l'onde ,  
Accourez sur ma rive , & traversez les airs.  
Une Vénus nouvelle exige votre hommage ;  
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos  
Lui cède autant que mon rivage  
Le cède aux vastes bords de l'empire des flots.

Tendres amours , accourez tous ;  
Venez , volez , troupe immortelle :  
La beauté languiroit sans vous ;  
Et vous expireriez sans elle.

S'il est vrai que le dieu d'amour  
A la beauté doit sa naissance ,  
La beauté , par un doux retour ,  
Doit à l'amour seul sa puissance.

Tendres amours , accourez tous ;  
Venez , volez , troupe immortelle :  
La beauté languiroit sans vous ;  
Et vous expireriez sans elle.



## CANTATE XII.

LES FILLETS

DEVULCAIN.

LE soleil adoroit la reine de Paphos ,  
Et disputoit à Mars le cœur de l'immortelle ;  
Lorsqu'un coup du destin , fatal à son repos ,  
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.

Confus , désespéré , jaloux ,  
Il court pour se venger d'un si cruel outrage :

Mais , au milieu de son courroux ,  
Une secrète voix lui tenoit ce langage.

Où portes-tu tes pas ?  
Etouffe ta colère ;  
Et ne t'aveugle pas ,  
Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux  
Qu'excite une infidelle ,  
La vengent mieux de nous ,  
Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir  
L'ingrate qui t'offense ,  
Tâche d'en obtenir  
Le prix de ton silence.

Fais-lui payer ta foi ,  
Presse, prie, intimide :  
L'amour fera pour toi ,  
Si la raison te guide.

Foible raison, hélas ! Le dieu plein de fureur ,  
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.  
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire ,  
Ses yeux, ses yeux ont vû... ce qu'il ne peut plus taire.  
A ce discours, Vulcain, de rage possédé ,  
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.  
Malheureux ! Mais l'hymen fut toujours mal guidé ,  
Quand il prit le courroux pour guide.  
Autour de ce réduit heureux ,  
Théâtre où les amours célèbrent leur victoire ,  
Il dispose , avec art, d'imperceptibles nœuds ;  
Piège où doit expirer leur honneur & sa gloire.

Craignez , amans trop heureux ,  
Votre félicité même.  
Plus un bonheur est extrême ,  
Et plus il est dangereux.



Le dieu qui vous fait aimer ,  
Vous enivre de ses charmes :  
Mais d'un amour sans allarmes  
On doit toujours s'allarmer.

Craignez , amans trop heureux ,  
Votre félicité même.  
Plus un bonheur est extrême ,  
Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence ,  
Mars & Vénus surpris sont la fable des cieux.  
Déjà tout fier de sa vengeance ,  
Vulcain , à ce spectacle , appelle tous les dieux.  
Déjà , sur cet objet , leur troupe se partage :  
Quand , tout-à-coup , Momus court à ce dieu peu sage ,  
Et d'un laurier burlesque orne son triste front.  
Tout l'Olympe éclata de rire ;  
Et Vulcain , essuyant mille traits de satire ,  
S'entuit , & dans Lemnos fut cacher son affront.

Heureux , qui se rend maître  
D'un stérile courroux !  
C'est être heureux époux ,  
Que de feindre de l'être ;  
Et plus on est jaloux ,  
Moins on doit le paroître.

Vénus sçait se contraindre :  
Elle fuit le grand jour.  
De sa paisible cour  
L'hymen doit peu se plaindre ;  
Et ce n'est point l'amour ,  
C'est Momus qu'il doit craindre.



## CANTATE XIII.

## CONTRE L'HIVER.

**A**RBRES dépouillés de verdure ,  
Malheureux cadavres des bois ,  
Que devient aujourd'hui cette riche parure  
Dont je fus charmé tant de fois ?  
Je cherche , vainement , dans cette triste plaine ,  
Les oiseaux , les zéphyr , les ruisseaux argentés :  
Les oiseaux sont sans voix , les zéphyr sans haleine ,  
Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.  
Les aquilons fougueux règnent seuls sur la terre ;  
Et mille horribles sifflemens  
Sont les trompettes de la guerre  
Que leur fureur déclare à tous les élémens.

Le soleil , qui voit l'insolence  
De ces tyrans audacieux ,  
N'ose étaler , en leur présence ,  
L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage :  
Il est sans force & sans vigueur ;  
Et la pâleur sur son visage  
Peint sa tristesse & sa langueur.

Le soleil , qui voit l'insolence  
De ces tyrans audacieux ,  
N'ose étaler , en leur présence ,  
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut , que la mer reçoit de nos fontaines ,  
Indignés & jaloux , leur souffle mutiné

Tient les fleuves chargés de chaînes ,  
Et soulève contre eux l'Océan déchaîné.

L'orme est brisé , le cèdre tombe ,

Le chêne le plus dur succombe

Sous leurs efforts impérieux ;

Et les saules couchés , étalant leurs ruines ,

Semblent baisser leur tête , & lever leurs racines

Pour implorer la vengeance des cieux.

Bois paisibles & sombres ,

Qui prodiguez vos ombres

Aux larcins amoureux ,

Expiez tous vos crimes ,

Malheureuses victimes

D'un hiver rigoureux.

Tandis qu'assis à table ,

Dans un réduit aimable ,

Sans soins & sans amour ,

Près d'un ami fidèle ,

De la saison nouvelle

J'attendrai le retour.



## CANTATE XIV.

## POUR L'HIVER.

**V**ous, dont le pinceau téméraire  
Représente l'hiver sous l'image vulgaire  
D'un vieillard foible & languissant,  
Peintres injurieux, redoutez la colère  
De ce dieu terrible & puissant.  
Sa vengeance est inexorable :  
Son pouvoir, jusqu'aux cieux, sçait porter la terreur;  
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable  
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,  
Il met les fleuves aux fers ;  
Le seul vent de son haleine  
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre  
Les aquilons furieux :  
Il arrête le tonnerre  
Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène ,  
 Il met les fleuves aux fers ;  
 Le seul vent de son haleine  
 Fait trembler tout l'univers.

Mais , si sa force est redoutable ,  
 Sa joie est encor plus aimable :  
 C'est le père des doux loisirs.

Il réunit les cœurs , il bannit les soupirs :  
 Il invite aux festins , il anime la scène.  
 Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;  
 La sienne est celle des plaisirs.  
 Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ;  
 Cérès , des biens qu'elle produit ;  
 Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne ;  
 Mais l'hiver , l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel & de l'onde ,  
 Le soleil , la terre & l'air ,  
 Tout travaille dans le monde  
 Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble  
 Bacchus , l'amour & les jeux.  
 Ces dieux ne règnent ensemble  
 Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel & de l'onde ,  
 Le soleil , la terre & l'air ,  
 Tout travaille dans le monde  
 Au triomphe de l'hiver.

## CANTATE XV.

## C A L I S T O.

DÉESSE des forêts, à vos pieds je m'engage  
A mépriser l'amour, à détester ses feux.  
Puissai-je devenir, si je trahis mes vœux,  
Des objets de ces bois l'objet le plus sauvage !  
Calisto, ce fut-là ton serment : mais, hélas !  
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

O beauté, partage funeste,  
A tous les autres préféré !  
Vous êtes du courroux céleste  
Le gage le plus assuré.

Mille embûches toujours certaines  
Semblent conjurer vos malheurs.  
La volupté forme vos chaînes :  
Votre orgueil les couvre de fleurs.

O beauté, partage funeste,  
A tous les autres préféré !  
Vous êtes du courroux céleste  
Le gage le plus assuré.

En vain mille mortels avoient brûlé pour elle.  
Sa constante vertu lui fut toujours fidelle.  
Mais qui peut, dieux cruels , braver votre pouvoir ?  
Jupiter , sous les traits de Diane elle-même ,  
Séduit enfin cette nymphe qu'il aime ,  
Et la force à trahir ses vœux & son devoir.

Feux illégitimes ,  
Trompeuse douceur ,  
Dans quels noirs abymes  
Plongez-vous mon cœur ?

La sombre tristesse  
Toujours me poursuit :  
La crainte me presse ,  
Le repos me fuit.

Feux illégitimes ,  
Trompeuse douceur ,  
Dans quels noirs abymes  
Plongez-vous mon cœur ?

C'en est fait ; & déjà la sévère Diane  
A reconnu le fruit d'un malheureux amour.  
Sors de mes yeux , objet profane :  
Ne fouille plus , dit-elle , un si chaste séjour.  
Transformée en ourse effroyable ,  
Va cacher dans les bois ta honte & tes plaisirs.  
Sous cette forme épouvantable ,  
Que Jupiter , s'il veut , t'offre encor ses soupirs.



Vous , qui dans l'esclavage  
Tenez le cœur des dieux ,  
Craignez toujours l'hommage ,  
Qu'ils rendent à vos yeux.

Aux douceurs du mystère  
Le calme est attaché :  
Ce que la gloire éclaire  
N'est pas long-temps caché.

Vous , qui dans l'esclavage  
Tenez le cœur des dieux ,  
Craignez toujours l'hommage  
Qu'ils rendent à vos yeux.



## CANTATE XVI.

## L'AMOUR DÉVOILÉ.

**N**E me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,  
Disoit le dieu d'amour aux nymphes des forêts.

Si j'ai rendu tant de cœurs misérables,  
De tant d'heureux mortels si j'ai troublé la paix,  
Et si tout l'univers se plaint de mes forfaits,

Les destins seuls en sont coupables :  
Ils m'ont voilé les yeux , par d'injustes arrêts ;  
Et je ne sçaurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde ,  
Je porte au hazard mon flambeau.  
Otez à l'Amour son bandeau ;  
Vous rendrez le repos au monde.

Les mortels, d'une ardeur extrême ,  
M'ont choisi pour leur commander :  
Mais comment puis-je les guider ?  
Je ne puis ~~me~~ guider moi-même.

Dans une obscurité profonde ,  
Je porte au hazard mon flambeau.  
Otez à l'Amour son bandeau ;  
Vous rendrez le repos au monde.

Ainsi parloit l'Amour. Mais quel heureux effort  
Pouvoit accomplir ce miracle ?  
C'est à vous , belle Iris , c'est à vous que le sort  
Permettoit de lever cet invincible obstacle.  
Un dieu jouit par vous de la clarté du jour :  
Mais dans vos yeux , ô ciel , quelle clarté nouvelle  
S'offrit aux regards de l'Amour !  
Surpris , en vous voyant si charmante & si belle ,  
Il vous donna , dès-lors , une foi solennelle  
D'abandonner , pour vous , & Vénus & sa cour ,

L'Amour a quitté sa mère  
Pour se soumettre à vos loix :  
Il ne vit que pour vous plaire ;  
Et la reine de Cythère  
N'ose condamner son choix.

Les Graces & la jeunesse  
Vous parent de mille fleurs ,  
Et peignent votre sagesse  
Des plus riantes couleurs.

L'Amour a quitté sa mère  
Pour se soumettre à vos loix :  
Il ne vit que pour vous plaire ;  
Et la reine de Cythère  
N'ose condamner son choix.

Goûtez , mortels , goûtez les heureux avantages ,  
Qui , depuis si long-temps , vous étoient inconnus.  
L'amour est sans bandeau. Que de maux prévenus !  
Et pour vous , jeunes cœurs , quel fortuné présage !

Iris a défilé les yeux  
Du dieu qui régit la nature ;  
Amour , tes traits victorieux  
Ne partent plus à l'aventure.

On ne voit plus d'amant rebelle ,  
Ni de cœur lassé de ses fers :  
Les yeux de l'amour sont ouverts ;  
Il n'en blesse plus que pour elle.



## CANTATE XVII.

## L'AMANT HEUREUX.

L'ABSENCE m'a fait voir la honte de mon choix :  
Et je romps la prison , où , sous de dures loix ,  
Gémissoit mon ame captive :  
Mais mon cœur vainement est rentré dans ses droits ;  
Je n'ai pû retrouver ma raison fugitive ,  
Qu'en la perdant une seconde fois.

Amour , tu finis mes peines ,  
Et mes yeux se sont ouverts :  
Mais , pour soulager mes chaînes ,  
Faut-il me donner des fers ?

Mon cœur sauvé de l'orage ,  
N'en est que plus agité ;  
Et je fors de l'esclavage ,  
Sans trouver la liberté.

Amour , tu finis mes peines ,  
Et mes yeux se sont ouverts :  
Mais , pour soulager mes chaînes ,  
Faut-il me donner des fers ?

Mais, que dis-je, insensé? Je m'abuse moi-même;  
Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour :  
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'amour,  
C'est la première fois que j'aime.

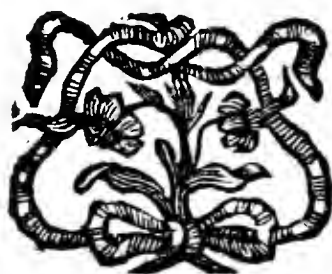
Un feu séditieux  
Brûle au fond de mon ame,  
Et d'une humide flamme  
Fait pétiller mes yeux.  
D'un poison que j'ignore  
Mon sang est allumé;  
Et des feux du Centaure  
Hercule consumé  
Languissoit moins encore  
Que mon cœur enflammé.

Toutefois, au milieu de ma douleur profonde,  
Je vous rends grace, ô dieux, du trouble de mes sens;  
Et quand votre colère, en cruauté féconde,  
M'accableroit de maux encore plus pressans,  
Vous ne sçautiez m'ôter l'amour que je ressens :  
Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde.

Aimable souffrance,  
Charmantes langueurs,  
Votre violence  
Fait la récompense  
Des sensibles cœurs.

La beauté nouvelle  
Dont je suis la loi,  
Me rendra fidèle :  
Je vivrai pour elle  
Bien plus que pour moi.

Aimable souffrance,  
Charmantes langueurs,  
Votre violence  
Fait la récompense  
Des sensibles cœurs.



---

*CANTATE XVIII.*

---

*SUR UN ARBRISSEAU.*

**J**EUNE & tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,  
Fertile nourrisson de Vertumne & de Flore,  
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,  
Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore,  
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage Anémone :  
Craignez Borée & ses retours :  
Attendez que Flore & Pomone  
Vous puissent prêter leur secours.

Philomèle est toujours muette :  
Progné craint de nouveaux frissons ;  
Et la timide violette  
Se cache encor sous les gazons.

Imitez la sage Anémone ;  
Craignez Borée & ses retours :  
Attendez que Flore & Pomone  
Vous puissent prêter leur secours.

Soleil ,



Soleil , père de la nature ,  
Viens répandre en ces lieux res fécondes chaleurs :  
Dissipe les frimats , écarte la froidure ,  
Qui brûle nos fruits & nos fleurs.  
Cérès , pleine d'impatience ,  
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords :  
Et sur ta fertile présence  
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux d'où tu prens ta course ,  
Virent ses premiers combats :  
Mais loin des climats de l'Ourse  
Il porta toujours ses pas.

Quand les amours favorables  
Voulurent le rendre heureux ,  
Ce fut sur des bords aimables  
Qu'échauffoient tes plus doux feux.

Les lieux d'où tu prens ta course ,  
Virent ses premiers combats :  
Mais loin des climats de l'Ourse  
Il porta toujours ses pas.



---

*CANTATE XIX. à deux voix.*

---

## JUPITER ET EUROPE.

EUROPE.



UEL prodige mystérieux !

O ciel ! Qu'est devenu ce monstre audacieux  
Dont le perfide effort en ce lieu m'a conduite ?  
Un mortel s'offre seul à ma vûe interdite :  
Mais , que dis-je , un mortel ? Europe , ouvre les yeux !  
Au changement soudain que tu vois en ces lieux ,  
A l'éclat qui te frappe , au trouble qui t'agite ,  
Peut-tu méconnoître les dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme , Europe , à votre ame étonnée.  
Oui , le maître des dieux vient s'offrir à vos fers :  
De vous seule aujourd'hui dépend la destinée  
Du dieu de qui dépend celle de l'univers  
Partagez les feux & la gloire  
D'un cœur charmé de vos beautés &  
Que le dieu que vous soumettez ,  
Applaudisse à votre victoire.

## EUROPE.

O gloire , qui m'allarme autant qu'elle m'enchanté ?  
Gloire qui fait déjà trembler mon cœur jaloux !  
Plus votre rang m'élève , & plus il m'épouvante.  
Ah ! les dieux sont ils faits pour aimer comme nous ?

Faut-il que la crainte me glace ,  
Lorsque l'amour veut m'enflammer ?  
Mon cœur est fait pour vous aimer :  
Mais votre grandeur l'embarrasse.  
Lorsque l'amour veut m'enflammer ,  
Faut-il que la crainte me glace ?

## JUPITER.

Quoi ! victime d'un rang que le sort m'a donné ,  
A vivre sans desirs je serois condamné ?  
J'ignorerois l'amour & ses vives tendresses ?  
Laissez aux dieux du moins la sensibilité.  
L'honneur d'être immortel seroit trop acheté ,  
S'il nous défendoit les foiblesses.

## EUROPE.

Auprès des dieux , hélas , quel moyen d'arriver  
A cette égalité qui forme un amour tendre ?  
Un mortel jusqu'aux dieux ne sçauroit s'élever :  
Un dieu jusqu'aux mortels veut rarement descendre.

## JUPITER.

Non, non, ne craignez pas de vous laisser toucher ;  
L'amour fait disparoître une gloire importune.

## TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non , non , ne craignez pas de vous laisser toucher  
L'amour fait disparaître une gloire importune.

C'est à l'amour de rapprocher  
Ce que sépare la fortune.

## J U P I T E R.

Venez partager avec moi  
Cet honneur , qu'en naissant , j'ai reçu de Cybèle,  
Pour premier gage de ma foi ,  
Recevez aujourd'hui le titre d'immortelle.

## E U R O P E.

Ah ! ne me privez point de l'unique secours  
Où je pourrois avoir recours ,  
Si votre cœur pour moi se laissoit d'être tendre,  
Vous dire que je crains votre légèreté ,  
N'est-ce pas assez faire entendre  
Que je crains l'immortalité ?

## J U P I T E R.

Non , rien n'affoiblira l'ardeur dont je vous aime :  
J'en jure par l'amour , j'en jure par vous-mêmes.  
Puisse expirer l'astre brillant du jour ,  
Avant que ma tendresse expire !  
Puissai-je voir la fin de mon empire ,  
Avant la fin de mon amour !

## TOUS DEUX.

Que de notre bonheur l'amour seul soit le maître !

Qu'à jamais notre encens brûle sur ses autels !

Puissent nos feux être immortels ,

Comme le dieu qui les fit naître !



## CANTATE XX.

## SUR UN BAISER.

**P**AR un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,  
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;  
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe ;  
Ainsi je doute encor de ma félicité :  
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge,  
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour , ceux que tu captives  
Souffrent des maux trop cruels ;  
Leurs douceurs sont fugitives,  
Et leurs tourmens éternels.

Après de mortelles peines ,  
Tu feins de combler nos vœux ;  
Mais tes rigueurs sont certaines ,  
Et tes plaisirs sont douteux.

Amour , ceux que tu captives  
Souffrent des maux trop cruels ;  
Leurs douceurs sont fugitives  
Et leurs tourmens éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude  
Qui rend mon bonheur incertain ?  
Iris , guérissez-moi d'une peine si rude :  
Le remède est en votre main.

Si sur cette bouche adorable ,  
Que Vénus prit soin d'embellir ,  
Je pouvois encore cueillir  
Quelqu'autre faveur plus durable ,  
Cette douce félicité  
Fixeroit mon ame incertaine ;  
Et je ne serois plus en peine ,  
Si c'est mensonge ou vérité.

*Fin du Tome premier.*





Cleaned & Oiled





